

HISTOIRE
DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

TROISIÈME VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR
LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIUISEZ EN QUATRE LIURES

Où est amplement traité des choses principales arrivées dans le pays depuis l'an 1615 jusques à la prise qui en a esté faite par les Anglois. — Des biens & commoditez qu'on en peut esperer. — Des mœurs, ceremonies, creance, loix & coustumes merueilleuses de ses habitans. — De la conuersion & baptesme de plusieurs, & des moyens necessaires pour les amener à la cognoissance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui se remarquent en la suite de l'histoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,
*Mineur Recolle& de la Prouince
de Paris.*

TROISIEME PARTIE.

A PARIS

*Chez Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Escu de
Basle & au Compas d'or.*

M. DC. XXXVI.

Auec Priuilege & Approbation.

|| *Histoire de la conuersion & baptesme de Mecabau* 592
Montagnais, avec l'exhortation qu'il fit à sa
femme & à ses enfans auant sa mort.

CHAPITRE XXXVII.

Vers la my Mars de l'an 1628 les Sauvages qui auoient hiuerné és enuirs de l'habitation, commencerent à s'approcher d'icelle à cause des neiges qui se fondoient comme les riuieres, les glaces qui se detachoyent partout des bords, qui rendoyent la nauigation perilleuse, c'est ce qui les fit passer, & aduancer peur de plus grandes incommoditéz. Le Sauvage Mecabau, autrement appellé par les François Martin, que i'ay autrefois fort cogneu comme bon amy, & pour ses petites reuerances qu'il vouloit faire à la Françoisise, se cabana assez proche de nostre Couuent, d'où il venoit souuent visiter nos Religieux & les R.R. P.P. Iesuites qui estoient fort ayse de sa compagnie, car par le moyen de son entretien on apprenoit tousiours quelque chose de la langue. Or il aduint que le R. P. Masse Iesuite (encore nouveau dans la langue) luy voulan * dire quelque chose en Montagnais, luy dit tout autrement de sa pensée, certains mots qui signifioient, donne-moy ton ame, aussi bien

|| mourras-tu bientost : ce qui estonna fort le Sauvage, qui luy repartit, comment le fçay-tu, ce que n'entendant pas le P. Masse il continua tousiours sa première pointe, qui fascha à la fin aucunement le Sauvage & le porta à luy dire leur diçtion ordinaire, 593

tu n'as point d'esprit, puis feignit s'en aller mescontant, ce qu'apperceuant le R. P. Masse, changea de discours & luy fist present d'une escuellée de poix, qu'il accepta volontiers & l'emporta à sa cabane, d'où il reuint à nostre Conuent, pendant que ses enfans les firent cuire dans un chaudron sur le feu.

Estant chez nous il s'adressa au P. Ioseph & luy conta le pourparler qu'il auoit eu avec le R. P. Masse luy disant, mon fils (car ainsi appelloit-il le Pere Ioseph,) ie viens de voir le P. Masse, ie croy qu'il est plus vieux que moy & si n'a point d'esprit, car il m'a demandé par plusieurs fois mon ame, & me pronostique que ie mourray bien tost. Il me semble neantmoins que ie mange encore bien, & que i'ay de fort bonnes iambes, & d'où viendrait donc que ie mourusse si-tost, sinon que luy mesme me voulust faire mourir. Le Pere Ioseph luy dit, tu monstre bien toy mesme que tu as bien peu d'esprit d'auoir si mauuaise opinion de personnes qui te cherissent egallement comme nous. Tu dis vray, dit-il, car il m'a donné une esculée * de poix que i'ay donnée à cuire à ma cabane pour mes enfans & pour moy, & ayant sceu du Pere Ioseph que le Pere Masse ne l'auoit interrogé que pour
594 s'instruire de || la langue, qu'il n'entendoit pas encore, il s'en retourna à sa cabane pour manger de ses poix, qu'il trouua amers comme aloés, & n'y pût apporter remede.

Or pour ce que le mal-heur de l'histoire ou plustot bon-heur, puis qu'elle luy causa son salut, vint de la falleté dont ils usent à l'aprest de leurs viandes, il faut que ie vous die qu'ils ne nettoient rien de ce qu'ils

mettent au pot, s'ils ont un gros poisson ou un morceau de viande à couper ils mettent gentiment le pied dessus, & le coupent pour la chaudiere, sans rien laver, fust-il fort sale, moisi ou pourry, comme i'ay dit ailleurs. Ils en firent de mesme des poix du Pere Masse, ords au possible, d'alun, de noix de galle & couperose, qui par mesgard s'estoient meslez parmy d'une composition d'ancre, * mais qui rendirent les poix si extremement noirs & mauuais, qu'il fut impossible d'en pouuoir manger, ny le pere ny les enfans, ny mesme les chiens, dont un mourut pour en auoir mangé d'un reste que le pere auoit ietté en terre, & luy-mesme en fut extremement malade, pour y auoir gousté, & ses enfans encor plus, de quoy il s'alla plaindre au Pere Ioseph, luy disant : Mon fils, il est vray que le Pere Masse n'a point d'esprit de m'auoir voulu faire mourir, il m'a demandé mon ame, c'est à dire qu'il desiroit que ie mourusse, dont ie m'estonne d'autant plus que ie ne luy ay iamais fait de desplaisir. Il m'a donné des poix qui ne valent rien & || nous ont rendus, moy & mes enfans iusques à l'ex- 595
tremité, i'y ay mis de la viande, pour en offer le mauuais goust, & ils n'en ont pas esté meilleurs, i'ay tout ietté aux chiens dont l'un est des-ia mort & ne sçay que deuiendront les autres, voy donc, mon fils, le mal que l'on nous veut, & y apporte du remede.

Le Pere Ioseph bien estonné du discours de ce barbare, tafcha de le consoler au mieux qu'il peut, & partit en mesme temps pour aller trouuer le Pere Masse, auquel il conta l'effect des poix, qui fut bien esbahy, ce fut se bon Pere, car il croyoit auoir fait une œuure

de grande charité en faisant ce present, mais ayant mené le Pere Ioseph au baril où il les auoit pris, il s'y trouua tant de drogues, que l'on ne douta plus de la malignité des poix & fut contrainct d'aduoüer que le mal en venoit de là, mais pour ce qui estoit d'auoir demandé l'ame de ce pauvre homme, c'est à dire sa mort, le bon Pere asseura, comme il est tres-certain, qu'il ne pensoit pas luy tenir ce langage là & que cela luy deuoit estre pardonné, comme n'estant pas encore assez instruit en leur langue. Je peux souuent manquer & dire une chose pour une autre en ces commencemens, dit-il au Pere Ioseph, & partant ie vous supplie d'appaiser ce barbare & considerer que ce que ie me hazarde de leur parler n'est que pour les instruire en m'apprenant tousiours, ce qui ne se peut faire sans faute.

596 || Le Pere Ioseph ayant sceu comme la chose s'estoit passée, retourna à son Sauvage, lequel il pria de croire que le tout s'estoit fait sans dessein de l'offencer, & qu'au contraire le Pere Masse l'aymoit tendrement comme son frere, & bien marry de ce mal-heureux accident, qu'il eut voulu rachepter pour beaucoup, s'il eut esté à son pouuoir, mais que la faute estant faite il la deuoit pardonner quand bien il y auroit eu de la negligence du Pere * à nettoyer ces poix. Le barbare luy repartit que c'estoient toutes excuses, & qu'il l'auoit voulu asseurement faire mourir, & pour chose qu'on luy pût dire du contraire on ne luy pût iamais oster cela de l'esprit, & coëffé de ceste mauuaise opinion il partit pour les Montagnais, vers les quartiers du Cap de Tourmente, où à peine fut-il arriué

qu'il tomba grièvement malade, ce qui le contraignit d'avoir recours aux François qui se trouuerent là pour en recevoir quelque soulagement ou remede à son mal, mais pour soin qu'on en prit on ne le pû guerir ny remettre en santé. Le sieur Faucher qui estoit là Capitaine, luy fist donner du vin d'Espagne & de l'eau de vie pour le remettre en force, & voir si ces remedes extraordinaires luy seruiroient mieux que d'autres drogues plus ordinaires, mais rien ne le pû soulager, de quoy ces bons François estoient fort marries, pour l'avoir tousiours veu fort affectionné à leur endroit.

|| A la fin ce bon homme, qui conseruoit en son cœur le desir d'estre Chrestien depuis un long temps sans l'avoir absolument déclaré le manifesta lors, & dit qu'il vouloit aller retrouver le Pere Ioseph pour estre baptisé, & pour ce les pria de luy prestre un canot, ce que fist le sieur Faucher apres l'avoir supplié de demeurer là à cause de sa grande faiblesse, & pour les glaces qui pourroient offencer son canot des-ia fort despery & le perdre en suite, mais cette priere fut inutile.

Car il auoit une telle apprehension de mourir sans auoir receu le baptesme, que la mesme apprehension estoit capable de l'enuoyer au tombeau, si on ne luy eust donné contentement. Il s'embarqua donc avecses deux fils, l'un aagé de 17. à 18. ans, & l'autre de 12. à 13. & arriuerent tout d'une Marée proche Kebec, en un endroit où la riuere portoit, & là ils deschargerent leur pere sur la glace, puis ayant caché leur canot dans les bois, l'un d'eux vint en nostre Couuent

aduertir que leur pere se mouroit, & supplioit le Pere Ioseph de l'aller baptizer auparauant, d'autant qu'il le desiroit à toute instance. Ce qu'entendant le Pere Ioseph plein de zele, prist un peu de vin pour le malade, & s'en alla promptement au deuant de luy qu'il trouua en deuoir de se faire trainer vers nostre Conuent par l'un de ses fils. Si tost qu'il apperceut le P. Ioseph, il luy crya de loin, mon fils ie te viens voir pour estre baptizé, car ie croy que ie m'en vay mourir. || Tu m'as tousiours promis que tu me baptizerois si ie tombois malade, & tu vois l'estat auquel ie suis à present comme d'un homme qui n'a presque plus de vie.

Le Pere Ioseph attendry des parolles de ce pauvre vieillard, luy dit : Mon Pere ie suis marry de ta maladie, & me resiouy fort de ton bon desir, sçache que ie feray pour toy tout ce qu'il me fera possible, & te nourriray comme l'un de mes freres; mais pour ce qui est du Sainct Baptisme, comme la chose est en soy de grande importance il faut aussi y apporter une grande disposition, & me promettre qu'au cas que Dieu te rende la santé, que tu ne retourneras plus à ton ancienne vie passée, & te feras plus amplement instruire pour viure à l'aduenir en homme de bien, & bon Chrestien, ce qu'il promit.

Alors ledit Pere faisant office de Charité & d'hospitalité, le prist par la main, & l'ayda à conduire en nostre Conuent, où on luy disposa un grabat dans l'une des chambres, plus commode, & y fut traicté & pensé * par nos Religieux au mieux qu'il leur fut possible, pendant cinq iours que la fieure continuë luy

dura avec des conuulsions fort estranges. Le Chirurgien des François le vint voir, & luy fist aussi tout ce qu'il pû, mais comme ces gens-là ne se gouvernent pas à nostre mode, l'on auoit beaucoup de peine autour de luy, & si il vouloit qu'il y eut tousiours quelque Religieux peur de mourir sans le Baptesme qu'on differoit luy donner pretextant || l'apparence d'une 599
prochaine guerison, qui trompa nos freres.

L'ay admiré la ferueur & deuotion de ce bon homme pendant sa maladie, car de nos Religieux m'ont asseuré qu'il proferoit tous les iours plus de cent fois les Saincts noms de *Iesus Maria*, & demandoit continuellement d'estre enrollé sous l'estendart des enfans de Dieu, iusques à un certain iour qu'il dit au P. Ioseph: Mon fils ie pense que tu me veux laisser mourir sans Baptesme, & as oublié la promesse que tu m'auois faicte de me baptizer quand i'y serois disposé, quelle plus grande disposition desire-tu de moy, que de faire tout ce que tu veux, & croire tout ce que tu crois, dans laquelle croyance ie veux viure & mourir. Mon mal se rangrege, prend garde à moy, & que par ta faute ie ne sois priué du Paradis, pour ce que tes remises me mettent dans un hazard de perdition.

Là-dessus le Pere luy dit qu'asseurement il le baptizeroit auant mourir, & qu'il n'eust point de crainte & que ce qui l'auoit obligé à ces remises estoit outre l'esperance de sa guerison, qu'il vint avec le temps à retourner à ses superstitions, & oublier le deuoir de Chrestien, comme il seroit facile à ceux qui ne seroient pas deuëment instruits viuans parmy vous autres. A quoy le Sauvage repartit: Mon fils, il est vray qu'il est

600 bien difficile de pouuoir viure parmy nous en bon Chrestien, veu que les François mesme * qui y viennent hyuerner ny * viuent point comme || vous, mais sçache que tu ne feras pas en peine de m'y voir plus, car ie me meurs & n'en peu plus, une chose ay-ie encore à te prier de me faire enterrer dans ton Cimetiere auprès de Monsieur Hebert, car ie ne veux pas estre mis avec ceux de ma Nation, quoy que ie les ayme bien, mais estant baptizé il me semble que ie dois estre mis avec ceux qui le font, mes enfans n'en feront point faschés, d'autant que ie leur diray en leur faisant sçauoir ma derniere volonté, de laquelle ie crois qu'ils feront estat.

Le Pere le voyant perfeuerer dans une si ferme resolution de son salut, luy accorda sa demande, & le baptiza pendant une conuulsion qui luy arriua tost apres, laquelle fut telle qu'il eut opinion qu'elle l'emporterait: Neantmoins il reuint à foy, & ayant demandé le Baptesme, il luy fut dit qu'il venoit d'estre baptizé, ce que tous luy tesmoignerent, & mesme l'un de ses enfans qui estoit là present, de quoy il se monstra tres-satisfaiçt par ces paroles, disant, *Iesus Maria*, ie suis bien content & ne me soucie plus de mourir puisque ie suis Chrestien, & puis disoit par fois Iesus prend-moy à present, ce qui donnoit de la deuotion aux plus indeuots mesmes qui admiroient ces paroles.

601 Peu de temps apres arriuerent trois Sauvages, Napagabiscou son gendre, un de leur Medecin, * avec un autre de leurs amis. Si tost qu'ils furent entrez le Medecin demanda au || malade combien de iours il y auoit qu'il estoit dans ces langueurs, l'autre luy ref-

pondit quatre, puis le Medecin le prenant par la main la regarda, & dit qu'il cognoissoit par icelle qu'un homme luy auoit donné le coup de mort, mais que s'il vouloit permettre qu'il le chantast, qu'il le rendroit bien tost guery, ce que le malade ne voulut permettre disant qu'estant à present baptizé, cela ne se deuoit plus faire, ce que luy confirma Napagabiscou son gendre, aussi Chrestien, & le loua de s'estre fait baptizer, & de ne souffrir plus ces importuns Chanteurs qui ne clabaudent que pour leurs interests.

Neantmoins le malade fut porté de curiosité de sçauoir du Medecin comment il cognoissoit qu'un homme le faisoit mourir, confessant qu'on luy auoit donné à manger quelque chose qui ne valoit rien, nottez sans nommer le P. Maffe, car nos Religieux luy auoient deffendu, le Medecin dit qu'il le voyoit fort bien en sa main. On luy demande de quelle Nation estoit celui qui auoit donné le mal : il repart des Etechemins (qui est une Nation du costé du Sud de l'habitation & assez esloigné dans les terres). On l'interroge comment cela s'estoit pû faire, puis qu'il y auoit plus de deux ans qu'on n'en auoit veu aucun en ces quartiers. Il dit qu'il estoit venu la nuict, & qu'ayant trouué Mecabau endormy qu'il luy auoit mis une pierre dans le corps, laquelle luy causoit ce mal, & le feroit mourir si on ne luy ostoit || à force de souffler. Cela appresta un peu à rire à nos Religieux, qui luy dirent qu'il estoit un manifeste trompeur, & ne sçauoit ce qu'il vouloit dire.

602

Mais comme il vit qu'on donnoit à manger à ce malade, il changea de notte, & dit à nostre Frere Ger-

uais qui en estoit l'infirmier, ne vois-tu pas bien que tu n'as point d'esprit de donner à manger à cet homme qui n'a point d'appetit, & que quand on est malade on ne sçauroit manger, & qu'il faut attendre que l'on soit guery & en appetit. Je ne sçay si ce Medecin auoit appris les maximes des Egyptiens & des Italiens, qui donnent aux malades le pain & les viandes à l'once, mais il estoit un peu bien rigide, ce qui me fait derechef deplorer la misere de leurs pauvres malades, qui meurent souuent faute d'un peu de douceurs pour les remettre en appetit.

603 P'ay dit en quelque endroit que la vengeance & le soupçon en cas de maladie est fort naturelle & attachée de pere en fils à nos Sauvages. Mecabau qui ne pouoit oublier ses poix en conta l'histoire (à nostre insceu) au Medecin, & à son compagnon, qui en furent fort scandalisez, & fortirent de nostre Couuent tout en cholere pour l'aller dire à leurs femmes, lesquelles en conceurent une telle auersion contre les R.R. P.P. Iesuites qu'elles despescherent en mesme temps un canot à Tadoussac, & un autre aux trois riuieres pour en donner aduis à tous ceux de leur Nation, qu'elles coniuèrent de se donner de garde puis que des-ia ils auoient fait mourir le pauvre Mecabau. Qui fut bien estonné ce furent nos pauvres Religieux, qui eurent aussi tost aduis de ce mauuais trafic. Ils en tancerent fort ce pauvre baptisé, ils le reprirent de n'auoir encore quitté cette mauuaise opinion, comme ils l'en auoient des-ia par plusieurs fois prié. Que faut il donc que ie fasse, leur dit-il, est-il pas vray qu'ils m'ont donné des poix qui ne valent rien, dont ie

fuis malade & prest à mourir pour en auoir mangé. On luy dit que sa maladie ne venoit pas de là, & que c'estoit pour auoir trop trauaillé, & estre trop vieux. Il est vray, dit-il, que ie fuis bien vieux, & que ie ne puis pas tousiours viure, mais qu'est-il donc question de faire pour vous contenter ? Il faut, dit le Pere Ioseph, que tu efface de ton esprit toutes les mauuaises pensées que tu as contre les Peres Iesuites, & que tu renuoye querir ces deux de ta Nation, à qui tu les a dites pour leur tesmoigner du contraire, ce qu'il promet, mais avec bien de la peine, car il ne vouloit pas se desdire.

Les hommes estans arriuez, il les pria de ne point croire ce qu'il leur auoit dit des Peres Iesuites, & qu'ils estoient de bonnes personnes, & partant qu'ils renuoyassent à Tadoussac, & aux trois riuieres dire la mesme chose, ce qu'ils promirent moyennant quelque petit present, car entr'eux comme en Turquie les presens ont un grand pouuoir.

|| Le gendre estant de retour, le malade luy dit qu'il se sentoit bien mal, & qu'il leur vouloit dire ses 604
dernieres volontez, & partant que l'on fit venir sa femme & ses enfans, ce qui fut promptement executé. Estant arriuez, il les fit mettre autour de luy, & se tournant vers son gendre, il luy dit : Napagabiscou, tu es mon gendre quei'ay tousiours fort aymé dés que tu estois petit garçon, & pour cela ie t'ay donné ma fille que tu as aussi tousiours aimé *, tu n'as guere disputé avec elle, car elle t'aymée * bien aussi, defuncte ma femme qui estoit sa mere, m'aymoit bien aussi, & moy elle. C'est pourquoy ie vous recommande

de vous bien aymer, cela n'est pas bien quand on querelle l'un contre l'autre, car personne n'en peut estre edifié ny content. Aime bien aussi tes enfans, tes freres & tes sœurs qui font mes enfans, aussi ta belle-mere, qui est à present ma femme, quand ils auront necessité ne les abandonne point, donne-leur tousiours de la chair & du poisson quand tu en auras.

Ne fois point querelleur avec les autres, ny porteur de mauuaises nouvelles, & pour ce faire ne hante point ton oncle Carommisit, car c'est un quereleur, ne va point en sa cabane, ny avec ceux qui font comme luy. Mais ayme les François & va tousiours avec eux, particulièrement avec le Pere Ioseph, & ceux qui font habillez comme luy, car tu és baptizé aussi bien que moy. Il faut que tu les aymes plus que les autres
605 puis qu'il * t'ont || baptizé, quand tu auras de la viande, & du poisson, tu leur en donneras, & ne les abandonneras point. Ayme aussi les Peres Iesuites, & oubly ce que ie t'en ay dit. Ayme aussi Monsieur du Pont, Monsieur de Champlain, Madame Hebert, & son gendre, & tous les autres François qui font bons, & ne va point avec les meschans. Ne te fasche point quand ie feray mort, il nous faut tous mourir & partir de ce pays icy, & ne sçauons quand. A quoy respondit le gendre, ie feray tout ce que tu m'as dit, mon pere, & puis se teut, car ils n'ont pas grand responce.

Puis le malade s'adressant à ses enfans qui estoient là pleurants, dit à son fils aîné: Matchounon (ainsi s'appelloit-il) fois tousiours bon garçon, & ayme bien tes freres, & tes sœurs, ne fois point paresseux, car tu és bon chasseur, & bon pescheur, & ne fois point aussi

quereleur, demeure avec ton beau-frere, & toy & tous tes freres & sœurs, vivez bien en paix, ne va point à la cabane de ton oncle Carommisit, car c'est un quereleur. Si tu veux demeurer avec le Pere Ioseph ie le veux bien, il te baptizera, & tous tes freres, & croy ce qu'il dira, mais pourtant ne va point en France, car peut estre que tu y mourrois, que tes freres n'y aillent point aussi. Pour demeurer icy avec luy ie le veux bien. Je luy ay promis ton petit frere Chippe Abenau, s'il le veut avoir donne-luy, mais qu'il n'aille point en France, comme ie ven * de dire.

|| Voicy comme il luy enseigne de prendre une fille honneste. Quand tu te marieras prens une fille qui ne soit point paresseuse ny coureuse, ayme-la bien, & tes enfans, n'en prens point d'autres de son vivant, ne te fasche point contre elle, ne la chasse point, ayme toujours tous les François, & les assiste de chair, & de poisson quand tu en auras, & de l'anguille au temps de la pesche, que tu donneras au Pere Ioseph & à ses Freres, afin qu'ils n'ayent point de faim. Ne te fasche point quand ie seray mort. Le Pere Ioseph me donnera un drap pour m'enseuelir, & m'enterrera aupres de Monsieur Hebert, ne t'en fasche point. A tout cela le fils luy respondit de mesme que le gendre, mon pere ie feray tout ce que tu m'as dit, & le mettent en effet, car ils ont en grande veneration les dernieres paroles de leur pere & mere, plus que toutes les autres qu'ils leur ont dites de leur vivant, en quoy ils sont imitez de tous les bons Chrestiens, pour ce que les dernieres paroles sont ordinairement les plus energiques & salutaires. 606

Le pauvre Mecabau fit la meſme exhortation à tous ſes autres enfans, les uns apres les autres, par leſquelles il leur recommandoît particulierement la paix & l'amitié, qui eſtoit tout ce que ſainct Iean recommanda à ſes Diſciples auant ſa mort, diſant qu'en ce ſeul commandement d'aymer l'un l'autre, ils accompliroient toute la Loy. Puis s'adreſſant au Pere Ioseph, & à tous ſes Religieux || il luy dit: Pere Ioseph mon
607 fils, ie te remercie de ce que tu m'as baptizé, & m'as fouuent donné à manger, & à tous mes enfans, aymeles auſſi comme tu m'as aymé ie t'en prie. Quand ils auront faim donne leur à manger, & ſi tu n'y és pas, tu diras à tes freres qu'ils leur en donnent. Ie t'ay toujours bien aimé, voylà pourquoy ie te donne mon petit garçon Chippe Abenau, ayme-le, & tous mes enfans, baptize-les, mais ie te prie qu'ils n'aillent point en France, tu as bien entendu tout ce que ie leur ay dit, ie veux qu'ils le facent, & ſe tournant vers Frere Geruais, il luy dit, Frere Geruais ayme bien auſſi mes enfans, ſi tu veux aller Hyuerner, pour apprendre la langue, va demeurer avec eux, ils auront ſoin de toy. Quand le Pere Ioseph ſera mort tu diras à tes autres Freres qui viendront, qu'ils ayment bien mes enfans.

Lors le Pere Ioseph luy dit, ie ſuis bien edifié de tes paroles, par leſquelles tu monſtre que tu as de l'amitié, & de l'eſprit, mais ie ſuis eſtonné que tu deſfends à tes enfans d'aller en France, où il y fait ſi beau viure, ie te promets bien que ie les aymeray, & aſſiſteray de tout mon pouuoir, mais pour le Chippe Abenau que tu m'as donné, ie ſerois bien ayſe de le conduire en France, avec le petit Louys, fils de Choumin,

à quoy il ne voulut iamais consentir, à cause qu'il y en estoit || mort quelqu'uns de leur Nation. Puis il faict son Testament, en recommandant à ses enfans d'aymer aussi leur belle-mere, qui ne s'estoit pû là trouver; & comme il estoit de son naturel fort iouial, leuant les yeux, ça dit il, où est la mort, elle ne vient point. 608

Mais on luy dit apres, Mecabau vous auez eu raison d'exhorter vos enfans, & de mespriser la mort, vous sentant bien avec Dieu; neantmoins il y a encore une chose que vous auez oublié, de leur enioindre payer à Monsieur Corneille, ce que luy devez (c'estoit le Commis de la traite), car on doit payer ses creanciers, comme nous auons dit, ou donner charge qu'il se fasse payer. Vous n'aez point d'esprit, respondit-il, ne sçaez-vous pas bien qu'il a tant gagné avec moy, & que ie luy ay donné tant de testes & de langues d'eslan, & des anguilles à foison, lors que ie faisois la pesche, c'est au moins qu'il me donne ce que ie luy dois. Si ie retourne en conualescence ie le payeray, mais si ie meurs ie ne tueray plus de castors pour luy satisfaire, & n'entend point laisser debtes à mes enfans. Et comme on luy eut dit qu'il n'y auoit que 20. castors à payer, Ce n'est pas beaucoup, dit-il, c'est pourquoy il luy fera plus facile de me les quitter, car il est assez riche, & nous pauures.

Le lendemain matin sa femme le vint voir, fâchée de ce qu'il vouloit estre en- || terré au Cimetiere, & pria ses enfans de le mener à sa cabane, pour estre enterré avec ceux de sa Nation, car elle ne pouuoit souffrir pour la mesme raison qu'il mourut en nostre maison. Ce bon homme refusoit fort & ferme de sortir, 609

car il n'osoit desobliger nos Religieux, qui le prioient de demeurer, mais à la fin il fut tellement persuadé qu'il fut contrainct de se laisser conduire à sa cabane, disant qu'on luy auoit assureé qu'il n'importoit où l'on mourut pourueu que l'ame fust sauuée, & ainsi partit nostre malade conduit sur une traine par sa petite fille.

Nos Religieux neantmoins ne l'abandonnerent point, car ils l'alloient souuent voir pour l'exhorter à la perseuerance, mais comme il arriua que le Pirotois, & plusieurs de ses amis l'allerent visiter pour le diuertir par quelque chanterie, le malade leur souffrit, & chanta avec eux, non à dessein de guerison, mais pour leur complaire, ce que sçachant les François, firent courre le bruit qu'il estoit retourné à ses superstitions passées, en quoy ils se trompoient, car à ce faux bruit le Pere Ioseph y fut qui le trouua toujours dans sa premiere deuotion, & n'auoit chanté que pour complaire aux autres, car l'ayant interrogé il protesta qu'il vouloit viure & mourir en bon Chrestien, & dans nostre croyance comme il auoit promis au Sainct Baptesme. On luy oyoit aussi souuent dire
610 ces mots || Iesus Maria, Chouerimit egoke fadguitan, qui signifie en François, Iesus Maria ayez pitié de moy & ie vous aymeray.

Et comme la maladie s'alloit rengregeant il perdit peu à peu la parole, & mourut en nostre Seigneur pour viure en Paradis, comme pieusement nous pouuons croire. Il fut enseuely dans le drap que nos Religieux luy auoient donné, puis enterré au Cimetiere de ceux de sa Nation, proche le iardin qu'on appelle du Pere

Denys, pour le contentement de ses parens, qui autrement n'eussent point vescu en paix.

Des Missions & fruits des Freres Mineurs en toutes les principales parties du monde, & d'un Religieux Dominicain venant actuellement de la grande ville de Goa, capitale des Indes Orientales.

CHAPITRE XXXVIII.

Si nos Freres qui sont à present deuant Dieu, & ceux qui restent en tres-grand nombre dans toutes les parties de la terre habitable, estoient blasmables en quelque chose, ce seroit pour auoir esté trop retenus, & n'auoir descrites leurs sainctes actions, & les grands fruits qu'ils ont faits & font actuel- || lement en l'E- 611
glise de Nostre Seigneur, qui eussent seruy pour nostre exemple & edification; mais comme leur sentiment a esté bon & ne cherchent que l'honneur de la gloire de Dieu, ils se contentent de bien faire sans se foucier des vaines louanges du monde, de maniere que si nous sçauons quelque chose d'eux, ça * esté plustost par autrui que par eux mesmes, car ils ne se sont iamais amusez à faire des Relations annuelles, qui ne sont pour l'ordinaire que redites, & un desguisement de Rhetoriciens, autant plein de feuilles que de fruits.

Nos pauvres Religieux ont esté en effet des ames choisies de Dieu pour le salut des peuples, ont peu parlé, moins escrit, & beaucoup operé, car le vray ser-

uiteur de Dieu, en operant, patissant, & souffrant, non plus qu'en iouissant, n'a que la seule voix de l'agneau à l'imitation du vray agneau Iesus Christ, ouy & non. Leur vie & leurs actions sont vrayement admirables & comme parfun tres-odoriferant deuant Dieu, mais la recompence qu'ils en attendent est au delà de tout espoir humain, puis qu'un Dieu si bon ne peut petitement remunerer, donnant dès ce monde le centuple, & apres la mort, la vie eternelle. La vertu porte tousiours son prix, & n'y a rien qui gaigne tant les cœurs que la douceur, & le bon exemple, & particulierement entre les Infidelles le mespris de l'honneur, & des richesses, qu'ils admirent entre toutes les actions de vertu plus difficiles, pour ce que naturellement || l'homme est porté d'en auoir, & de fuyr la difette, & le mespris le plus qu'il peut, & il est vraysemblable que cette pauureté volontaire & le mespris de l'honneur & des richesses de la terre, est un tres-puissant moyen pour terrasser Satan, & luy faire lâcher prise des ames qu'il traine dans la perdition, & c'est en cette vertu principalement, que nos Saints Freres se sont faits admirer entre tous les Religieux qui ont passé depuis eux en ces terres Infidelles pour les acquerir à Dieu.

Plusieurs s'estoient imaginez que le monde se conuertissoit plustost par la science des Doctes, que par la bonne vie des simples, & c'est en quoy ils se sont trompez, car encor bien que l'un & l'autre soit necessaire, de peu fert le discours docte & eloquent sans l'exemple de vertu. Nostre Seraphique P. S. François fouloit dire aux Predicateurs de son Ordre qui sem-

bloient auoir quelque vanité de leur science & du fruit de leur Predication : Ne vous enfliez point, Predicateurs, de ce que le monde se conuertit à Dieu par vos predications, car mes simples Freres conuertissent aussi par leurs prieres & bon exemple, qui est la Predication que principalement ie desire & souhaite à tous mes Freres.

Il appelloit simples Freres ceux qui par humilité refusant la Prestrie, desiroient estre Freres Layz, qu'il appelloit par excellence les Cheualiers de sa table ronde, & les meres de la S. Religion, qu'il careffoit & embrassoit amoureusement & paternellement, d'autant plus volontiers qu'il scauoit le dire de David || estre veritable, qu'il vaut beaucoup mieux estre le 613 plus petit en la maison de Dieu, que le plus grand en la maison des pecheurs, car la Prestrie est un estat qui requiert une si grande perfection, que Saint François par humilité ne l'a iamais voulu estre, & ses premiers compagnons, qui estoient tous gentils-hommes & lettrez, n'aspirerent au Sacerdoce, ains choisirent estre frere * Layz par humilité comme ont eu fait beaucoup d'autres Saints personnage *, qui s'en iugoient indignes, tellement qu'au siecle d'or de nostre Sacré Ordre, à peine se trouuoit-il des Religieux qui voulussent estre Prestres, & ce grand Anacorette Pacomeüs, ayant iusques au nombre de 1400. Religieux en son Monastere, ne voulut iamais permettre qu'aucun fut *in sacris*, pour maintenir l'humilité en sa maison, & euitter le mespris de ceux qui se picquent de vanité, car un Prestre d'un village voisin leur venoit administrer les Sacremens.

Ils ne font ainſi nommez Freres Layz que pour les diſtinguer des Freres du Chœur, car au reſte ils font vrayement Eccleſiaſtiques & de meſme profeſſion & egalité en noſtre Religion que les Religieux du Chœur, ils portent auſſi ou peuuent porter, comme les Ordonnances & Offices de noſtre Cuſtodie de Lorraine enioignoient, une petite couronne clericale conformement à la volonté du Pape, qui en fiſt porter aux premiers compagnons de Sainct François, & eſtoient indifferemment eſleus Superieurs, Commiſſaires, Provin-
614 uin- || ciaux, Gardiens & Vicaires, comme il s'eſt pratiqué en pluſieurs lieux, & meſme de noſtre temps nous auons veu Gardien de noſtre Conuent de Verdun un venerable P. Daniel, frere Lay, à laquelle charge il eſt mort, chargé de gloire & de merite.

Il y a quelques années que demeurant de communauté en noſtre Conuent de S. Germain en Laye.* Un ieune Religieux Dominicain actuellement venant de la grande ville de Goa, capitale des Indes Orientales, où il auoit demeuré l'eſpace de dix années conſecutives, nous dit, que nos freres y font tellement reuevés pour leur vertu & egalement tous les Religieux des autres Ordres, qui font dans les païs Indiens, que ſans offencer aucun autre Religieux de noſtre Europe, il n'auoit rien veu de pareil en toute la France, en Italie, ny par toutes les Eſpagnes.

Et veritablement ie dois croire que ce bon Religieux parloit du fond de ſon ame, & diſoit verité, car bien qu'il fuſt actuellement retournant d'un ſi long & penible voyage, qui auroit pû luy cauſer de la diſtraction, il eſtoit neantmoins ſi retenu en ſes parolles, ſi mo-

deſte en ſes actions, & ſi mortifié de la veuë, qu'à peine leuoit-il les yeux en nous parlant. Il eſtoit neantmoins François de Nation, lequel s'eſtant tranſporté en Eſpagne, fut faiçt page d'un Seigneur du païs, qui s'embarqua pour Goa, d'où le Viceroy pour Sa Maieſté Catholique, l'enuoya depuis Ambaſſadeur vers le Roy de la grand Chine, qui le logea l'eſpace de ſix ſep- || maines dans l'un des plus beaux departemens de ſon Palais Royal, d'où il alla de là paſſer par la Perſe. L'ambaſſade finie, & l'Ambaſſadeur eſtant de retour à Goa, ce bon page faiſant fruiçt de ſon voyage & de tant de merueilles, grandeurs & richèſes qu'il y auoit veuës, comme les images & l'ombre des beautez du Ciel, prit reſolution de quitter le monde & prendre le party de Dieu en l'Ordre de S. Dominique, où il a acquis les vertus & les graces neceſſaires à un bon Religieux. 615

Je m'informay de luy des principales raretez du Royaume de la Chine, de cette grande muraille qui ſepare cet Eſtat de celuy des Tartares, ſur laquelle il auoit marché quelque temps. De ce grand, riche & admirable Palais Royal. Des ſalles lambriffées de plaques d'or maſſif, couertes & enrichies d'eſcarboucles & de diuerſes pierres precieufes, dans leſquelles l'Ambaſſadeur ſon maïſtre auoit eſté receu. Des boules d'or maſſif eſleuées pour embelliffement ſur des colonnes, & par deſſus les coins & faillies des architectures, & de tous les païs par où il auoit paſſé, & trouuay ſes reſponces conformes à tout ce que i'en ay pû apprendre dans l'hiſtoire, & quelques choſes de plus que les autres Autheurs n'auoient point remarquées.

Ma curiosité me porta encores de m'enquerir du Royaume de Calicut, qu'il me dit estre voisin de celuy de Goa, mais commandé par un Roy idolatre, & que ce qu'il auoit le plus admiré estoit le nombre presque
616 infiny de diamans & autres pierres precieuses, desquelles brilloient toutes les niches & places où estoient posées leurs idoles, ils luy reprochoient comme gens terrestres & grossiers; que le Dieu des Chrestiens de l'Europe estoit un Dieu bien pauvre & necessiteux, puis que son peuple & ses gens estoient contraincts de passer les mers iusques dans les dernieres extremitez de la terre, pour auoir de l'or & des pierres, desquelles leurs Dieux auoient en abondance & de tous biens, comme en effect c'est un païs tres-riche.

Ce ne sont pas seulement les idoles de Calicut & les peuples idolatres, qui en sont enrichis iusques dans un furieux excés, mais mesmes les peuples des Royaumes conuertis, & particulierement les dames de Goa quoy que Chrestiennes, en portent iusques sur leurs petits patins enchassées en des lames d'or, les oreillettes brillantes leur pendent sur les espaules, qu'elles ont simplement couuertes iusques à la ceinture d'une fine chemise de cotton, qui debat avec la blancheur de leur chair, & la Thiarre de pierreries que les grandes Dames ont sur la teste leur semble donner grace avec leur petite iupe volante de fine soye, & dans toutes ces mignardises & parmy tous les puissans attrais, encore y voit-on reluire de la vertu & plus de pudeur que l'on ne s'imagineroit pas, qui est neantmoins chose rare & bien difficile en une femme, qui veut estre estimée belle, & fait ce qu'elle peut pour sembler l'es-

tre, il est vray qu'elles ont un aduantage du climat, qui les porte naturellement dans l'hon- || nesteté, 617 voyant de la deuotion & une grande modestie aux courtisans, iusques au Viceroy mesme, qui faict souuent ses deuotions dans nostre Couuent, où sa pieté & les diuerfés mortifications, que nos freres exercent tous les Vendredys l'attirent, & puis l'amour qu'elles ont pour l'honneur & la bonne renommée, les tient en bride, mais tousiours y a-il du hazard pour elles ou pour autrui.

Ce n'est pas seulement dans les Indes, que la vertu & pauureté Euangelique des Freres Mineurs a esté admirée & bien receuë d'un chacun, mais par tous les autres endroits du monde où ils ont habité. Iacques de Vitriac Cardinal, dit que au Leuant les Sarrazins admiroient leur perfection & humilité, & pour ce leur pouruoient librement de viures & logemens: & qu'il auoit veu nostre Seraphique Pere Sainct François prescher avec un tel zele & ferueur au Soldan d'Egypte, que le renuoyant de crainte de tumulte & souleuement de son peuple, il luy auoit dit: Prie pour moy, afin qu'il plaïse à Dieu me reueler la loy & la foy qui luy est plus agreable, tellement que ce S. Pere esbranla merueilleusement l'esprit & la constance de ce grand Prince, lequel se fust dés lors conuertiy, sans ceste damnable maxime d'estat, qui luy fist preferer la terre au Ciel, & l'enfer au Paradis, par une crainte de souleuer son peuple & perdre son Empire, comme si Dieu ne protegeoit point les Princes & les Roys qui le recognoissent & embrassent son party. Veritablement il est bien difficile & non || point impossible, que les 618

grands se fauuent, pour ce qu'ils se flattent eux memes, & veulent estre flattez, & estre estimez Saints, lors que bien souuent ils irritent Dieu, & font defesperer un peuple.

Ce S. Pere eut douzē compagnons qui le suiurent de prés, qui sont les douze premiers Martirs de l'Ordre que l'Eglise a canonizé. Le Pape Gregoire IX qui canoniza S. François, dans la certitude qu'il eut du grand fruiçt que faisoient nos Freres, leur donna pouuoir de prescher & confesser par tout le monde, où ils se font depuis esendus, comme il appert par une Epistre d'Alexandre IV. qui siegeoit l'an 1254. 28. ans apres la mort de S. François, que i'ay inferée icy, pour vostre edification : Alexandre, &c. A nos fils & bien aymés les Freres Mineurs, voyageant aux terres des Sarrazins, Payens, Grecs, Bulgares, Cumanes, Ethyopiens, Syriens, Hyberiens, Alains, Garites, Gots, Rutheniens, Iacobites, Nubiens, Nestoriens, Georgiens, Armeniens, Indiens, Mossellaniques, Tartares, Hongrois, de la haute & basse Hongrie, Chrestiens captifs entre les Turcs, & autres Nations infidelles du Leuant, ou quelque autre part qu'ils soient, Salut & Apostolique benediction. Ceste lettre est capable d'annoblir pour iamais l'essence de cet Ordre, & de r'allumer dans les cœurs de ses professeurs un vehement amour de l'amour de Dieu & du prochain, car 1. on void nos Freres semés aux principales parties du monde, Europe, Asie & Afrique. 2. Ils sont esendus par toutes les Prouinces & Nations plus esloignées, plus || Sauvages & Barbares de la terre. 3. Ils entreprennent la conuersion de toutes sortes d'Infidelles,

Schifmatiques, Idolatres, Payens, Mahometans, Heretiques, Sarrazins, Turcs & Iuifs, qui est tout le plus grand seruice qu'on peut rendre à Dieu en ce monde icy.

Enuiron l'an 1271. fut enuoyé en Grece & Tartarie Hierosme d'Ascoli, depuis General, Cardinal, & Pape Nicolas IV. par le Pape Gregoire X. qui mesnagea si bien & si heureusement la réconciliation de l'Eglise Grecque avec la Latine, qu'il amena au Concile General de Lyon, l'Empereur des Grecs, & quarante Princes, qui se vinrent prosterner aux pieds de Sa Sainteté, & luy protesterent toute forte d'obeyffance. Les Ambassadeurs des Tartares, conduits par le mesme, furent baptifez fort solemnellement à la grande Eglise, avec un honneur incroyable des Freres Mineurs, occasion pourquoy plusieurs Religieux de cet Ordre y furent prescher & enseigner la Foy & la Religion Chrestienne, & derechef Benoist XI. l'an 1341. enuoya deux Freres Mineurs pour ses Legats, pour reestabli la Foy, & eurent permission de l'Empereur d'y prescher l'Euangile, qui profita estrangement.

L'an 1289. Frere Raimond, Prouençal, esleu General, fut prié par le Roy d'Armenie d'enuoyer des Freres Mineurs pour les instruire en la Foy. Il y en depescha six qui publierent l'Euangile avec un admirable succez, desquels Frere Pierre de || Tolentin y 620
receut la couronne du martyre.

1322. En la ville de Thamné de l'Inde Orientale, furent martyrisez, quatre Religieux passans de Thauris à Cathai, puis à Olmus, de là ils s'embarquerent pour aller à Thamné, distant trois mois de nauigation

de Thauris, où ils baptizerent grand nombre de ces Infidels. L'un d'eux nommé Frere Iacques fut exposé par deux fois au feu sans brusler, Dieu le conferuant miraculeusement aussi bien que les trois enfans dans la fournaise de Babylone. Et les habitans du pays prenant de la terre où ont esté martyrifiez ces Saints & la trempant dans l'eauë & la beuuant, font gueris miraculeusement de leurs maladies.

1332. A la requeste de Zacharie, Archeuesque de Saint Thadée en la grande Armenie obeyssant au Pape, le General de l'Ordre enuoya grand nombre de Religieux d'Aquitaine & Prouence pour la conuersion de ses peuples. Le Pere Arnaut demeurant avec l'Imperatrice Latina de la maison de Sauoye, conuertit son mary, qui obtint du Pape Iean XXII. des Religieux pour la conuersion de ses peuples.

1336. A la requeste de Robert, Roy de Sicile, frere de S. Louys, Euesque de Tholose, le Turc octroya aux Religieux de Saint François le Mont de Syon, le S. Sepulchre de nostre Seigneur & Bethleem, où estoit autrefois le deuot Monastere de Paule & Eustachium, 621 que les Recollects possèdent à present avec Nazaret, Le Mont Liban, où ils ont edifié plusieurs Conuents depuis deux ans, en ont un en Galata lez Constantinople, avec une residence, & un autre des Conuentuels, & en beaucoup d'autres lieux sur les terres des Turcs, où ils souffrent souuent de grandes persecutions, comme nous font foy les lettres que nous en receuons de nos Freres.

1340. Le Chapitre General enuoya des Religieux en Sclauonie, & au Royaume de Bosna, infectez d'he-

refie, & y firent tel fruit qu'apres la conuerfion de
fes peuples, ils y bafirent fept Cuftodies de Conuents.
Ce fut la mefme année que F. Gentil fut martyrifé
prefchant en Perfe, lequel auparauant eftant en Baby-
lone, ne pouuant apprendre la langue Arabique, re-
folu de s'en retourner en fon pays, il rencontra un
Ange en chemin qui la luy enfeigna miraculeufement,
ayant depuis heureufement prefché en cette langue-
là.

1341. L'Empereur des Tartares duquel nous auons
parlé, fist bafir, quoy que Payen, un Conuent aux Fre-
res Mineurs en la ville d'Amalech, & appelloit F.
François d'Alexandrie fon pere, quil'auoit diuinement
guery d'une fistule, & luy bailla fon fils pour eftre ca-
techizé & baptizé.

1342. F. Pafchal ayant appris la langue Carma-
nique, de laquelle on ufe par tout l'Empire des Tar-
tares, des Perfes, Chaldeens, Medes, & Cathai,
voyagea & prefcha iufques à la ville de Burgaut &
Amalech, qui || font aux derniers confins des Perfes 622
& Tartares, où apres plufieurs trauaux il fut marty-
rifé : deux autres le furent encor prefchant à Valna-
caftre & Liuonie, par le commandement du Duc Ido-
latre.

Et pour ne parler que des plus infignes Miffions,
Urbain V. en 1370. enuoya 60. Religieux de S. Fran-
çois fous la conduite de Frere Guillaume du Prat,
qu'il fist Euefque & fon Legat au Royaume de Ca-
thai. Au mefme an Frere Iean de Naples prefcha la
Foy au Roy de Gaza, où il fut mis à mort auffi bien
que quatre autres en Bulgarie par la faction des Grecs.

Voyci derechef un solemnel Ambassade d'Eugene quatriesme, qui deputa F. Albert de Sartian, insigne Predicateur & grand homme d'affaires, avec 40. Religieux, au Preste-Ian, duquel il obtient pouuoir d'aller par tout son Empire, & l'an 1439. il retourna à Florence où se tenoit le Concile General, ayant amené avec soy R. P. en Dieu F. André, Abbé du Monastere Sainct Anthoine, Legat & Commissaire du Presté-Ian, qui desiroit receuoir instruction, & rendre obeyssance à l'Eglise Romaine. Il fut receu avec toute sorte de magnificence & ioye, & enseigné en la Foy & doctrine orthodoxe. A mesme temps F. Iean de Capistran, Vicair General de l'Ordre, estant allé en Leuant pour la Reformation des Conuents de l'Ordre, y amena les Ambassadeurs Armeniens, & depuis fut
623 Legat en Lombardie, où il ramena || le Duc de Milan qui fauorisoit le Concile de Basle. Martin V. le fit Inquisiteur General du Sainct Office par toute la Chrestienté où il se trouuoit. Eugene IV. luy confirma cette dignité, & le fit son Legat contre les Iuifs, Payens & Heretiques, & conuertit un iour à Rome 40. Iuifs avec le Prince de la Synagogue nommé Saggelas, lequel il rendit muet & vaincu en dispute publique, & refusa plusieurs Eueschez pour estre plus libre à prescher, à la requeste de l'Empereur Frideric, de l'Archiduc d'Austriche, d'Eneas Syluius, Euesque de Sienne Legat du Sainct Siege, depuis Pape Pie second. Nicolas V. l'enuoya en Hongrie & l'Allemagne, où il auoit acquis une si grande creance qu'Eneas Syluius en dit ses mots : Frere Iean est un homme de Dieu, les peuples d'Allemagne le tiennent

comme un Prophete, il a le pouuoir, s'il vouloit au moindre signe de la main, d'esleuer une grande multitude ; il se trouua avec un Crucifix en main à la bataille que les Chrestiens gaignerent en Hongrie contre Mahomet second, qui auoit tout fraichement enuahy l'Empire de Constantinople, & se promettoit la conqueste de toute la Chrestienté, mais ce seruiteur de Iesus Christ anima tellement par ses predications les Chrestiens qu'ils furent victorieux, ce que tesmoignent Nicolas Calcondile Grec & le liure *Fasciculus temporum*, Autheurs qui viuoient au mesme temps.

624
Ce sainct personnage estoit receu en toutes les villes avec un applaudissement & ioye incroyable, le peuple luy alloit au deuant, il estoit receu avec le son des cloches, conduit en la grande Eglise, où l'on entonnoit le Canticque *Te Deum laudamus*, avec la musique & les orgues, chacun admirant sa doctrine & ses miracles. Il baptisa en la Ruffie & Valachie plus de dix mille ames, chose incroyable, par une seule predication, mais accompagnée de l'esprit de Dieu, à Gabriele en Pologne six vingts ieunes hommes estudians dirent adieu au monde pour endosser l'habit de Religion, desquels cent se firent Religieux de S. François ; il fist brusler six chartées d'instrumens à iouer & six cents d'attifez & vains ornemens des femmes ; lesquels seruent de prise au diable pour deceuoir & perdre les ames.

Le Pape Calixte III. rapporta la victoire des Chrestiens sur les Turcs assiegeant Bellegrade l'an 1456. aux prieres de ce grand Seruiteur de Dieu, en laquelle il n'y eut iamais que soixante Chrestiens de

tués, & y demeura bien deux cents quarante mille Turcs avec 160. pieces de canon qui furent prises. Il mourut la mesme année le 23. Octobre, aagé de soixante dix ans quatre mois, desquels il en auoit passé 40. & six mois en la vie Religieuse. Le Souuerain Pontife Calixte III. pleura amerement sa mort, & permit dés lors d'exposer son image en publique, & faire l'office d'un Sainct Confesseur & Docteur en l'Euesché de
625 Sulmona, d'où || il estoit natif : & depuis ayant operé quantité de miracles, Gregoire XV. dernièrement decédé le declara solemnellement Bien-heureux, avec permission de celebrer sa feste & son Office en tout l'Ordre S. François.

Le Bien-heureux Frere Iacques de la Marque l'an 1490. conuertit à la Foy le Royaume de Bosna, dans lequel il y auoit plusieurs Payens. Il prescha douze ans entiers par les commandemens d'Eugene IV. Nicolas V. & Calixte III. en Hongrie, Sclauonie, Dalmatie, Pologne, Albanie, Prusse, Dannemarc, & haute Allemagne, & fit un tel progres & profit qu'il baptiza plus de deux cents mille ames, soit Payens conuertis, ou Schismatiques reunis à l'Eglise: suiuant laquelle ils n'auoient pas esté deuëment baptifez, manquant quelque chose d'essentiel au Baptisme. Il prescha quarante ans durant avec une infinité de miracles, mourut aagé de 90. ans, dont il en auoit vesçu 61. en Religion, avec une rigueur & austerité incroyable. Sixte IV. à qui il auoit prophetisé qu'il seroit General, Cardinal, & puis Pape, commanda qu'on mit son image en l'Eglise pour y estre venerée, son manteau au Conuent de Montbrandon, où il prit l'ha-

bit, chaffe les diables encor à present, & sa corde & fon habit font le mesme au Conuent Nostre Dame la neufue à Naples, où il est enterré.

|| *Des deux Indes Orientales & Occidentales, & des conuerfions admirables que les Freres Mineurs y ont operé, & comme dès l'an 1621. ils auoient dans la seule Merique plus de cinq cens Conuents en 22. Prouinces.* 626

CHAPITRE XXXIX.

Deux puiffantes raisons auoient induits Aristote & quelques autres à se persuader qu'il n'y auoit autres gens au monde que les habitans d'Europe, d'Asie & d'Afrique. La premiere estoit la grande largeur de la mer, qui leur fist estimer que les hommes ne sçauoient passer tant d'eaux avec aucune force ou industrie, & ce fut ce qui meut S. Augustin à nier les Antipodes.

L'autre raison qui deceut les Anciens fut qu'ils creurent que la Zone Torride estoit inhabitable pour son excessiue ardeur, de mesme que les Polaires pour leur froideur insupportable, mais ils se font trompez, comme tout le monde sçait à present, fans qu'il soit necessaire d'en descrire icy les particularitez puis que d'autres en ont desia escrit, seulement ie diray que ce monde nouieau fut descouert en l'an 1497. par Americq Vespuce, Florentin, qui luy imposa ou || d'autres à sa faueur, le nom Americque, bien 627

que l'honneur en soit proprement deu à Christofle Colomb, Genois, qui l'a le premier descouuert en l'an 1492. cinq ans auant ledit Americq Vespuce, selon quelques Autheurs.

Platus, Iesuite, donne cette gloire à nos Religieux par deffus tous les autres, d'y auoir passé les premiers, deux desquels fauoriferent grandement Christofle Colomb enuers le Roy Ferdinand pour une si haute & genereuse entreprife, laquelle estoit estimée pour une fable par les hommes d'Estat, & trauerferent les mers l'an 1493. sans apprehension des dangers & hazards qu'ils trouuoient à toute heure pour paruenir en l'Amérique, qu'on nomme Inde Occidentale ou nouveau monde.

L'an 1516. ils edifierent deux conuens à Cubagna & Cumana, & un autre à Marcapana, que les Sauuages bruslerent & massacrerent tous les Religieux. Les premiers qui furent iamais prescher aux Royaumes de Tloxcalla, Mechioacan & Mexico, furent Freres Mineurs sans redouter la fureur de ses peuples barbares. L'an 1520. le Roy de Mechioacan Sinzinca, qui pour regner tout seul auoit fait tuer ses quatre freres, adoucy par la predication Euangelique, receut la Foy & le Baptesme, & se fit nommer François, pour l'affection qu'il portoit à nos Religieux : il rendit son Royaume tributaire à l'Espagne, & procura peu apres
628 le salut de ses suiets par || les sermons du P. Martin de Iesus, Recollect.

L'an 1524. au mesme temps que l'enfer eut vomy sa rage, & que Martin Luther Apostat se reuolta dans l'Allemagne avec une partie des Prouinces d'Occi-

dent, car quoy qu'il eust l'an 1517. commencé à prescher contre les Indulgences, si est-ce qu'il demeura tousiours dans son cloistre avec l'habit Religieux, & ne dit point adieu tout à fait à l'Eglise Romaine que l'an 1521, un autre homme de Dieu, & parfait Religieux Frere Mineur Recollect, nommé Frere Martin, de Valence, expose & sa vie & son industrie & trauail pour la conqueste spirituelle des Indiens Americains; le Pape le crea Commissaire Apostolique, avec toute forte de pouuoir sur ce requis : il s'embarqua avec onze Religieux, cette troupe de gens Apostoliques arriuerent heureusement à Mexico, capitale du Royaume.

Voilà deux Martins en campagne, l'un deserteur de la Foy, l'autre professeur d'une tres-estroite paureté, l'un combat pour Sathan, l'autre pour Dieu, l'un perd les ames par sa pestilente doctrine, l'autre sauua par la predication de l'Euangile, & trauailla si assidument & avec tant de bon-heur, que luy & ses compagnons conuertirent iusques à 14 millions d'hommes, l'un desquels comme il est remarqué par quelque Auteur, en baptiza à sa part en plusieurs années enuiron quatorze cens mille, ce qui sembleroit quasi incroyable à ceux qui ne scauroient pas le grand nombre de Provinces que le Roy des || Espagnes possede au nouveau monde, & le nombre presque infini de peuple qu'il y a si les Historiens qui ont esté dans le pays, & ceux mesmes qui sont moins portez pour la grandeur d'Espagne ne luy en asseuroient, & tesmoignoient en leur relation. 629

L'aduis adressé à tous les Princes Chrestiens, publié cette année à Paris, declare hautement & generale-

ment que cette Couronne d'Espagne a conquis depuis environ cent ans, cent Royaumes ou Empires aux Indes, & de là iugez combien de peuple il y peut auoir, & combien de Freres Mineurs il y a, car nous en auons par tout.

Voicy ce qu'en dit Dom Frere Barthelemy de las Cafas, Dominicain, qui a voyagé au nouveau monde environ l'an 1540. & 41, où il rapporte que les Espagnols y auoient desia conquis plus de pays que la Chrestienté n'est grande trois fois, puis pourfuiuant il dit: La premiere terre où les Espagnols entrerent pour habiter, fut la grande & tres-fertile Isle Espagnole, laquelle contient six cens lieuës de tour en 5. grands Royaumes principaux, & quelques autres Prouinces separées, qui n'ont à present de Princes que le seul Roy des Espagnes.

Il y a d'autres grandes & infinies Isles à l'environ & és confins à tous costez, lesquelles nous auons veuës les plus peuplées, & les plus pleines de leurs gens naturels, & d'un des plus excellens air* que peut estre autre pays du monde, dont la pire est plus fertile que le iardin du Roy de Sicile.

630 || La terre ferme laquelle est loing de l'Isle Espagnole à 250. lieuës contient au long de la coste de la mer, plus de dix mille lieuës : qui sont desia descouertes, & s'en descouure tous les iours dauantage, toutes pleines de gens, comme une formiliere de formis. En ce que iusque à l'an quarante & un s'est descouert, il semble que Dieu a mis en ces pays-là le gouffre où la plus grande quantité de tout le genre humain.

D'autres Autheurs rapportent que dans la seule ville

de Mexique, capitale du Royaume de mesme nom, au temps qu'elle fut reduite sous la puissance du Roy des Espagnes, ce qui aduint en l'an 1520. le 13. d'Aoust, par Ferdinand Cortez, on y contoit en soixante & dix mille maisons, iusques a huit cens mille habitans, entre lesquels il y auoit trente Potentats, ou grands Seigneurs, qui auoient chacun cent mille vassaux, & trois mille Lieutenans qui en auoient encores d'autres sous eux; & en l'Isle Espagnole autrement Saint Dominique, qui n'est rien en comparaisou de ce puissant Empire, qui enceint tant de Prouinces & Royaumes, on a conté iusques à quinze cent mille hommes & on en a veu iusque à cent mille prendre la discipline processionnellement en memoire des coups de fouet dont on a meurtry le corps du Fils de Dieu, tant estoit grande leur ferueur & deuotion, & le grand fruit de nos Freres parmy ces pauvres Indiens.

|| Dieu benissoit tellement les traux de ses seconds Apostres, que Surius, Chartreux, remarque qu'il n'y en eut pas un qui n'en baptisast plus de cent mille pour sa part, & le Pere Motonilia, Recollet Espagnol, qui fut le dernier de ces douze premiers Peres, en baptisa quatre cents mille; & pour sa grande pauvreté les Indiens l'appelloient Motonilia, qui signifie pauvre en leur langue. 631

Le Souuerain Pontife ayant ouy le grand fruit que ces zelans & feruans Religieux auoient fait en cette nouvelle Espagne, à la requeste de l'Empereur Charles V. il pourueut du premier Euesché de Mexique l'an 1528. Frere Iean de Zumaragna, homme de sainte vie, & infatigable parmy ces penibles voyages qu'il

fit fans iamais manier argent. Il fit toutes les visites de son Euesché à pied quelque decrepité qu'il fut, car il est mort aagé de quatre vingts ans, son corps se conserue encore miraculeusement tout entier. C'est d'une lettre qu'il escriuit à nos Peres au Chapitre tenu à Toulouze que nous apprenons tout plein de particularitez des Indes, de l'ordre qu'il establit en la conuersion des Infidelles, institution des Colleges vis à vis de nos Conuents, où les enfans estoient imbus & endoctrinés en la foy, & aux bonnes lettres.

632 Ce furent aussi les Freres Mineurs Recollects, de la Prouince de Sainct Ioseph, qui passerent les premiers aux Isles Philip- || pines, & l'an 1540. le Roy de Portugal ayant esté instamment requis par le Roy de Zeilan, de luy enuoyer des personnes qui le peussent instruire en la Religion Chrestienne, il en donna la commission à sept de nos Religieux, qui prescherent si utilement & fructueusement, qu'ils conuertirent le Roy & toute sa famille.

Le sang de nos Religieux qui a arroufé la terre du Iappon la leur a rendu plus fertile, qui pourroit raconter les supplices cruels qu'on fit souffrir à six de ces bons Peres, l'an mille cinq cents nonante sept, auant que de les faire barbarement mourir par le feu & par le fer, mais en recompense ils ont gagné bien des ames à Dieu, car l'an mille six cents quinze, le cinquiesme d'Octobre, arriua à Rome Fraxicura, Ambassadeur du Roy de Voxu, qui est une Prouince située à la partie Orientale du Iappon, ce solemnel Ambassade estoit de cent Gentilhommes Iapponnois, qui s'embarquerent le 28. Octobre de l'an mille six cens

treize pour faire voyle en ces quartiers, & venir rendre l'obeissance au Souuerain Pontife, la longueur & l'incommodité d'un voyage d'un an entier, ayant passé deux fois la ligne Equinoctiale, les ardantes & intolérables chaleurs qu'ils y souffrirent leur causa des maladies dont la plupart moururent, excepté vingt cinq qui aborderent en Espagne le 10 Nouembre 1614. Ils estoient conduits par le Pere Louys Sotello, Recollect, qui harangua || deuant le Pape, apres qu'ils eurent esté magnifiquement receus & traictés à Rome, 633 où rien ne fut oublié ny espargné, tant à leur entrée Royale qu'au reste de la despence qui fut tres-splendide, & tout autre que ne portoit l'escrit qui en fut imprimé, comme m'a eu asseuré un tres-honnesté Prestre Seculier qui se trouua là present en toutes les ceremonies, & dans nostre Conuent où lesdits Ambassadeurs estoient logez avec le Pere Louys, pour faire voir à ces Seigneurs Iapponois la grandeur & puissance de Rome, & combien l'Église Romaine cherit & fait estat de ses enfans qui la recognoissent pour mere, & luy rendent l'obeissance filiale.

Fraxicura reconnut le Pape au nom de son Roy, pour Vicaire de Iesus Christ en terre, & Pere commun de tous les Chrestiens. Il rendit tesmoignage que le P. Louys auoit donné entrée à la predication de l'Euangile dans le Royaume de Voxu, où il auoit traouillé l'espace de quatorze ans continuels, & requist instamment Sa Saincteté de luy donner des Religieux de S. François pour la continuation d'un si bon oeuvre, promit de les ayder, & de bastir des Conuents en ses terres, comme le Roy par tout son Royaume.

Son Roy nommé Idate pour marque de sa vraye conuersion & zele à la Religion, ruina & brusla huit cens Idoles, avec leurs pagodes, il a permis à tous ses suiets de se faire Chrestiens, d'où on espere une ample & riche moisson d'ames. Il deliura 18. cens personnes de la mort qu'un Gouverneur sien cousin estoit
634 resolu || de faire mourir. Le Jesuite Platus de son temps dit que nous y auions desia 13. Prouinces, dont la moindre est de 12 Conuents, & celle de Mexique en contenoit 50. par la derniere liste que nos Peres en ont veue de l'an 1621. Ils y ont remarqué plus de 500. Conuents en 22. Prouinces. Ces grandes entreprises, ces fameuses conuersions ne sont que pour la vraye Eglise, laquelle de la mer d'infidelité tire au riuage du Christianisme les ames humaines, sous l'heureuse conduite des Religieux Catholiques qui ont fait surgir és ports reculés & inconnus, la nef de l'Eglise, ils ont ancré aux lieux où iamais les Apostres n'auoient abordés, leurs premieres traces sont marquées du sang bouillant de leur affection, bien souuent captifs ils ont captiué les hommes, & vainquans ont vaincu leurs vainqueurs, de sorte que nous pouuons dire que sous leur banniere l'Eglise est comme sortie du monde, pour acquerir de nouveaux mondes.

Pour l'Orientale, la descouuerte & conqueste estoit au Roy de Portugal, Dom Emmanuel, qui en l'an 1500. y enuoya 8. Freres Mineurs sous la conduite de Pierre Aluares de Cabral, qui furent tous martyrisés excepté F. Henry de Conimbre, qui fut à son retour Confesseur du Roy, & Euefque de Cepta. Ils arriuerent à Calicut, & de là passerent à Cochin, où ils commen-

cerent à arborer la Croix, qu'ils prescherent à ces Nations Barbares.

L'an 1502. au seconds * voyage qui* fit Vesco de Gama, il y mena de nos Religieux qui baptiserent une multitude incroyable d'enfans, || & les Chrestiens Orientaux tesmoignoient à Vasco, le contentement qu'ils auoient de voir des Chrestiens en leurs pays, & se tenoient fort ses obligez. Frere Garcia de Padilla, fut créé le premier Euesque de l'Isle de S. Dominique ; autrement Espagnole. Et l'an 1510. fut basti un Conuent à Goa fameuse ville & capitale du Leuant, qui seruit apres comme Seminaire, d'où l'on tiroit les Religieux pour enuoyer par les Royaumes de Cauanori, de Cochin, Coilani, les autres alloient avec l'armée, preschoient, seruoient aux hospitaux, & s'occupoient aux œuures de charité, à enseigner & catechifer les enfans : iusques à ce que l'an 1542. ils resignerent le College au P. François Xauier, afin d'auoir moins d'embaras à prescher l'Euangile, de quoy faiçt foy la premiere vie de Sainct François Xauier, imprimée in-8 & composée par Horace Turfelin, de la mesme compaignie, quoy que la derniere ait oublié ceste particuliere beneficence, ce qui a faiçt dire à Gonzague, tout le trauail & la peine qu'il y a eu en l'Inde Orientale durant 40. ans continuels, soit à guerir les malades, soit à conuertir les Infideles, soit à instruire les Catechumenes, soit à administrer les Sacremens, ou bien enfin à exercer les autres œuures de charité, toute ceste fatigue estoit chargée sur le dos des Religieux de Sainct François.

636 || *De la pefche du grand poiffon & des ceremonies qu'ils y obferuent. Des predicateurs des poiffons & de la grandeur de la mer douce.*

CHAPITRE XXXX.

Quand ie viens à confiderer la vie, les mœurs & les diuerfes actions de ceux qui ne vous cognoiffent point (ô mon Dieu) ie ne fçay qu'en penfer finon que c'eft un continuel aueuglement & un abifme de folie. Defireux de voir les ceremonies & façons ridicules que nos Hurons obferuent à la pefche du grand poiffon, ie partis du bourg de S. Iofeph avec le Capitaine Auoindaon au mois d'Octobre, & nous embarquafmes fur la mer douce, moy cinquième dans un canot, où apres auoir longtems nauigé & aduancé dans la mer par la route de Nord, nous nous arrestames & primes terre dans une Isle commode pour la pefche, où des-ia s'eftoient cabanez plufieurs Hurons, qui n'attendoient rien moins que nous.

Dés le foir de nostre arriué, où l'on fift un feftin de deux grands poiffons qui nous auoient esté donnez par un des amis d'Auoindaon, en paffant deuant fon Isle où il pefchoit : car la couftume eft entr'eux, que
637 les amis fe uifitans || les uns les autres au temps de la pefche, de fe faire des prefens mutuels de quelques poiffons. Nostre cabane eftant dressée à l'Algoemequine chacun y choifit fa place felon l'ordre ordonné, aux quatre coins eftoient les quatre principaux, & les autres en fuitte, arrangez les uns ioignans les autres,

assez pressez. On m'auoit donné un des coins dés le commencement comme à un chef, mais au mois de Nouembre qu'il commença à faire un peu de froid, comme il fait ordinairement és contrées du Nord, ie me mis plus au milieu, & ceday mon coin à un autre, pour pouuoir participer à la chaleur des deux feux que nous auions dans la cabane.

Tous les foirs on portoit les rets enuiron un quart ou demie lieuë au plus auant dans la mer, & puis le matin venu, dés la pointe du iour on les alloit leuer fouuent garnis de tres-bons gros poissons; comme affihendos, truites, esturgeons, & autres qu'ils esuentroient, comme l'on fait aux moluës, puis les estendoient sur les ratteliers de perches dressez exprés, pour les faire seicher au soleil, où en temps incommode & de pluyes, les faisoient boucaner à la fumée sur des clayes, ou audeffus des perches de la cabane, puis ferroient le tout dans des tonneaux, de peur des chiens & des fouris & non des chats, car ils n'en ont point, & ceste prouision leur sert pour festiner & pour donner goust à leur potage, principalement en temps d'Hyuer qu'ils tiennent fort la maison, & manquent de douceurs.

Quelquefois ils referuoient des plus grands || & gras 638
affihendos, lesquels ils faisoient fort bouillir en de grandes chaudieres pour en tirer l'huyle, laquelle ils amassoient fort curieusement avec une cueillier par dessus le bouillon, & la ferroient en des bouteilles d'escorce d'un certain fruit ressemblant à nos calbafes, qui leur viennent d'un pays fort esloigné à ce qu'ils me disoient; ceste huyle est aussi douce & agreable

que beure fraiz, aussi est-elle tirée d'un tres-bon poisson, incogneu aux Canadiens & encore plus icy.

Quand la pesche est bonne & qu'il y a nombre de Sauvages cabanez en un lieu, on n'y voit que festins & banquets reciproques, qu'ils se font les uns aux autres, & s'y resioüissent de fort bonne grace, sans aucune dissolution, ny action qui sente de sa legereté ou sottize. Ceux qui se font dans les bourgs & villages sont passablement bons, mais ceux qui se font à la pesche & à la chasse, sont les meilleurs de tous, quand l'heure en donne, car ils n'y espargnent rien. Comme à une personne de laquelle ils faisoient estat, ils auoient accoustumé de me donner à tous les repas, le ventre de quelque grand assihendos parcequ'il est fort plein de graisse & tres-excellent, mais, comme ie n'ay iamais esté beaucoup amateur de la graisse, qui est le suc des Sauvages, ie le changeois volontiers contre un morceau plus maigre, & eux se consoloient du mien. Neantmoins tout bien consideré le plus asseuré est suiuant le conseil de S. Bonaventure, manger simplement ce que l'on donne & ne point faire choix de vian- || des sous pretexte mesme de prendre du pire.

Ils prennent sur tout garde de ne ietter aucune arreste de poisson dans le feu, & y en ayant ietté, ils m'en tancerent & les en retirerent fort promptement, disans que ie ne faisoit pas bien, & que ie serois enfin cause qu'ils n'en pourroient plus prendre, pour ce (disoient-ils) qu'il y auoit de certains esprits, ou l'esprit des rets ou des poissons mesmes, desquels on brusloit les os qui aduertiroient * les autres poissons

de ne se pas laisser prendre, puis qu'on les traictoit de la forte & sans aucun respect.

Les Canadiens & Montagnais ont aussi ceste coutume de tuer tous les eslans qu'ils peuuent attraper à la chasse, croyans que ceux qui s'eschappent vont aduertir les autres de se cacher au loin, peur de leurs ennemis, & ainsi en laissent-ils parois gaster sur la terre, quand ils en ont des-ia suffisamment pour leur prouision, qui leur feroient bon besoin en autre temps, pour les grandes difettes qu'ils souffrent souuent, particulièrement quand les neiges sont basses, auquel temps ils ne peuuent que tres-difficilement attraper la beste, & encore en danger d'en estre offencé, mais le plus grand mal que cause ceste superstition est, qu'ils ruinent la chasse du poil, de l'eslan & du cerf, comme nos Hurons ont fait celle du Castor en leur pais, où il ne s'en trouue plus aucun, & par ceste destruction, ils s'enioignent souuent des ieufnes plus vigoureux que ceux de l'Eglise, & des plus austeres Religieux des Cloistres. || Un iour comme ie pensois brusler au feu le poil d'un escurieux mort, qui m'auoit esté donné, ils ne le voulurent point permettre & me l'envoyèrent brusler dehors, à cause des rets, qui estoient pour lors dans la cabane, disans : qu'elles le diroient aux poissons. Je leur dis que les rets ne voyoient goutte & n'auoient aucun sentiment, ils me répondirent que si, & qu'elles entendoient & mangeoient : Donnez-leur donc de la Sagamité, leur dis-je, quelqu'uns me repliquerent, ce sont les poissons qui leur donnent à manger & non point nous.

Le tançay une fois les enfans de la cabane pour quel-

ques mauuais & impertinens discours qu'ils tenoient, il arriua que le lendemain matin ils prindrent fort peu de poisson, ils l'attribuerent à cette reprimande, qui auoit esté rapportée par les rets aux poissons, & en murmurèrent disans que si mes prieres leur obtenoient parfois du poisson, que i'auois esté cause à ce coup qu'ils n'auoient rien pris, & pour chose que ie leur pû dire du contraire, ils restèrent dans leur croyance premiere, que tancer leurs enfans du mal, estoit empescher leur pesche.)

641 Un soir que nous discourions des animaux du país, voulans faire entendre que nous auions par toutes les Prouinces de l'Europe, des lapins & leurs aux qu'ils appellent *Quietonmalisia*, ie leur en fis voir la figure par le moyen de mes doigts en la clarté du feu, qui en faisoit donner l'ombrage contre la cabane, par hazard on prit le lendemain matin du || poisson beaucoup plus qu'à l'ordinaire, ils creurent que ces figures en auoient esté la cause, & me prièrent de prendre courage & d'en faire tous les soirs de mesme & de leur apprendre, ce que ie ne voulus point faire, pour n'estre cause de ceste superstition & pour n'adherer à leur folie & simplicité digne de compassion.

En chacune des cabanes de la pesche, il y a un Predicateur de poisson, qui a accoustumé de les prescher, s'ils sont habiles gens ils sont fort recherchez, pour ce qu'ils croyent que les exhortations d'un habile homme, ont un grand pouuoir d'attirer les poissons dans leurs rets, comme eux l'eloquence d'un grand Ciceron à sa volonté. Celuy que nous auions s'estimoit un des plus rauiffans, aussi le faisoit-il beau voir

demener & des mains & de la langue quand il preschoit, comme il faisoit tous les foirs, apres auoir imposé le silence, & faict ranger un chacun en sa place, couché de son long, le ventre en haut comme luy.

Son theme estoit : que les Hurons ne bruslent point les os des poissons & qu'on ne leur faict aucun mauvais traictement, puis en fuitte avec des affections noppareilles * exhortoit les poissons, les coniuroit, les inuitoit & les supplioit de venir, de se laisser prendre & d'auoir bon courage, & de ne rien craindre, puis-que c'estoit pour seruir à de leurs amis, qui ne bruslent point leurs os. Il en fist aussi un particulier à || mon intention par le commendement du Capitaine, 642 lequel me disoit apres, Hé, mon nepueu, voylà-il pas qui est bien ? Ouy, mon oncle, à ce que tu dis, luy respondis-ie, mais toy & tous vous autres Hurons auez bien peu de iugement, de penser que les poissons entendent, & ont l'intelligence de vos sermons & de vos discours. Il croyoit que si neantmoins, & ne pouuoit estre persuadé du contraire.

Pour auoir bonne pesche ils bruslent aussi du petun, en prononçans de certains mots que ie n'entends pas. Ils en iettent aussi à mesme intention dans l'eau, à des certains esprits qu'ils croyent y presider, ou plustost à l'ame de l'eau, car ils croyent que toute chose materielle & insensible a une ame qui entend & comprend, la prient à leur maniere accoustumée d'auoir bon courage, & de faire qu'ils prennent bien du poisson, & fassent une pesche qui leur soit profitable & aduantageuse. Voilà où aboutissent toutes leurs prieres, ou pour leur ventre, ou pour leur santé,

ou pour la ruyne de leurs ennemis, & n'en font point d'autres à quelque esprit que ce soit, sinon pour les voyages & la traicte, car de rendre graces à Dieu, ou de luy demander pardon, avec promesse de mieux faire, il ne s'en parle point, non plus que des autres choses qui regardent le salut, si on ne leur en discourt.

643 Les simplicités que ie vous ay descrites tesmoignent assez que nos Sauvages n'ont || pas l'esprit cultiué, & qu'ils vivent dans une grande ignorance, mais si nous considerons de prés, nous trouuerons en France des personnes aussi mal polyes qu'eux & presque en pareille ignorance, & si i'oze dire plus ignorantes. I'ay veu des François aux Hurons, enseigner aux Sauvages des folies & des inepties si grandes, que les Sauvages mesmes s'en gaussoient, avec raison, & comment n'eussent-ils estalé leur * marchandises & leurs folles opinions deuant un peuple sans science, puis qu'à nous mesmes ils nous en propofoient de si ridicules qu'elles ne seroient pas pardonnables à des enfans, & cependant c'estoient personnes de plus de trente cinq à quarante ans d'aage, fort incapables d'estre enuoyez parmy un peuple que l'on doit reduire & amener à Dieu par science & bonne vie.

Nous trouuafmes dans le ventre de plusieurs grands poissons, des ains faicts d'un morceau de bois accommodé avec un os, qui seruoit de crochet & lié fort proprement avec de leur chanure, mais la corde trop foible pour tirer à bord de si gros poissons, auoit faict perdre & la peine & les ains de ceux qui les auoient iettez en mer, car veritablement il y a dans cette mer douce des esturgeons, affihendos, truittes & brochets,

si monstrueusement grands qu'il ne s'en voit point ailleurs de plus gros, non plus que de plusieurs autres especes de poissons qu'on y pèche & qui nous font icy incognus.

Cette mer douce de laquelle tant de personnes font desiruses de sçavoir, est un grand || diffime lac 644 qu'on estime auoir près de trois cens lieuës de longueur de l'Orient à l'Occident, & environ cinquante de large, & fort profond, car pour le sçavoir par experience nous iettames la sonde vers nostre bourgade assez proche du bord en un cul de sac, & trouuâmes quarante-huict brasses d'eau, mais il n'est pas d'une egale profondeur par tout, car il l'est plus en quelque lieu & moins de beaucoup en d'autres.

Il y a nombre infiny d'Isles, auxquelles les Sauvages cabanent quant ils vont à la pèche ou en voyage aux autres Nations qui bordent ceste mer douce. La coste du midy est beaucoup plus agreable que celle du Nørt, où il y a quantité de rochers en partie couverts de bois, fougeres, bluets & fraizes. On tient que la chasse de la plume y est tres-bonne, & à quelqu'une celle du poil, & qu'il y a force caribous & autres animaux rares & de prix, mais ils sont difficiles à prendre. Le Truchement Bruslé avec quelques Sauvages nous ont afeuré qu'au delà de la mer douce, il y a un autre grandissime lac, qui se descharge dans icelle par une cheute d'eau que l'on a furnommé le Saut de Gaston, ayant près de deux lieuës de large, lequel lac avec la mer douce contiennent environ trente iournées de canots selon le rapport des Sauvages, & du truchement quatre cens lieuës de longueur.

Lorsqu'il faisoit un grand vent, nos Sauvages ne
645 portoient point leurs rets en l'eau par || ce qu'elle
s'esleuoit alors comme la grand mer, & en temps d'un
vent mediocre, ils y estoient encore tellement agités,
que c'estoit assez pour me faire louer Dieu qu'ils ne
perissent point là dedans, & sortoient avec de si petits
canots du milieu de tant de flots que ie contemplois
à dessein du haut de quelque rocher, où ie me retirois
seul tous les iours où dans l'espaisseur de la forest, pour
dire mon office & mes prieres en paix.

Ceste Isle estoit assez abondante en gibier, outardes,
canars & autre oyseaux de riuieres. Pour des escu-
rieux il y en auoit telle quantité, de suisses & autres
communs, qu'ils endommageoient fort la feicherie du
poisson, à laquelle ils estoient continuellement atta-
chez, bien qu'on tafchast de les en deschasser par la
voix, le bruit des mains & à coup de pierres qu'ils
craignoient peu, & estans faouls ils ne faisoient que
ioüer à courir les uns apres les autres soir & matin.
Il y auoit aussi des perdrix grises, l'une desquelles
m'approcha un iour de fort près en un coin dans le
bois, où ie disois mon office, & m'ayant regardé en
face, s'en retourna à petit pas comme elle estoit venuë
faisant la rouë comme un petit coq d'Inde, & tour-
nant continuellement la teste en arriere me regardoit
& contemploit doucement sans crainte, aussi ne vou-
lu-ie point l'effaroucher ny mettre la main dessus,
comme ie pouuois faire, & la laissay aller.

646 || Un mois & plus s'estant escoulé, on commença
de penser de nostre retour, comme le grand poisson
du sien, car ils changent de climat fuiuant les Lunes

& les faisons comme les mouës en la mer ; mais comme il fut question de partir, le Lac s'enfla si fort qu'il fist perdre aux Sauvages l'esperance d'ozer s'embarquer ce iour-là, craignant le danger eminent de quelque naufrage par la tourmente qui s'alloit renforçant. Cependant ie demourois seul dans nostre cabane, lors qu'à l'issuë de leur conseil ils me vinrent trouver pour auoir mon aduis, & sçauoir ce qu'il estoit question de faire, car sous pretexte que ie leur parlois souuent de la toute bonté & puissance de nostre Seigneur, il leur estoit aduis que i'auois quelque credit enuers sa diuine Majesté, & que rien ne m'estoit impossible non plus qu'incognu, c'est ce qui me donnoit bien de la peine, & plus que n'eust pas fait une autre opinion de moy, car au trop il y a tousiours du danger. Il me fallut à la fin aller voir la mer pour les contenter, autrement ie n'eusse point eu paix avec eux, puis que tous s'estoient resolu à ce que i'ordonnerois, comme si i'eusse eu quelque experience de la marine, ou que Dieu m'eust donné assurance des choses à venir. Ie l'auois desja veuë dans ses choleres, depuis un quart d'heure, & sçauois qu'il y alloit d'un grand hazar de s'y embarquer, neantmoins pour les contenter, il me fallut derechef fortir dehors, & la considerer || dans ses furies plus d'une fois. 647

L'ayant bien considerée, & les eminents perils qu'on pouuoit à bon droit apprehender, ie priay Dieu qu'il me donnaist lumiere pour donner bon conseil & n'estre cause de refroidir en ces pauures gens, par mon peu de foy, la confiance qu'ils commençoient d'auoir de sa diuine Majesté : mais ou par presomption, ou par

le iuste vouloir de Dieu qui faiçt parler les muets, ou par une foy double que nostre Seigneur me donna lors, ie leur dis qu'ils deuoient partir, & que dans peu la mer calmeroit à leur contentement, ce qu'ils creurent tellement, que ma voix se porta aussitost par toutes les cabanes de l'Isle qui les fist si bien diligenter pour l'esperance de la bonace prochaine, qu'ils nous deuançerent tous, & fusmes les derniers à desmarer, non par pareffe ou crainte, mais par trop d'affaires & d'embarras.

Si tost que la flotte fut en mer, ô merueille du tout puissant, les vents cesserent, & les ondes s'acoiferent calmes & immobiles comme un plancher, iusques au port de S. Jofeph, où ie rendis graces à Dieu, tandis que mes Sauuages disoient ho, ho, ho, onniané, admirant ses merueilles.

Il estoit nuict fermée auant que nous y pufmes prendre terre, & puis mes gens estoient tellement embarrassés de leurs poissons & filets qu'ils furent contraints de cabaner là iusques au lendemain matin 648 qu'ils || se rendirent au bourg, mais pour moy qui n'auois rien qui me pust empescher d'aller que deux petits poissons qu'ils m'auoient donné, ie partis de là & m'en allay seul trauers les champs & la forest en nostre cabane, qui en estoit à une bonne demie lieuë esloignés, i'eu bien de la peine de la trouuer à cause de la nuict, & m'esgarois souuent, mais la voix de quelques petits Sauuages qui chantoient là és environs me radressoit, autrement i'estois pour me voir coucher dehors, & me repentir de m'estre mis en chemin.

Ce qui m'auoit le plus pressé de partir seul à l'heure induë, estoit le doute de la fanté du Pere Nicolas, que les Sauuages m'auoient voulu faire mort, mais ie le trouuay en tres-bonne fanté, Dieu mercy, de gouy ie fus fort ioyeux, & eux au reciproque furent fort ayfes de mon retour, & de ma bonne disposition, & me firent fessin de trois petites citrouilles cuittes sous la cendre chaude, & d'une bonne Sagamité de maiz, que ie mangeay d'un grand appetit, pour n'auoir pris de toute la iournée qu'un bien peu de bouillon de bled d'Inde, fort clair, le matin auant partir.

|| *De la Santé & Maladies des Sauuages. De leurs Medecins & Apoticaire, & de quelques racines de grandes vertus.* 649

CHAPITRE XXXXI.

Si au Palais Royal est estimé & fauori celuy que le Roy careffe, en la maison de Dieu est aussi preferé celuy que Iesus Christ chastie. Depuis le peché de nostre premier Pere, tous les hommes ont esté suiectz à maladies & infirmitéz, du corps & de l'esprit. A la verité les causes de nos maux sont diuerfes, mais les remedes propres sont bien differens aussi. Dieu chastie les bons ou les esprouue par diuerfes afflictions & maladies, au contraire des meschans qui sont punis pour leurs propres demerites. Helas! nous sommes souuent trompez en nos iugemens, car tels semblent

estre fauvez quand au iugement des hommes, qui devant Dieu font en voye de damnation, & ceux que l'on croit fouuent estre reprouuez, font au nombre des enfans de Dieu: car le monde ne iuge que de l'escorce & Dieu iuge le dedans. Dieu demeure avec les malades & affligés, & le diable avec ceux qui sont en prosperité, & à qui toutes choses viennent à sou-

650 || hait, tefmoin l'histoire de Saint Ambroise où il est dit qu'il n'eust pas plustost aduertty son compaignon de sortir de la maison où toutes choses prosperoient, comme une maison maudite de Dieu, que tout fut abismé & le Maistre & la Maistresse escrazez avec leurs enfans sous les ruynes. O mon Dieu! le B. Frere Gille, compaignon de S. François, auoit bien raison de dire que le demon de la prosperité estoit plus dange-reux que celui de l'aduerfité, car nous en voyons plus se perdre dans l'abondance que dans la difette, car peu se desesperent pour l'une & tous se glorifient pour l'autre.

Constans, fils du grand Constantin, qui fit autant de maux à l'Eglise que son pere luy auoit fait de bien, heretique Arrien qu'il estoit, se flattoit sur la prosperité de ses victoires, & de là tenoit sa vie par une iuste punition de Dieu, de s'imaginer qu'il estoit dans la vraye foy, puisqu'il receuoit tant de faueurs du Ciel, comme si les faueurs plustost que les disgraces estoient des tesmoignages du vray amour de Dieu. A quoy selon le dire de Seneque le Philosophe, qu'il n'y a rien pis que la felicité des meschans, luy respondit fort bien Lucifer, Euesque de Salare, contemporain du grand S. Athanase, en un liure qu'il inti-

tula: Des Roys Apostats, où il luy monstre que la prosperité temporelle n'est pas une marque asseurée de la vraye foy, & que bien souuent Dieu permet que les plus meschans Princes regnent long-temps, || & les bon* peu, ce qu'il confirme par les exemples de Basa, Roy d'Israël, qui regna vingt-quatre ans, & son fils trente-cinq ans, & Manasses, Roy de Juda, le plus meschant de tous les Roys, bien que le fils d'un bon pere Ezechias, qui regna cinquante-sept ans, ce qui nous doit assez faire voir la vanité de ce siecle, où les plus mauuais ont plus grand part que les gens de bien, auquel* il semble souuent que toutes choses leur aillent à contre-poil, ce que Dieu permet pour les chastier comme enfans, ou pour les rendre plus conformes à luy comme amis, & pour cet effet leur permet des ennemis pour les punir de leurs fautes (car il n'y a si bon qui ne manque) ou pour les empescher l'attache* des grandeurs d'icy bas, où ils se pourroient aysement perdre sans la malice de ses ennemis, qui emouffent leur gloire, car d'un aduertissement ou conseil d'amis on en fait assez peu d'estat, s'il n'est à nostre goust, bien que Diogene dise que pour cognoistre foy-même ses fautes, il faut auoir un vray amy, ou ennemy, car l'un ny l'autre ne vous celle rien, mais quand les pechez font grands, & que nous auons trop offensé, si Dieu ne nous dit mot, c'est signe que nous sommes perdus, sinon il nous enuoye des maladies, des pertes de bien, des trauerfes d'amis, & de plus il esleue les meschans contre nous qui nous esprouuent comme l'or dans le creuset. Et de fait Anafasius rapporte qu'un bon Religieux se plaignant

652 à Dieu, de ce qu'il auoit || permis que Phocas, après auoir tué l'Empereur Mauritius & ses enfans, s'emparaft de l'Empire, Dieu luy respondit, qu'il l'auoit permis pour punir fon peuple, & que s'il en eust trouué un plus mefchant pour luy mettre la couronne fur la teste, il l'eust fait.

Parlons maintenant de la fanté du corps, & des maladies ordinaires qui arriuent indifferemment & naturellement aux bons & aux mauuais, afin de ne nous esloigner trop de nostre premier fujet, & difons que les anciens Egyptiens auoient accouftumé d'ufer de vomitifs pour guerir les maladies du corps, & de sobrieté pour se conferuer en fanté, car ils tenoient pour maxime indubitable que les maladies corporelles ne prouenoient que d'une trop grande abondance & superfluité d'humeurs, & par confequent qu'il n'y auoit aucun remede meilleur pour la fanté que le vomiffement & la diette, mais la diette principalement.

Troque Laerce & Lactance dient la caufe pourquoy les Grecs demurerent fi long-temps fans auoir Medecins, ce fut pour ce qu'ils cueilloient au mois de May des herbes odoriferantes qu'ils gardoient en leurs maifons, se faifoient feigner une fois l'an, & non pas tous les iours comme l'on fait à Paris, se baignoient une fois le mois, & ne mangeoient qu'une fois le iour, & estoient fi exacts obferuateurs de cette temperance & sobrieté, que Platon ayant esté interrogé s'il || auoit veu aucune chofe nouvelle en Sicile: 653
Le vy, respondit-il, un monstre en nature, c'est un homme qui se fauloit deux fois par iour. Cela difoit-il pour Denis le Tiran, lequel fut le premier qui in-

trouit la coustume de manger deux fois par iour, sçauoir est disner à midy, & souper au soir, car toutes les autres Nations auoient accoustumé seulement de souper le soir, & les seuls Hebreux disnoient à midy.

De vouloir à present exiger cela de nous en general, il y auroit bien des oppositions, mesmes dans les Cloistres, car la nature n'a plus les forces du passé, & va tousiours debilitant à mesure que la fin du monde approche, c'est une science que i'appris du R. P. Gontery Jesuite en une conference qu'il eut en la presence de la Reyne Marguerite, avec un Maistre des Requestes, qui disoit au contraire (mais assez mal à mon aduis) que si le corps & les forces corporelles eussent tousiours diminué depuis la creation de l'homme, que nous serions à present comme de petits fourmis. Cela estoit un peu brusquement parlé deuant cette Sage Princeesse, mais qui auoit tant de respect aux gens doctes & de merites, qu'elle en souffroit mesmes les petites faillies d'esprit, lorsqu'eschauffez dans les disputes, elles leur eschappoient auant d'y auoir pensé.

Il est vray que nous ne pouuons pas esgaler, ny imiter de bien prés les austeritez & penitences des anciens, à qui toutes vi- || gueurs sembloient autant 654
douces & faisables comme à nous ameres & insupportables, soit pour nostre faiblesse & imbecilité, ou pour nostre deffaut d'amour de Dieu, qui est nostre plus grand mal, mais encores si en trouue-il d'assez forts qui pourroient faire dauantage qu'ils ne font s'ils vouloient, pour le salut, ou pour la santé corporelle, de laquelle nous sommes fort amateurs, & souuent mauuais conseruateurs, car nous ne voulons pas

nous mortifier en rien, & voulons viure en paix & en ayse, & fuiure nos appetits, sans distinguer des choses propres ou impropres, & de là vient que nous tombons si souuent malades & restons indisposez, ou abregeons nostre vie; mais quoy la sobrieté a perdu son procès, il n'y a plus d'Aduocats pour elle, les frippons l'ont bannie des bonnes compagnies, & n'est plus receuë qu'où elle est le plus en hayne.

L'Empereur Aurelian vescu iusques en l'an septante & sixiesme de son aage, durant lequel temps il ne fut iamais seigné ne medeciné, hormis que tous les ans il entroit au bain, tous les mois il se prouuoit à vomir, & si ieusnoit un iour toutes les semaines, & tous les iours prenoit une heure pour se promener, qui estoient tous regimes & remedes faciles & aysez à pratiquer par ceux qui en ont le desir, car il n'y a si pauvre ny si riche qui ne le puisse faire, & obseruer de point en point, mais qui commencera.

655 Nos Sauvages ont bien la dance & la sobrieté, avec les vomitifs qui leur sont utiles à la conseruation de leur fanté (car i'en ay veu quelqu'uns passer les iours entiers sans manger), mais ils ont encore d'autres preseruatifs desquels ils usent souuent : c'est à sçauoir les estuues & fueries, par le moyen desquelles ils s'allègent & preuiennent les maladies, & puis ils sont tellement bien composez qu'ils sont rarement malades, & encores plus rarement goutteux, graueleux, hypochondres ou pulmoniques; mais ce qui ayde encore grandement à leur bonne disposition, est qu'ils sont engendrez de parens bien sains & dispos, d'un humeur & d'un sang bien temperé, & qu'ils viuent en

une parfaite union & concorde entre eux, font toujours contents, n'ont aucun procès, s'interessent fort peu pour les grades & biens de la terre, qu'ils possèdent avec une grande indifférence, c'est à dire que les perdans ils ne perdent pas leur tranquillité, ainsi en usent les gens de bien & non les autres, qui n'ont point d'amour de Dieu, & se piquent pour la moindre perte qui leur arrive.

Il n'y a neantmoins corps si bien composé ny régime si bien observé qui le puisse maintenir pour toujours dans une égale santé, qu'il ne faille à la fin s'affaiblir ou succomber par divers accidens auxquels l'homme est sujet. Pour donc prévenir & remédier à tous ces défauts & incommoditez du corps humain, outre les susdits remèdes nos Sauvages ont des Médecins, Apoticaire & Maîtres de cérémonies qu'ils appellent Oki, ou Ondaki, & d'autres Arondiouane, auxquels ils ont une grande croyance, pour autant qu'ils sont pour la plupart grands Magiciens, grands devins, & invoqueurs de démons. Ils leur servent de Médecins & Chirurgiens, & portent toujours avec eux un petit sac de cuir dans lequel ils tiennent quelques petits remèdes pour les malades, comme poudres de simples ou de racines, avec la tortue que l'Apoticaire luy porte en queue. 656

Ceux qui font particulière profession de consulter le diable, & prédire les choses à venir ou cachées (car tous n'en ont point le grade) ont quelques autres petits instrumens qui leur servent à ce mestier, dont ie vous diray ceux qui se trouvent dans le sac de Trigatin, estimé bon Pirottois, & tres-excellent Médecin.

Il y auoit premierement une pierre un peu plus grosse que le poing taillée en oualle, de couleur un peu rouge, ayant un traict noir tout autour prenant d'un bout à l'autre, dont ils tiennent que quand quelqu'un doit mourir de la maladie dont il est atteint, elle s'ouure un peu par le petit traict noir, & que s'il n'en doit pas mourir elle ne s'ouure point, s'entend qu'il faut que le Pirotois approche la pierre du malade.

657 Il y auoit aussi dans ce sac, cinq petits bastons de cedre, longs de six ou sept pouces chacun, & un peu bruslé autour, desquels ils se seruent pour predire les choses à venir || & pour aduertir des passées. Qu'il ne s'y mesle tout plein de bourdes parmy leurs propheties, personne n'en peut douter, c'est pourquoy est malheureux celuy qui hebeté s'y fie. Je ne fais point icy mention du petit tambourin de basque avec quoy ils recueillent l'esprit des malades, & coniurent le diable, pour ce que j'en ay parlé ailleurs, mais ie vous diray que nous auons une grande obligation à nostre bon Dieu, de nous auoir donné de meilleurs Medecins, & pour le corps & pour l'ame, qui doit un iour iouyr de son Dieu.

S'il y a quelque malade en un village on l'enuoye aussi tost querir, on l'informe de la maladie, on luy declare le temps qu'elle a commencé, si elle est naturelle, ou par fort : car il y a des meschans parmy eux aussi bien qu'entre les Epicerinys, qui en donnent à garder à ceux contre qui ils en veulent. Apres quoy il fait des inuocations à son Demon, il souffle la partie dolente, il y fait des incisions avec une pierre tranchante, en succe le mauuais sang, & fait en fin

tout le reste de ses inuentions selon les maladies, car pour les forts, il faut que les dances, chansons, Negromantie, soufflemens, bruits & hurlemens marchent aussi bien que les festins & recreations qu'il ordonne tousiours pour premier appareil, afin de participer luy mesme à la feste, puis s'en retourne avec ses parens.

S'il est question d'auoir nouvelle des cho- || ses ab- 658
sentes ou aduenir, apres auoir interrogé son Demon, il vend ses oracles, mais le plus souuent faux ou douteux, & quelquefois veritables ; car le Diable parmy les mensonges leur dit quelque verité pour se mettre en credit & se faire croire habile esprit. Un honneste Gentilhomme de nos amis nommé le sieur du Vernet, qui a demeuré une année avec nous au pays des Hurons, nous a asseuré que comme il estoit dans la cabane d'une sauuageffe vers le Bresil, qu'un Demon vint frapper trois grands coups sur la couuerture de la cabane, & que la Sauuageffe qui cogneut que c'estoit son Demon, entra dés aussi tost dans sa petite tour d'escorce où elle auoit accoustumé de receuoir ses oracles, & entendre les discours de ce malin esprit. Ce bon Gentilhomme preste l'oreille, & escoutant le colloque, entendit le Diable qui se plaignoit à elle, disant qu'il estoit fort las & fatigué, pour venir de fort loin querir * des malades, & que l'amitié particuliere qu'il auoit pour elle l'auoit obligé' de la venir voir ainsi lassé, puis pour l'aduertir qu'il y auoit trois Nauires François en mer qui arriueroyent bien tost, ce qui fut trouué veritable : car à trois ou quatre iours de là les Nauires arriuerent, & apres que la Sauuageffe l'eut remercié, & fait ses demandes, le Demon disparut.

L'un de nos François estant tombé malade en la Nation du Petun, ses compagnons qui s'en alloient à
659 la Nation Neutre, le laisserent || là en la garde d'un Sauvage, auquel ils dirent : Si cestuy nostre camarade meurt, tu n'as qu'à le despouiller de sa robbe, faire une fosse & l'enterrer dedans, car aussi bien ne feroit-elle que se pourrir dans la terre. Ce bon Sauvage demeura tellement scandalisé du peu d'estat que ces François faisoient de leur compatriot * qu'il s'en plaignit par tout, disant qu'ils estoient des chiens, d'abandonner ainsi leur compagnon malade, & de conseiller qu'on l'enterrast tout nud s'il venoit à mourir. Je ne feray iamais cette iniure à un corps mort bien qu'estranger, disoit-il, & me despouillerois plus tost de ma robbe pour le couvrir, que de luy oster la sienne pour m'en feruir.

L'hoste de ce pauvre garçon sçachant sa maladie partit aussi tost de Saint Gabriel, que nous appellons autrement la Rochelle, ou Quieuindohain, d'où il estoit, pour l'aller querir, & assisté de ce Sauvage qui l'auoit en garde, l'apporterent dans une hotte sur leur dos iusques dans sa cabane, où enfin il mourut, apres auoir esté confessé par le Pere Ioseph, & fut enterré en un lieu particulier du Cimetiere des Sauvages, le plus honnorablement, & avec le plus de ceremonies Ecclesiastiques qu'il nous fut possible; de quoy les Sauvages resterent fort ediffiez, & assisterent eux-mesmes au conuoy avec tous nos François, qui s'y trouuerent
660 avec leurs armes, car ils font extremement || ayse de voir honorer les trespassez. * Ils ne voulurent pas neantmoins que ce corps fust enterré dans leur Cime-

tiere, pour autant, disoient-ils, que nous n'auions rien donné pour ses os, & qu'il faudroit qu'il eust part en l'autre vie aux biens de leurs parens & amis defuncts, s'il estoit enterré avec eux.

Nonobstant, les femmes & filles firent les pleurs & lamentations accoustumez avec l'ordre du Medecin, qui luy-mesme s'estoit presenté pour faire son sabbat & ses superstitions ordinaires enuers ce pauvre garçon, mais nos Religieux ne luy voulurent pas permettre qu'il en approchast, car il n'auoit aucun remede naturel propre à la maladie, c'est pour quoy il fut renuoyé, & payé d'un grand mercy, & puis à Dieu.

Je me suis informé d'eux des principales plantes, & racines, desquelles ils se seruent pour leurs maladies & blessures, mais entre toutes ils font principalement estat de celle appelée Oscar, les effects de laquelle sont merueilleux & diuins en la guerison des playes, ulceres & blessures, aussi les Hurons en font une estime si grande que peu s'en faut qu'ils ne l'adorent, tant ils releuent & venerent ses vertus, & les bons effects qu'ils en recoiuent. Ils m'en donnerent un morceau de la tige enuiron de la longueur du petit doigt, & gros un peu moins, ie la consideray curieusement, & me sembla en tout || approchant au fenouil, 661
quoy que ce soit une autre plante, & qui leur est rare, car on n'en trouue qu'en certains lieux.

Ils ont tout plein d'autres plantes, & racines de grande vertu, & mesme des arbres qui portent une escorce grandement excellente pour vomitifs, & autres cures, mais ie ne me suis point informé des noms, ny de leurs principales proprietéz, sinon de quel-

qu'unes qui me font encores eschappées de la memoire, pour le peu d'experience que i'ay aux choses de medecine.

Le croy que le Createur a donné aux Hurons le tabac ou petun, qu'ils appellent Hoüanhoüan, comme une manne necessaire pour ayder à passer leur miserable vie, car outre qu'elle leur est d'un gouft excelentissime, elle leur amortit la faim & leur fait passer un long-temps sans auoir necessité de manger : & de plus elle les fortifie comme à nous le vin, car quand ils se sentent foibles ils prennent un bout de petun, & les voylà gaillards. Elle a beaucoup d'autres vertus qui nous font incognës, & non point à plusieurs Espagnols, qui la nomment pour cet effet l'herbe sainte, mais l'usage en est beaucoup meilleur & falubre aux Sauvages qu'à nous autres, à qui Dieu a donné en autre chose tout ce qui nous fait besoin, & conseillerois volontiers à tous les Gaulois de n'en user point que par grande necessité, pour ce que le gouft en est tellement charmant qu'en ayant pris l'usage, on ne s'en
662 || peut deffaire qu'avec grande difficulté, dont i'en ay veu aucuns maudire l'heure de s'y estre iamais accoustumés.

I'ay dit en quelque endroit de ce volume, que le Mayz ou bled d'Inde a beaucoup de suc & de substance pour la nourriture du corps humain, mais plusieurs ont philosophé sur ses autres vertus, ont iugé & trouué par experience, qu'il est fort propre à guerir les maux de reins, les douleurs de la vessie, la gravelle, & retentions d'urine, de quoy ils se font aduisez, pour auoir pris garde qu'il n'y a presque point

d'Indiens qui soient trauaillez de ces maladies, à cause de leur boiffon ordinaire, qui est faicte de Mayz.

Nos Sauuages ont auffi des racines tres-venimeufes qu'ils appellent Ondachiera, defquelles il fe faut donner de garde, & ne se point hafarder d'y manger d'aucune forte de racine, que l'on ne les cognoiffe, & qu'on ne fçache leurs effects & leurs vertus, de peur des accidens inopinez qui nous font quelquefois arriuez.

Nous eufmes un iour une grande apprehension d'un François, qui pour en auoir mangé d'une qu'il auoit luy mefme arrachée dans les forefts, deuint tout en un instant pasle comme la mort, & tellement malade que nous fufmes contraints d'auoir recours aux Sauuages pour auoir quelque remede à un mal fi inopinément arriué, lesquels luy firent aualler un vomitif composé d'eau & || de fimples, avec l'efcorce d'un certain bois qui luy fit rendre tout le venin qu'il auoit dans l'estomach, & par ce moyen fut guery, & appris pour une autrefois de ne manger d'aucune herbe ny racine que celles que les Sauuages luy diroient, ou defquelles il cognoiftroit luy mefme les effects.

663

Continuation du traité de la santé & maladies des Sauvages, & de celles qui sont dangereuses & imaginaires. Des estuues & fueries, & du dernier remede qu'ils appellent Lonouoyroya.

CHAPITRE XLII.

Il nous arriva encore une autre seconde apprehension, mais qui se tourna bien tost en risée, ce fut que certains petits Sauvages ayans des racines qu'ils appellent Ooxrat, ressemblans à un petit naueau ou chaftaigne pellenée, qu'ils venoient d'arracher pour leurs cabanes, un ieune garçon François nostre disciple, leuren ayant demandé & mangé une ou deux sans s'informer de ses effets, les trouua bonnes au commencement, & d'un gouft assez agreable, mais se conuertist soudain en de tres-cuisantes & picquantes douleurs, qu'il sentoit partout dans la bouche & la langue, qu'il auoit com- || me en feu, & outre cela les phlegmes luy distilloient continuellement de la bouche qu'il tenoit ouuerte, la teste panchée en bas pour leur donner cours, ce qui me faisoit compassion.

S'il estoit bien empesché en ses maux, l'apprehension de le * mort luy estoit la plus sensible, comme à nous mesmes l'ignorance de sa maladie, iusque à ce que les Sauvages nous eurent aduertie en se gauffant plaisamment, que le garçon en tenoit, mais qu'il n'en mourroit pas pourtant. Cela nous consola fort, car ie vous assure que nous nous trouuions bien empeschez, & ne sçauions quel remede apporter à ce malinopiné.

Le vous manifesteray comme les Sauvages en usent

pour leur fanté, avec fruiçt & fans douleur, mais au prealable, il faut que ie vous die que nostre petit disciple n'y fut pas le dernier pris, car quelques François s'estans trouuez presens à sa disgrâce, y tromperent plusieurs de leurs compagnons qui en murmuroient assez pendant que les autres s'esgorgeoient de rire. Cela fut en partie la cause que ie n'en apportay point en Canada pour la France, peur qu'on ne die que i'auois apporté de quoy rire, preferant ce petit interest d'honneur au grand estat qu'on en eust fait d'ailleurs pour son excellente propriété de purger le cerueau & d'esclaircir la face, mieux qu'aucune autre drogue que nous ayons icy.

|| Lorsque nos Hurons, vieillards & autres, se sentent le cerueau par trop chargé d'humeurs & de phlegmes qui leur incommodent la fanté, ils enuoyent de leurs enfans (ie dis de leurs enfans pour ce qu'ils n'ont ny vallets, ny chambrières, non plus que de manœuvres ou gens à la iournée en tout ce pays-là) chercher de ses petits naueaux, lesquels ils font cuire sous les cendres chaudes, & en mangent un, deux ou trois au matin, ou à telle heure de la iournée qu'il leur plaist, & n'en ressentent aucune douleur, ny incommodité que de tenir leur teste panchée pendant que les phlegmes leur distillent de la bouche. 665

Lescot dit que les Montagnais & Canadiens ont un arbre appelé Annedda, d'une admirable vertu contre toutes fortes de maladies corporelles, interieures & exterieures, duquel ils pilent l'escorce & les feuilles qu'ils font bouillir en de l'eauë, laquelle ils boient de deux iours l'un & mettent le marc sur les parties

enflées & malades, & s'en trouuent bien tost gueris, principalement d'un mal de terre qui a fort couru.

666 P'ay veu de nos Hurons lesquels pour se rendre plus fouples à la course se decoupent le gras des iambes, en chausses de Suiffes, avec des pierres tranchantes, & les parties enflées pour les purger des mauuaises humeurs, qu'ils s'apoudroient *de ie ne || sçay quelle poudre, apres que le Loki auoit craché dessus. Je ne veux pas dire qu'ils soient grands Chirurgiens, car ie me tromperois, mais encores ne sont-ils point tant impertinents qu'on pourroit bien dire, il leur reussit quelquefois de guerir des playes assez dangereuses avec les seuls simples, sans composition, & n'ont pour toute ligature, linge ou compresse, que des escorces de bouleaux & d'un certain arbre appellé Atti, qui leur est util en beaucoup de choses.

Allant voir les malades parmy les Hurons, il me falloit souuent faire du Medecin, & n'y cognoissois rien, mais il le falloit faire pour les contenter, car m'ayans veu taster le poulx à l'un d'iceux & dit qu'il ne mourroit point de cette maladie (c'est que ie n'y trouuois point de fiebure), il me fallut apres toucher le poulx de tous les autres & en dire mon aduis. C'estoit un mestier qui m'estoit bien nouveau & n'en parlois que comme un aueugle des couleurs, car à dire vray, si la fiebure n'est fort violente, ie ne la cognois point à moy mesme, comme il parut bien il y a quelques années que ie me trouuois tres-mal d'une fiebure fort violente, pour la premiere fois de ma vie, ie dis au Medecin que ie sentoie du mal partout, mais sans fiebure.

Selon que j'ay pu apprendre & cognoistre dans la communication ordinaire & familiere que j'ay eüe avec nos Hurons, les Sauvages ne sçauent l'art de taster le poulx, ny de iuger d'une urine, & ne cognoissent non plus la fiebure || sinon par le froid ou dañs ses 667 grandes ardeurs qu'ils rafreschissent (entre nos Canadiens) avec quantité d'eau fresche, qu'ils iettent sur le corps du malade, & non pas nos Hurons.

Ils ne sçauent aussi que c'est de purger le corps, ny de guerir les maladies, si elles ne sont exterieures, car pour le dedans ils n'ont autre remede que les vomitifs & les superstitions, c'est pour quoy les pauvres malades ont beau languir & tirer la langue sur la terre nuë fors une natte de ioncs, qui leur sert de liçt, auant qu'ils puissent receuoir guerison de leur chanterie & superstitions. Il nous demandoient de Lenonquate, c'est à dire quelque chose propre à guerir, mais n'ayant autre drogue, ie leur donnois un peu de canelle, ou un peu de gingembre avec tant soit peu de sucre (car ie n'en auois gueres), qu'ils delayoient & faisoient tremper (apres estre bien puluerisé) dans de l'eau claire, laquelle ils aualloient comme une medecine salutaire, & s'en trouuoient bien, du moins ils en estoient fort contens, & le cœur fortifié.

Neantmoins, la compassion que j'ay de ces pauvres malades, me fait vous dire derechef, que c'est une grande pitié de les voir languir, couchés de leur long à platte terre sur une meschante natte de ioncs, sans couchette, sans liçt, sans linceuls, sans matelats & sans cheuet, priués de toute douceur & rafraichissement, fors de quelques petits poissons boucanez fort puants,

668 & de la Sagamité ordinaire pour quelque ma- || ladie qu'ils ayent. O mon Dieu ! ils ne geignent neantmoins point tant que nos malades, ils ne difent pas, mon cheuet est trop haut ou trop bas, mon liêt n'est pas bien fait, on me rompt la teste, les fauces ne font point à mon appetit, ie ne puis prendre gouft à tout ce que vous faiètes, car ils demeurent couchez fur la natte, patiens comme des Saincts.

Quand ils se trouuent las du chemin ou appefantis par accident (ce qui arriue fort rarement), ou qu'ils veulent fortifier leur fanté, ou preuenir quelque maladie qui les menace, ils ont accouftumé de se faire fuer dans des estuues qu'ils dresseent au milieu de leurs cabanes ou emmy les champs, ainsi que la fantaisie leur en prend, car voyageans mesmes ils en usent pour se foulager & delasser du chemin, mais il faut qu'ils soient plusieurs autrement la fuerie ne feroit pas bonne & ne pourroient pas s'exciter suffisamment.

Or quand quelqu'un veut faire fuerie, il appelle plusieurs de ses amis, lesquels font aussi tost prests, car en fait de courtoisie ils font assez vigilans, soit pour la faire, soit pour la recevoir : estans assemblez, les uns picquent en terre des grosses gaules environ un pied l'une de l'autre, qu'ils replient à la hauteur de la ceinture en façon d'une table ronde, pendant que les autres font chauffer dans un grand feu six ou sept cailloux, qu'ils mettent apres en un monceau au milieu de ce four qu'ils entourent décorces*, & couurent de leurs robes de peaux apres
669 que les hommes y font entrez tout nuds || assis contre terre, ferrez en rond les uns contre les autres, & les

genouïls fort esleuez deuant leur estomach, peur de se brusler les pieds. Et pour s'eschauffer encore davantage & s'exciter à fuer, ils chantent là dedans incessamment frappant du tallon contre terre & doucement du dos les costez de ces estuues, puis un seul chante & les autres repetent comme en leurs dances, ce refrain het, het, het, & estans fort lassez, ils se font donner un peu d'air, & parfois ils boient encores de grands coups d'eau froide, qui seroient capables de donner de grosses maladies à des personnes moins robustes, puis se font recourir, & ayans sué suffisamment, ils sortent de là & vont se jeter dans la riuere, sinon, ils se lauent d'eau froide, ou s'effuyent de leurs robes, puis festinent & se remplissent, pour dernier medicament.

S'ils font en doute que la fuerie leur doie reussir, ils offrent du petun & le bruslent en sacrifice à cet esprit qui la gouerne, comme s'il estoit un Dieu, ou une puissance souueraine. Je m'estonnois fort de voir de nos François dans ces estuues pesle-mesle avec les Sauvages, car à mon aduis ils y font comme estouffez sans aucun air, & si pressez les uns contre les autres, qu'ils se peuuent à peine tourner.

Il arriue aucune fois que le Medecine ordonne à quelqu'un de leurs malades de sortir du bourg, & d'aller cabaner dans les bois ou à quelque lieu à l'escart, pour luy aller là obseruer ses diaboliques inuentions, ne voulans estre veu de personne en de si estranges & ridicules ceremonies, mais cela ne s'obserue ordinairement qu'à ceux qui sont entachez de maladie falle ou dangereuse, lesquels on contrainct de se

separer des autres peur de les infecter & d'aller cabaner au loin iusques à entiere guerison, qui est une coustume loüable & qui deuroit estre pratiquée par tout, pour ses inconueniens qui arriuent tous les iours par la frequentations * de personnes mal nettes, plus frequentes icy que là, où les François semblent auoir des-ia mis quelque mauuaise racine, car qu'elle y fust auparauant ie n'en ay rien sçeu, ny appris de personne.

Ie me promenois un iour seul, dans les bois de la petite Nation des Quiennontateronons pour chercher quelque * petits fruiçts à manger, comme i'apperceus un peu de fumée au trauers les bois, qui me donna la curiosité de vouloir sçauoir que c'estoit, i'aduançay donc & tiray celle part, où ie trouuay une cabane faicte en façon d'une tour ronde, ayant au faicte un trou ou soufpiral par où sortoit la fumée : non content, i'ouuris doucement la petite porte pour voir qui estoit là dedans, & trouuay un homme seul, estendu de son long sur la platte terre, enueloppé dans une meschante couuerture de peau, auprès d'un petit feu.

Ie m'informay de luy de la cause de son esloignement du village, & pourquoy il se deuilloit ; il allongea son bras sur luy & me dit moitié en Huron & moitié en Algonmequin que c'estoit pour un mal qu'il auoit aux par- || ties naturelles, qui le tourmentoit fort, & duquel il n'esperoit que la mort, & que pour de semblable * maladies ils auoient accoustumé entr'eux, de se separer & esloigner du commun, ceux qui en estoient entachez, peur de gaster les autres par la frequentation, & neantmoins qu'on luy apportoit ses

petites necessitez & partie de ce qui luy faisoit besoin ses parens & amis ne pouuans pas dauantage pour lors, à cause de leur pauvreté & que plusieurs d'iceux estoient morts de faim l'Hiuer passé. L'auois beaucoup de compassion pour luy ; mais cela ne lui seruoit que d'un peu de diuertissement & de consolation en ce petit espace de temps que ie fus auprès de luy ; car de luy donner quelque nourriture ou rafraischissement, il estoit hors de mon pouuoir, puis que i'estois moy mesme à demy mort de faim & tellement necessiteux, que ie cherchois par tout dans les bois quelques petits fruits pour amortir ma faim & fortifier mon estomach abbatu.

L'ay veu au païs de nos Hurons de certains malades, qui sembloient plustost possédez du malin esprit ou fols tout à fait, qu'affligez de maladie naturelle, ausquels il prendra bien enuie de faire d'ancer toutes les femmes & filles ensemble, avec l'ordonnance du Loki, mais ce n'est pas tout, car luy & le medecin, accompagnez de quelqu'autre, feront des singeries & des coniurations, & se tourneront tant qu'ils demeureront le plus souuent hors d'eux mesmes : puis il paroist tout furieux, les yeux estincelans & effroyables, quelquefois debout & || quelquefois assis, ainsi 672 que la fantaisie luy en prend : aussitost une quinte luy reprendra, & fera tout du pis, renuerfera, brisera & iettera tout ce qu'il trouuera en chemin avec des insolences nompareilles *, puis se couche où il s'endort quelque espace de temps, & se resueillant en sursaut r'entre dans ses premieres furies, lesquelles se passent par le sommeil qui luy prend. Apres il fait fuerie

avec quelqu'un de ses amis qu'il appelle. D'où il arrive que quelques uns de ces malades se trouvent guéris & les autres au contraire ioignent la maladie du corps avec celle de l'esprit.

Il y a aussi des femmes qui entrent en ces hipcondres & faillies d'esprit, mais elles ne sont si insolentes que les hommes, qui sont d'ordinaire plus tempestatifs : elles marchent à quatre pattes comme bestes, & font mille grimasses & gestes de personnes insensées & aliénées de leur esprit : ce que voyant le Magicien il commence à chanter, puis avec quelque mine la soufflera, lui ordonnant certaine eauë à boire, & qu'aussitost elle fasse un festin, soit de chair ou de poisson, qu'il faut trouver, encore qu'il soit rare, neantmoins il est aussitost prest.

Le banquet finy, chacun s'en retourne en sa maison, jusques à une autrefois qu'il la reuiendra voir, la soufflera, & chantera derechef, avec plusieurs autres à ce appelez, & lui ordonnera encore 3. ou 4. festins tout de suite, & s'il luy vient en fantaisie commandera des mascarades, & qu'ainsi accommodez ils aillent || chanter près du lict de la malade, puis courir les ruës pendant que le festin se prepare, auquel ils reuiennent, mais souuent bien las & affamez.

J'ai esté quelquefois curieux d'entrer au lieu où l'on chantoit les malades, pour en voir toutes les ceremonies; mais les Sauvages n'en estoient pas trop contents, & m'y souffroient avec peine pour ce qu'ils ne veulent point estre veus en semblables actions. Ils rendent aussi le lieu où cela se fait, le plus obscur & tenebreux qu'ils peuuent, & bouchent toutes les ou-

uertures qui peuuent donner quelque lumière, & ne laissent entrer là dedans que ceux qui y font necessaires & appelez.

Pendant qu'on chante il y a des pierres qui rougissent au feu, lesquelles le medecin empoigne & manie entre ses mains, puis marche des charbons ardens, fait le demon deschainé, & de ses mains si eschauffées, frotte & souffle avec un sifflement qu'il fait bruire entre ses dents, les parties dolentes du patient, ou crache sur le mal de son charbon maché. Cette dernière ceremonie des pierres & du charbon ne s'observe pas à tous indifferemment, mais à des particuliers selon l'ordre du medecin, qui n'oublie jamais la tortuë au pais de nos Hurons, ny entre nos Montagnais le petit tambour de basse, que les Pirotois portent allans voir leurs malades, avec le reste de leur boutique & petits agifios.

Lorsque tous les remedes humains n'ont de rien feruy, ny les inventions ordinaires de || nos Sauua- 674
ges, ils tiennent conseil, auquel ils ordonnent la ceremonie qu'ils appellent, Lonouoyroya, qui est l'invention principale & le moyen plus excellent (à ce qu'ils disent) pour chasser les diables & malins esprits de leurs bourgs & villages, qui leur causent & procurent toutes les maladies & infirmités qu'ils endurent & souffrent au corps & en l'esprit.

Le iour de la feste estant assigné, ils en commencent la ceremonie dès l'apres souper du soir precedent, mais avec des furies, des fracas & des tintamarres si grands qu'ils semblent un fabat de demons, car les hommes brisent, renuersent & iettent tout ce

qu'ils rencontrent en leur chemin, de forte que les femmes font en ce temps-là fort occupées à ferrer & mettre de costé tout ce qu'elles ne veulent point perdre. Ils jettent le feux & tizons allumez par les ruës, crient, chantent, hurlent & courent toute la nuit par le village & autour des murailles ou pallissades comme fols & infensez.

675 Apres que le fabat a esté bien demené ils s'arrestent un peu à la premiere pensée qui leur vient en esprit de quelque chose qui leur faict besoin, sans en parler à personne, puis le matin venu ils vont de cabane en cabane, & de feu en feu, & s'arrestent à chacun un petit espace de temps, chantans doucement les loüanges de ceux qui leur donnent quelque chose, disans : un tel m'a donné cecy, un tel m'a donné cela, & autres semblables complimens, qui obligent les autres mefnages de leur donner quelque chose, qui un couteau, qui un petunoir, un || chien, une peau, un canot ou autre chose qu'ils acceptent de bonne volonté sans autre ceremonie, & continuent de recevoir partout, iufques à ce que par rencontre on leur donne la chose qu'ils auoient songée, & pour lors la receuant ils font un grand cry & s'encourent hors de la cabane ioyeux & contens d'auoir rencontré leur songe, pendant que ceux qui y restent crient l'acclamation ordinaire hé, é, é, é, é, & ce présent est pour luy & l'augure qu'il ne doit pas sifost mourir; mais pour les autres choses qui ne font point de son songe il les doit rendre apres la feste à ceux qui les luy ont baillées.

Il s'y coule neantmoins quelquefois de la tromperie, car tel retiendra une piece qu'il dira auoir songée, qui

n'y aura pas pensé, comme il arriua à un François nommé Mathieu, lequel ayant donné à un ieune Sauvage une chaisne de rassades, pensant qu'elle luy deust estre rendüe, l'autre luy dit qu'elle estoit son songe & fut pour luy, bien qu'on aye apres sceu sa fourbe & tromperie.

Ceste feste dure ordinairement trois iours entiers, & ceux qui pendant ce temps-là n'ont pû trouuer ce qu'ils avoient songé, s'en affligent & tourmentent & s'estiment misérables, comme des gens qui doiuent bien tost mourir. I'y ay veu des femmes aussi bien que des hommes, porter à quatre une grande peau d'Eslan chargée de mille beatilles & de presens. Il y a mesmes des pauures malades qui s'y font porter, sous l'esperance d'y trou- || uer leur songe & leur gue- 676
rison, & neantmoins ils ne remportent qu'une lassitude & un rompement de teste, qui les conduit souvent de la feste au tombeau.

Je n'ay rien remarqué de particulier aux Canadiens qui ne puisse conuenir aux remedes de nos Hurons, car si les Medecins des uns sont bien impertinens & superstitieux, les Pirotis des autres sont aussi peu sages & experimentez en leur art. Ce petit Sauvage qui mourut sur mer à son retour de France dans le mesme vaisseau des PP. Gallerant & Piat qui le baptizerent, fist bien contre la maxime de leurs medecins en mangeant tousiours pour sauuer sa vie, car ils font faire à leurs malades des diettes nompareilles, * & ne trouuent pas bon qu'on les importune de manger beaucoup, disans qu'estans malades ils ne peuuent auoir d'appetit, & par consequent qu'ils ne doiuent

pas manger ou fort peu, pour n'incommoder leur estomach.

677 Ils soufflent leurs malades comme nos Hurons, leur faisant souuent à croire * que c'est par ceste partie-là qu'ils tireront leur mal, & pour mieux faire leur ieu ils leur disent que c'est un homme d'une nation estrangere qui leur a donné ce mal-là, où il s'est formé une petite pierre qui leur cause la douleur, & comme bon * charlatans en ayans pris une petite dans la bouche, après auoir bien soufflé la partie dolente ou autre part, ils la fortent de la bouche & leur difans que c'est celle qui leur faisoit douleur, ce que les malades croyent & || s'en tiennent soulagez, mais c'est dans l'imagination.

Ils usent aussi quelquefois de vrais remedes, comme de decoctions d'herbes & d'escorces qui leur seruent grandement, & en reussit de bonnes cures qui mettent en credit leurs charlataneries, autrement on auroit bientôt decouvert leur * piperie aussi bien faictes que celles de quelques malicieux Chirurgiens, dont i'ay experimenté une fois en une playe qu'on m'entretint l'espace de six semaines sans amendement, qui se guerit apres en trois iours sans aucun onguent, peut estre neantmoins que celuy qui me traictoit n'en scauoit pas d'auantage, & que ie le dois excuser, mais toujours est-ce une grande faute d'employer des ignorans.

Il y eut un iour un Sauvage appelé Neogabinat, lequel avec quelque * autres Sauvages de ses amis, ayans beu avec excés d'une eau-de-vie qu'ils auoient traictée des François pour de la chair d'Eslan, estans

tous bien enyurez & de repos près d'un grand feu dans leurs cabanes, quelqu'uns d'eux demanderent à Neogabinat s'il vouloit lutter & esprouer ses forces, lequel ayant respondu que non & persisté à ce refus, ils luy dirent qu'ils le coucheroient donc au trauers du feu, & n'y manquerent pas, car les uns le prirent par les pieds & les autres par la teste & le coucherent tout au trauers des charbons tout nud qu'il estoit, & y demeura || courageusement autant long-temps qu'il fallut pour donner loisir aux femmes de l'en retirer, autrement il s'y fust laissé brusler & consommer comme un homme mort, car il ne fretilloit point, non tant à cause du vin que de son courage qu'il vouloit faire paroistre en ce tourment. Elles ne le purent neantmoins si promptement oster de dessus les charbons ardans, qu'ils auoient esbrafillés exprés, comme un liêt d'honneur, qu'il n'en demeurat tout rosty depuis la teste iusques à la plante des pieds, de manière qu'il luy fallut oster les charbons qui luy tenoient partout à la chair, dont il fut fort malade & en danger de mort, ce qui luy donna l'enuie d'enuoyer en nostre Couuent prier qu'on le vint baptiser, mais il fut si admirablement bien secouru qu'au bout de dix iours il commença de se leuer, & nous aller visiter iusques chez nous, où il monstra à nos Religieux ce de quoy il s'estoit feruy pour se guerir, qu'estoit la seconde escorce d'un arbre appellé pruche, espece de sapin, laquelle ces gens luy faisoient botuillir & de la decoction ils l'en lauoiert continuellement, ce qui le rendit fain & gaillard en moins de trois sepmaines.

679 || *Pourquoy les Sauvages errants tuent aucunefois de leurs parens trop vieux ou malades. D'un François qu'ils voulurent affommer, & de la cruauté de deux femmes Canadiennes qui mangerent leurs marys.*

CHAPITRE XXXXIII.

Les vieillards decrepis & personnes malades dans l'extremité entre les peuples errants, font en cela plus miserables que ceux des nations sedentaires, que ne pouuans plus fuiure les autres, ny eux moyen de les nourrir & assister, si les malades le trouuent bon leurs parens les tuent aussi librement comme on pourroit faire icy un mouton, encores pensent-ils en cela leur rendre de grands services, puis qu'estans dans l'impuissance de les pouuoir fuiure & eux de les assister, il faudroit qu'ils mourussent miserablement par les champs, qui est neantmoins une grande cruauté, & qui surpasse celle des beste bruttes, desquelles on ne lit point qu'elles fassent le mesme enuers leurs petits.

680 Le Truchement des Honqueronons me dit un iour que comme ils furent un long-temps pendant l'Hyuer fans auoir de quoy || manger autre chose que du petun & quelque escorce d'un certain arbre que les Montagnais nomment Michian, lesquels ils fendent au Printemps pour en tirer un suc doux comme du miel, mais en fort petite quantité, autrement cet arbre ne se pourroit assez estimer. Je n'ay point gousté de ceste liqueur comme i'ay faiçt de celle du fouteau,

mais la croye tres-bonne au gouft, de l'escorce de laquelle i'ai mangé parmy nos Hurons, bien que fort peu fouuent & pluftoft par curiosité que par neceffité, d'autant qu'ayant autre chose à difner ils laiffent cette viande-là pour les plus neceffiteux Canadiens, qui manquent fouuent de toute autre chose. Ce pauvre garçon me dit donc qu'il pensa estre au mourir de ce ieufne trop eftroit, & que les Sauvages plus robustes le voyant en cest estat, touchez de compaffion, le prièrent qu'il agrea qu'on l'acheuaft de faire mourir, pour le deliurer des peines & langueurs dont il estoit abbattu, puis qu'auffi bien faudroit-il qu'il mourut miserablement par les champs, ne les pouuans plus fuiure ny eux l'affifter n'ayans pas de quoy; mais il fut d'aduis que l'on ne touchaft point à fa vie, & qu'il valoit mieux languir & esperer en nostre Seigneur, que de mourir comme une beste qui ne se confie point en Dieu, auffi auoit-il raison : car à quelques iours de là, ils prindrent trois Ours, qui les remirent tous sur pieds & en leurs premieres forces, apres auoir esté 14. ou quinze iours en ieufnes continuels, fans prendre autre nourriture que la fumée || du petun, & 681 quelque escorce d'arbre, qui estoit quelque chose de plus que ne fouloit prendre un certain Gentilhomme Venitien, lequel ayant receu quelque desplaisir, se mit au liêt en resolution de ne manger point ; & de fait, quelque remonfrance qu'on luy pût faire, il demeura (au grand estonnement d'un chacun) 63. iours fans prendre autre chose que de l'eau du puits de Sainct-Marc, au bout defquels il deceda en crachant & urinant du fang.

Il me semble auoir appris que l'Escriture Sainte ne fait mention que d'un seul enfant mangé en Ierusalem par ses propres parens, au temps de la famine, qui fut tres-grande durant le siege des Romains; mais voicy une histoire bien plus estrange arriüée en Canada enuiron l'an 1626. ou 27. de deux femmes Canadiennes qui mangerent leur * marys, le pere & le fils, dont on eut beaucoup de regret à l'habitation, tant pour leur malheureuse fin, que pour la bonne affection qu'ils auoient tousiours euë pour les François, qui les aymoient aussi reciproquement. L'un estoit un bon vieillard de 80. ans ou enuiron, appelé Oustachecoucou, autrement nommé par les François, le grand oncle du Pere Ioseph, ainsi appelé pour auoir passé un Hyuer avec luy dans les bois. L'autre estoit son fils aîné, aagé de quelque trente ans ou enuiron, estimé l'un des meilleurs chasseurs de sa Nation, desquels ie vay vous declarer succinctement comme le malheur de || leur mort arriua.

682 Apres la pesche de l'anguille qu'on a accoustumé de faire tous les ans enuiron le mois d'Octobre, le bon vieillard Oustachecoucou, preuoyant à la necessité future, en pensoit ferrer quelque quantité de paquets boucannés dans nostre Couuent pour leur seruir au temps de la necessité, & des basses neiges (pendant lesquelles on ne peut attraper l'eslan, ny le cerf), mais sa femme un peu trop accariate, n'y voulut iamais consentir, car elles ont un tel pouuoir sur leurs marys, qu'il semble que les hommes ne peuuent deliberer sans elles, & fallut luy obeyr comme à la maistresse, ils les furent donc cacher dans les bois au delà du

fleuve du costé du Sud, & apres s'en allerent dans les terres, vers le Nord, enuiron 25. lieuës de nostre Conuent, chargez du reste de leurs viures, qui ne consistoient en tout, pour dix ou douze personnes qu'ils estoient, qu'en trois petits sacs de bled d'Inde, & six ou huit pacquets de 50. anguilles chacun, en ayant laissé enuiron autant dans leur cache ou magasin, de quoy ils se repentirent bien apres, mais tard, car les neiges estant trop basses, ils ne peurent prendre de bestes, & tout ce qu'ils auoient porté de viures estant consommé, il fallut prendre nouveau conseil pour viure & se tirer de misere.

Ils resolurent de retourner à leur magasin pour auoir de la prouision, mais le fleuve estoit pour lors tellement embarrassé de gla- || ces que la marée faisoit 683
debatre & s'entrechoquer, qu'ils ne purent iamais trouuer passage, & fallut se refoudre à la patience, & à un ieusne exacte de huit ou dix iours, sans pain, sans viande, & sans poissons, ce qui les amaigrit tellement qu'il ne leur restoit plus que la peau collée sur les os, car d'aller demander des viures aux François ils n'oserent pour de se rendre importuns, ou crainte d'estre esconduits, car les Montagnais sont si fouuent en necessité, qu'il seroit bien difficile de leur pouuoir tousiours satisfaire; c'est ce qui les obligera à la fin de cultiuer les terres, comme faisoit ce bon homme qui auoit recueilly d'un petit desert cinq ou six sacs de bled d'Inde, la mesme année que nos Religieux luy eurent appris à trauailler, ce qu'il faisoit avec tant de contentement qu'il se blasmoit luy mesme, & ceux de sa Nation, de leur paresse, & du peu de foin

qu'ils ont de pourvoir à leur viure pour la necessité.

La mere & la bru appellée Ouscouche (presque d'un mesme aage) avec trois ou quatre petits enfans, leur crioient tous les iours à la faim, les appellans paresfeux & les vouloient contraindre d'aller querir des victuailles aux François, ou chercher de la beste (c'est leur façon de parler de la chasse), autrement qu'elles mourroient de faim avec leurs enfans. Les pauvres marys ne sçauoient comment les contenter, car leurs ventres n'auoient point d'aureilles pour leurs rai-
684 || fons, ny de patience pour endurer. O mon Dieu, que c'est une furieuse batterie que la faim, il n'y a place qu'elle n'emporte. Ils leur repetoient souuent, patientons encore un peu, il neigera peut estre bientoft & nous tuerons des bestes qui nous rassasieront tous sans estre importuns aux François, mais cela ne leur donnoit point à manger.

Elles resolurent à la fin de manger le bon vieillard si bientoft il n'apportoit des viures, car il n'y auoit plus d'excuse qui les pust contenter. Elles choisirent donc leur temps, & prirent si bien leur mesure qu'elles executerent leur malheureux dessein, un matin peu apres que le gendre fut forti de la cabane pour la chasse, car ayant pris chacune une hache en main, elles en donnerent tant de coups sur la teste du pauvre bon homme couché de son long, les pieds deuant le feu qu'il en mourut sur le champ, puis le mirent en pieces, & en firent cuire à l'instant quelque * morceaux dans la chaudiere pour s'en rassasier, & cachèrent le reste dans la neige pour le manger à loisir. O mon Dieu, il est vray qu'en descruant cecy i'ay hor-

reur d'y penser feulement, & neantmoins leur rage & leur faim ne peut estre assouie de l'excez d'une telle cruauté & barbarie, furieuse au delà de celles des bestes les plus ferores & carnassieres de l'Afrique. Elles resolurent encore de tuer le ieune homme à son retour, crainte qu'il ne vengeast sur leur vie la mort de son pere, qui ne se pouuoit || celer, & se liberer de 685 soupçon.

Il faut noter que ce ieune homme estant forty de la cabane pour la chasse, entendit bien frapper, & les cris de son pere, mais il ne se fust iamais imaginé une telle méchanceté de sa mere & de sa femme, c'est pourquoy il ne retourna point pour s'en esclaircir, & poursuivit son chemin iusques à la rencontre d'un chasseur Montagnais, auquel il raconta leur extreme famine, & luy demanda s'il n'auoit point veu de pistes de bestes, & comme l'autre luy eut dit que non, & qu'il en cherchoit pour estre luy mesme en pareille necessité: Je te prie, luy dit-il, de passer par nostre cabane, car ie crains qu'il soit arriué quelque accident à mon pere, l'ayant ouy crier apres que i'en ay esté party, & en suis en peine; l'autre luy promit d'y aller, puis se separerent.

Quelque temps apres nostre pauvre ieune homme rencontra un eslan qu'il tua, & l'ayant esuentré, il prist le cœur & les intestins qu'il porta à sa cabane, apres auoir caché la beste dans les neiges : car ils ont accoustumé de les porter, & quelquefois la langue ou la teste, pour les manger promptement, ou pour afeur que l'animal est à bas.

Ayant chargé son paquet sur son dos, il s'en reuint

à la maison & en approchant il fit un cry selon leur
coustume, pour aduertir de sa uenuë, puis ayant lais-
sé son espée & ses raquettes à la porte, & leué la cou-
686 uerture || de peau qui sert d'huys, pour entrer en se
courbant bien fort, car leurs portes sont fort basses,
les deux femmes estoient au dedans des deux costez,
chacun * une hache en main, desquelles elles luy des-
chargerent plusieurs grands coups sur la teste, & l'es-
tendirent mort sur la place auant que d'auoir apper-
çeu le cœur & les intestins de la beste qu'il auoit tuée,
ce qui leur deuoit estre une grande tristesse, car telle
beste estoit seule capable de les tirer tous de la neces-
sité, au lieu que leur impatience leur tourna à mal-
heur, elles ne laisserent pourtant de manger ce corps
meurtry, elles & leurs enfans, leur disans que c'estoit
de la chair d'un ours que leur pere auoit tué.

Deux iours apres le Sauuage qui auoit eu charge
du fils trespassé de se transporter à sa cabane, pour sça-
uoir des cris de son pere, y arriua chargé d'un mor-
ceau d'eslan qu'il leur apportoit, mais un peu trop
tard, car il y auoit esté retardé par la prise de la beste
qu'il rencontra fortuitement en son chemin, laquelle
ayant tuée, il en porta quelque morceau en sa cabane
& renuoya querir le reste par les femmes auant par-
tir pour son message.

Or comme il fut entré dans la cabane des meurtris,
il s'informa des enfans qu'il trouua là assis, où estoit
leu pere & leur mere : Pour nos papa, dirent les en-
fans, nous les croyons à la chasse, & nos meres cher-
cher l'eslan qu'ils ont tué, lequel neantmoins elles ne
687 trouuerent pas, à cause des grandes || neiges qui

estoyent tombées depuis & couuert partout les traces & marques de raquettes. Il leur demanda de plus, de quoy ils auoyent vescu depuis deux iours qu'il auoit rencontré leur pere au bois. Ils dirent de la chair d'un ours que leur grand papa leur auoit enuoyé, & qu'il ne leur en restoit plus guere : Où est donc ce reste, car ie ne voy rien de pendu à vos perches, leur repartit cet homme. Lors les enfans ne sçachans encore le malheur arriué à leur pere (car il est croyable qu'ils estoient absens lors qu'ils furent tuez), luy dirent que leur mere avec leur grand maman l'auoyent caché dehors, & luy monstrerent à peu pres l'endroit que le Sauuage chercha, & l'ayant trouué & fouillé dans la cache, il en tira, aulieu de la patte d'un ours, la iambe d'un homme; bien estonné, il mit derechef la main dans le trou, d'où il tira encore deux autres iambes. Esmerueillé au possible, il demanda aux enfans que cela vouloit dire, & si on auoit là tué des hommes. Ils respondirent qu'ils n'en sçauoyent rien, & que leurs meres luy rendroient raison de tout, s'il vouloit attendre leur retour, comme il fit.

Estant arriuées, il leur demanda ou * estoient leurs marys, elles ne sçachans pas encores qu'il eust trouué la cache, luy dirent qu'elles n'en sçauoyent rien, & qu'ils pourroient estre quelque part à la chasse. Vous mentez, leur repliqua le Montagnais, car vous les auez tués, & mangé la chair avec vos enfans || ; puis leur montrant une des iambes, leur dit: Est-ce là la iambe d'un Hiroquois que vous auez tué, sont-ils venus iusques icy, non ce sont vos marys que vous auez meurtris miserablement, vous estes des meschantes et

ne valez rien. Elles bien estonnées de se voir descouvertes, ne sceurent que repliquer, car leur montrant le reste des corps desquels elles auoient premierement mangé les testes, elles ne prirent autre excuse pour se iustifier d'un cas si enorme, sinon que mourans de faim elles auoient esté contraintes de les tuer pour viure, elles & leurs enfans, puis qu'ils n'auoient pas eu soin de leur chercher à manger. Voylà comme on est mal assureé avec des gens affamez, & qui n'esperent point en Dieu.

Le Montagnais n'y pouant apporter autre remede, ny empescher que la chose ne fust faite, laissa là ses deux miserables avec leurs enfans, & retourna à sa cabane porter ses tristes nouvelles, & partout où il passoit il en aduertissoit les Sauvages, detestant cet acte inhumain, il nous en donna aussi aduis quinze ou seize iours apres, mais nos Religieux l'auoient desia sceu par le petit Nancogauachit, appellé à son Baptisme Louys. Une telle nouvelle attrista fort nos Freres pour l'affection qu'ils auoient à ce bon Oustachecoucou, mais d'ailleurs le procedé du petit Louys en fut fort agreable & plaisant, car venant tout esploré de Kebec, d'où il auoit appris ceste fascheuse histoire de la || mort de son parent, demanda aux Reli-
689 gieux où estoit le Pere Ioseph. Helas, dit-il, qu'il fera fasché de la triste nouvelle que ie viens d'apprendre à Kebec, tost, tost, mon frere, dit-il à l'un de nos Religieux, ouurez-moy promptement la porte de vostre chambre, que ie voye si Oustachecoucou est dans l'Enfer, car il est mort sans estre baptisé. C'estoit un grand Iugement en taille-douce, dans l'Enfer duquel

il le pensoit trouuer depeint avec les autres damnez, car nos Religieux auoient accoustumé de leur monstrier cette Image pour leur mieux faire comprendre les fins dernieres de l'homme, la gloire des bienheureux, & la punition des meschans. En vérité les Images devotes profitent grandement en ces pays-là, ils les regardent avec admiration, les considerent avec attention, & comprennent facilement ce qu'on leur enseigne par le moyen d'icelles. Il y en a mesmes de si simples qui ont cru que ces Images estoient viuan-tes, les apprehendoient, & nous prioient de leur parler, c'estoient les liures où ils apprennoient leurs principales leçons, mieux qu'en aucun de ceux desquels ils ne faisoient que conter les feuillets.

|| *Comme les deux femmes qui auoient mangé leurs maris furent condamnées par les Sauvages, l'une a estre assommée, & l'autre d'estre bannie, laquelle en fin fut ensevelie sous les glaces, apres auoir bien rodé & contrefait la furieuse.* 690

CHAPITRE XLIV.

Un malheur n'arriue iamais seul, ny un peché sans l'autre, voyez-en l'experience aux mauuais, ils ne sont pas sortis d'un crime qu'ils en commettent un autre. *Abissus abissum inuocat.* On dit de nostre ieune Sauvagesse Ouscouche qu'auant de tuer son pere, &

son mary, elle en auoit donné aduis à un sien frere, auquel elle promit deux de ses enfans pour luy feruir de nourriture, en attendant qu'il eust pris de la beste, c'est à dire de la venaison, & qu'il en mangea l'un, & l'autre resta à la mere. Je ne veux pas asseurer que la chose soit vraye, tant y a que les Sauvages nous l'ont asseuré: & ont par plusieurs fois monstré cet inhumain à nos Religieux, leur disans : Tenez, voylà le frere d'Ouscouche, qui a tué & mangé son propre nepueu.

691 || C'est la coustume des Sauvages Montagnais de se rendre vers Kebec au renouveau pour traiter avec les François, & ordonner des choses necessaires à leur Nation, car encore qu'ils vivent presque sans loy, ils ont encore quelque forme de Justice, & de gouvernement politique entr'eux. En cette assemblée leur premiere expedition fut de donner sentence contre les deux femmes meurtrieres, non à l'estourdy & par precipitation, mais apres auoir meurement considéré l'importance du fait & bien debatuës les raisons de part & d'autre, dont la faueur emporta neantmoins pour la plus ieune (c'est à dire que la corruption se glisse par tout), car deux Capitaines avec plusieurs anciens, ayans conclu à la mort de toutes les deux, le troisieme Capitaine nommé Efrouachit, ny* voulut iamais consentir pour la derniere, à cause qu'elle auoit autrefois espousé son frere, & fut seulement bannie.

L'execution neantmoins en estoit un peu difficile, car comme ils n'ont point de Ministres ordonnez pour de pareilles actions, il falloit trouuer un homme assez

hardy pour l'entreprendre, & personne ne se presentoit, aussi font-ils grande difficulté de mettre la main sur aucun de leur Nation, non pas mesmes pour l'offencer tant soit peu, & encor moins sur les femmes & petits enfans, qu'ils supportent avec patience & charité.

|| A la fin le Capitaine nommé Mahiconatic, ayant rehauffé sa voix & demandé deuant toute l'assemblée si quelqu'un voudroit se charger de la punition de ses deux femmes (car ils ne contraignent personne contre son sentiment), alors le Sauuage Kencemat, surnommé par les François le Camart, homme adroit & de bon iugement, s'offrit publiquement d'en faire l'exécution, & d'y aller au plustost: Car qu'elle* apparence, disoit-il, que personnes si meschantes demeurassent impunies apres tant de cruauté; il ne m'importe que la vieille soit ma parente ou non, ie ne la recognois plus pour telle, suffit que ie sçay qu'elle a tué & mangé son fils & son mary, & ayant esté accepté du conseil, il prit congé pour sa commission, & passa par nostre Couuent pour nous en donner aduis.

Le bon Pere Ioseph tascha bien, mais en vain, de le dissuader de faire mourir la vieille, sans auoir au prealable fondé si on pourroit la rendre Chrestienne, mais il ne fut possible de l'y combler, & dit qu'elle ne meritoit pas cette grace-là, & qu'au reste nous auions bien peu d'esprit (c'est leur façon de reprimender) de procurer la vie à celle qui auoit donné la mort à de nos meilleurs amis, & que les autres François l'auoient encouragé de s'en promptement deffaire, afin qu'il ne fust plus parlé d'elle, & là-dessus sortit de

693 nostre Couuent, fut coucher à sa cabane, & dès le lendemain matin se rendit à || celle des criminelles, lesquelles il trouua fort affligées, & en l'attente de la mort qui leur auoit esté annoncée sous main par un de leurs amis, pour leur donner temps de s'euader.

Mais au contraire ces pauures femmes, touchées d'un desplaisir extreme de leur faute passée, commencerent à s'escrier, disans : Helas, à quel propos nous enfuyr, puis que nous auons merité la mort, en celle de nos maris; non nous attendrons icy comme coupables, la punition de nos demerites, & comme criminelles, la iuste sentence de nos Capitaines, c'est pourquoy allez en paix, & nous laissez icy pleurer nos infortunes, puis que vous ne pouuez faire que nos pechez ne soient commis, & nous rendre de coupables innocentes. Mourons donc, puisqu'il faut mourir ma chere fille, disoit la vieille à sa bru, car nous ne pouuons furuiure nos maris qu'en abomination, & deshonneur de tout le monde, i'ay desiré le crime pour rassasier ma faim, & tu as fuiuy mes mauuaises volontez, i'en suis la plus coupable, & tu n'es pas innocente. O mort pourquoy souffre-tu un si long-temps de si miserables creatures sur la terre, oste-nous cette vie, ô mort, qui nous fait rougir deuant le reste des creatures, car pour moy ie suis lassée de viure, & mourray de tristesse, si la vie par la violence ne m'est bientoft ostée.

694 || Comme la vieille acheuoit ses tristes discours, ausquels respondoient d'un mesme ton ceux de la ieune aussi affligée qu'elle, arriua Kencemat, chargé de leur condamnation, bien resolu de la mettre en

effet, comme il fit apres les y auoir disposées & prudemment préparées. Il entra donc dans la cabane sans frapper à la porte, car ils n'ont pas accoustumé d'y frapper en entrant non plus qu'au pays des Hurons, & se scifent là sans saluer, ny dire mot, sinon quelquefois le ho, ho, ho, qui est tout leur plus grand compliment.

Estant assis, il demanda à manger, disant qu'il auoit une grand'faim, lors la vieille se mit en deuoir de luy en disposer promptement avec la chair d'eslan qu'elle mit cuire dans une chaudiere sur le feu. Comment, dit-il, tu me veux donc faire festin (car ils appellent festin tous les repas où il y a un peu de bonne chere). Est-ce point encore de la chair de ton mary, ou de ton fils, font-ce là des restes de ta cruauté. A quoy ces pauvres femmes ne respondirent autre chose, sinon nous ne vallons rien & auons bien merité la mort, ce qu'elles dirent avec tant de regrets, de larmes & de souspirs, comme personnes qui se voyoient prochaines de la mort, & de celuy qui la leur deuoit donner, qu'il fut iustement esmeu & contrainct de dissimuler un peu avecelles, & les prier de ne pleurer plus, & d'oublier tout le passé, || & prenant du petun 695 dans son petit sac, leur en presenta à petuner, mais elles le refuserent disant : L'amertume de nos ames & les ressentimens de nos fautes passées, nous a osté l'enuie & la force de pouuoir petuner, plustost faisons promptement mourir puis que tu és venu à ce dessein, car nous ne faisons que languir & allonger nostre martyre. Ce que voyant, & qu'il ne pouuoit les appaiser, ny ne vouloient auoir part au festin qui

se preparoit , il leua alors le masque & leur dit qu'en effet elles ne valloient rien, & meritoient la mort, & s'adressant à Oufcouche la premiere, il luy dit : Les Capitaines t'ont condamnée de fortir de la Nation, & de t'en aller ailleurs où tu pourras avec ton enfant, tous auoient oppiné à ta mort, comme meschante, mais ton beau frere a prié pour ta vie, par quoy remercie l'en à la premiere rencontre, & ne fais plus estat de nous voir, ny nous, ny les Aloumequins, avec lesquels nous auons alliance.

Après se tournant vers l'autre, il luy dit : Et toy vieille qui deuois auoir plus de vertu que ta bru, tu mourras de la mesme mort de ton mary & de ton fils, puis leuant sa hache il luy en deschargea un si grand coup sur la teste, qu'il l'estendit morte sur la place, & luy ayant coupé le col, il emporta la teste aux Capitaines après auoir festiné de la viande que la vieille auoit mise sur le feu.

696 || Oufcouche qui deuoit estre adoucie par la grace qu'on luy auoit faite, en deuint au contraire plus insolente & furieuse, car rodant les bois, elle laissa premierement son enfant à la premiere cabane qu'elle rencontra, puis leur dit : Sçachez que ie ne mourray iamais que ie n'aye encore mangé des hommes, & des enfans, & par tout où i'en trouueray ie les affommeray, & en feray curée. Ce qui donna une telle espouuente à tous les Sauuages, qu'on la redoutoit partout, comme une furieuse lyonnesse qui a perdu ses petits. Si quelqu'un la rencontroit par les bois, il s'en destournoit, car un seul ne l'eust osé aborder. Ils disoient qu'elle auoit le diable au corps, & qu'elle estoit

plus forte que cent hommes, pourquoy tous tiroient de long peur de la rencontrer.

Environ le mois de Juillet de la même année, il prit enuie à nostre F. Geruais d'aller par canot au lac de la riuere de S. Charles avec Neogaemai, afin de voir si la difficulté du chemin en estoit si grande que les Sauvages nous depeignoient, car iamais aucun François n'y auoit esté que sur les neiges ou sur les glaces pendant l'Hyuer. Ayant donc passé unze ou douze fauts, dont aucuns sont assez difficiles, non pas neantmoins à l'egal de ceux des Hurons, qui sont espouventables & dangereux au delà de la pensée de ceux qui n'y ont pas esté, ils se cabanerent sur le bord de la riuere, en un lieu que les Sauvages || appellent ⁶⁹⁷ le Capatagan, d'où il faut quitter la riuere & aller par dans les terres environ, trois lieuës de chemin chargé de son equipage.

Or pendant le iour chemin faisant, ils auoient rencontré la trace de quelque personne nouvellement passée par là, ce qui donna une telle espouente au pauvre Neogaemai qu'il n'en pût dormir toute la nuit & fut tousiours au guet pendant que les autres dorment, craignant à toute heure de voir Ouscouche à ses espauls, & ne voulut permettre qu'on fist du feu pour le souper, car comme il croyoit qu'elle eust passé par là, il alleguoit qu'elle sentiroit la fumée du feu, qui luy feroit descouvrir leur giste & les assommeroit tous en dormant. Il fallut donc patienter de son humeur, se contenter d'un petit morceau de pain sec, & se coucher au pied d'un arbre, iusques au lendemain matin qu'ils continuerent leur chemin vers le lac.

On a appris du depuis que ces traces imprimées sur le sable, estoient du bon frere Iean Gaufestre Iesuite, lequel s'estant egaré dans les bois, auoit repris les bords de la riuere pour retrouver le chemin de sa maison perduë, car les plus experimentez y font souuent pris, s'ils ne sont conduits par les Sauvages, qui comme les oyseaux retrouuent tousiours leurs nids, quoy que fort esloignés, ou pour petits qu'ils soient.

698 Notre pauvre Ouscouche, comme une beste egarée, rodoit partout sans trouuer qui || la voulust receuoir; elle ne cherchoit qu'à mal faire, & tous la fuyoient comme dangereuse & indigne de la conuersation humaine. Si elle alloit aux Algommequins, ils la rebutoient & la chassoient de leur compagnie. Si à Tadoussac, de mesme, tellement qu'elle estoit comme dans un desespoir de pouuoir iamais trouuer qui la voulust receuoir à grace, iusques à ce que deux ieunes hommes Sauvages, dont l'un s'appelloit Sy Syfiou, Montagnais de nation, lequel auoit auparauant demeuré avec les RR. PP. Iesuites, & depuis quitté comme un las de bien faire, & l'autre estoit un Algommequin, nommé Chiouytonné, lesquels abandonnans leur nation, se mirent en la compagnie de ceste mauuaise femme, & faisoient ensemble les manitous & endiablés, menaçans de ne vouloir viure que de chair humaine & d'affommer tout autant de personnes qu'ils pourroient attraper.

Cela mist une telle alarme par tout le camp que petits & grands en apprehendoient les approches. Le Capitaine Efrouachit, appelé par les François la Fourriere, avec quelque * autres Capitaines, tindrent con-

feil par entr'eux pour aduifer aux moyens de se def-
faire de ses deux compagnons auant qu'il en arriuaft
plus grand accident, & conclurent qu'il les falloit af-
fommer tous deux fans autre forme de procez. Ce qui
fut incontinent executé, car s'estans venus ranger vers
Tadouffac où estoient ces Capitaines, ils furent sur-
pris & mis à mort en leur prononçant leur sentence
|| plustost que d'auoir sceu qu'on s'estoit assemblé pour 699
eux, car là il n'y auoit point d'appel, ils font des
Iuges souuerains, qui ne sçauent que c'est que chicanerie,
un procez est aussitost iugé qu'il est intenté.
On n'y faict point d'escritures, on n'y paye point d'espices;
les Aduocats, Procureurs & Sergens en font bannis;
c'est un conseil de vieillards & de gens prudents
qui ne se precipitent point en affaires, ruminent
ce qu'ils veulent dire & suiuent facilement la raison
qu'ils voyent apparente, autrement il y a peu de faueur
pour qui que ce soit.

La determinée Oufcouche fut bien estonnée quand
elle vit ses deux hommes par terre, la peur d'un pareil
chastiment luy fist alors croistre des aisles aux
pieds, mais qui la precipiterent dans une mort plus
rigoureuse & sensible, car s'estant iettée seule dans son
canot pensant trauerfer la riuere, qui a 6. ou 7. lieuës
de large en cet endroit, elle fut enseuelie sous les
glaces que la marée faisoit debattre & s'entrechoquer,
desquelles elle ne put se deffendre, & là perit miserablement
celle qui estoit auparauant la terreur & l'espouuante
de tous ceux de sa nation.

Voylà une fin funeste & mal-heureuse, qui nous
doit apprendre que tost ou tard la iustice vengereffe

de Dieu attrape les meschans, & les punit d'autant plus rigoureusement qu'il tarde à leur eslancer ces * foudres.

700 || *Des deffundts, & du festin qui se faiçt à leur intention. Comme ils les pleurent & enseueliffent & de leurs sepultures. Du deuil & de la resurreçtion des hommes valeureux, avec deux notables exemples pleines d'instruction.*

CHAPITRE XLV.

Par arrest du tres-haut, il a esté ordonné que tout homme riche & pauvre mourra un iour, & rendra compte deuant Dieu de toute sa vie passée, mais hélas le pauvre & le riche feront bien differens en la mort, beaucoup plus qu'en la vie : pour ce que si le pauvre meurt ce sera pour reposer, & si le riche meurt ce sera pour peiner : de maniere que Dieu tres-iuste priuera l'un de ce qu'il possedoit & mettra l'autre en possession de ce qu'il desiroit, & par ainsi chacun aura son tour, le riche deuiendra pauvre & le pauvre deuiendra riche, ô Iesus, des biens de vostre Paradis.

Bien-heureux est celuy qui n'est point attaché aux vanitez & richesses de cette vie, & qui se maintient tel en la vie qu'il desire estre trouué en la mort : car il vaut beaucoup mieux mourir comme un pauvre Lazare en la grace de Dieu, abandonné de tous, que de
701 || mourir puissant comme le riche gourmand, & estre affisté de tous.

On meurt bien différemment & de diuerfes maladies naturelles & violentes ; mais dans l'ordinaire, le feul manger & boire tuë les beſtes & les hommes brutaux qui en prennent au delà de leur ſuffiſance ; mais les hommes ſages & gens d'eſprit ne meurent iamais, fors que d'ennuis, diſoit Ciceron eſcriuant à Atticus ſon amy.

Toutes les nations les plus barbares auffi bien que les Chreſtiennes, ont touſiours eu un ſoin tres-particulier d'enſeuélir les morts & de venerer les treſpaſſez. Le bon Tobie en receut les promeſſes de Dieu, comme il ſe lit és ſainctes lettres, & tous les liures ſont plains d'exemples des perſonnes deuotes qui ſe ſont addonnées à ceſte Chreſtienne & pieuſe occupation, qui eſt reuerée meſme de nos Hurons & Canadiens, qui y apportent l'ordre que ie vous vay d'eſcrire *.

A meſme temps que quelqu'un de nos Hurons eſt decedé, l'on l'enueloppe dans ſa plus belle robe, de telle forte que le menton touche les genoüils, ils le lient avec leurs courroyes de cuir, qu'ils font de peau d'eſlan ou de l'eſcorce qu'ils appellent ati. Si c'eſt un Montagnais ou Canadien, ils luy donnent des gands & des chauſſes, & l'ayant enueloppé dans une robe toute neuue, puis lié en une pièce d'eſcorce, ils le portent en leur cimetiére. Pour les Hurons, apres que le corps a eſté enueloppé dans ſa plus belle robe, il eſt apres poſé ſur || la natte où il eſt mort, couuert d'une autre robe qui luy fert de poiſle, & dés-lors n'eſt plus ſans aſſiſtance d'hommes & de femmes ou des deux enſemble, qui ſe tiennent là en grand ſilence aſſis ſur les nattes & la teſte panchée ſur leurs genoüils,

finon les femmes qui se tiennent affises à leur ordinaire avec un visage pensif, qui denote le deuil.

Cependant tous les parens & amys du deffunct, tant des champs que de la ville, sont aduertis de cette mort, & priez de se trouuer au conuoy par les plus proches, & diriez qu'ils ayent appris ces ceremonies des Chrestiens, lesquels ils veulent mesme surpasser en leur soin.

Le Capitaine de la police, de son costé, faict ce qui est de sa charge : car incontinent qu'il est aduertý de ce trespas, luy, ou son affesseur, en faict le cry par tout le bourg, & prie un chacun, disant : Etsagon, Etsagon, prenez courage, prenez courage, & faictes tous des festins au mieux qu'il vous sera possible, pour un tel ou une telle qui est decedée. Alors tous les parens & alliez du deffunct, chacun en leur particulier, font un festin dans leurs cabanes, le plus excellent qu'ils peuuent & de ce qu'ils ont à commodité, puis le departent & l'enuoyent à tous leurs parens & amys à l'intention du deffunct, sans en rien reseruer pour eux, & ce festin est appellé Agachin atiskein, le festin des ames.

703 Les Montagnais font quelquefois des festins des morts, auprès des fosses de leurs parens trespassez, & leur donnent la meilleure || part du banquet qu'ils iettent au feu, mais ie ne me suis pas enquis des autres nations s'ils en font de mesme, ou comme ils en usent, d'autant que cela est de peu d'importance, & qu'il est facile par ce que ie viens de dire de leur persuader les prieres, aumosnes & bonnes œuures pour les deffuncts, puis que des-ia ils en font en quelque

maniere dans leur obscurité, croyans foulager les ames.

Les Effedons, Scythes d'Asie, celebrent les funeraillies de leur pere & mere avec chants de ioye. Les Thraciens enseueliffent leurs morts en se resioüiffans, d'autant (disoient-ils) qu'ils estoient partis du mal & arriuez à la beatitude; mais nos Hurons enseueliffent les leurs en pleurs & tristesses, neantmoins tellement moderées & réglées au niveau de la raison, qu'il semble que les femmes qui doiuent pleurer (aufquelles feules la charge en est donnée) ayent un pouoir absolu sur leurs larmes & sur leurs sentimens, de maniere qu'elles ne leur donnent cours que dans l'obeissance, & les arrestent par la mesme obeissance, où plusieurs femmes Chrestiennes pleurent demesurement, au lieu qu'à l'imitation des Effedons & Thraciens elles deuroient se resigner à la volonté de Dieu en la mort de leurs parens, & pleurer plustost en leur naissance pour les voir chargés de crimes & du peché de la conception.

Auant que le corps du deffunct forte de la cabane, les femmes & filles là présentes y font les pleurs & lamentations ordinaires, lesquelles ne commencent ny ne finissent iamais (com- || me ie viens de dire) que 704 par le commandement du Capitaine ou Maistre des ceremonies. Le commandement donné, toutes unanimement commencent à pleurer, & se lamenter à bon escient, & femmes & filles, petites & grandes (& non iamais les hommes, qui demontrent seulement une mine & contenance morne & triste, la teste & les yeux abaissez), & pour s'y esmouuoir avec plus de facilité,

elles repetent tous leurs parens & amis deffuncts, difans : Et mon pere est mort, & ma mere est morte, & mon coufin est mort, & ainfi des autres, & toutes fondent en larmes, finon les petites filles, qui en font plus de feublant qu'elles n'en ont d'enuie, pour n'estre encores capables de ses sentimens.

Ayans suffisamment pleuré, le Capitaine leur fait le hola, & toutes cessent de pleurer comme si elles ny auoient point pensé. Il y en a qui entremeslent en leurs complaints funebres les hautes loüanges du deffunct, & exagerent ses vertus & proüesses, pour en faire regretter la perte, & donner un facile accez à leurs larmes qui autrement seroient souuent tariées, car de grace sans ses inuentions, quelle apparence y auroit-il de pouuoir pleurer une personne à qui vous n'auriez aucune obligation & ne vous seroit ny parente, ny amie, ny de cognoissance.

Or, pour monstrier combien il leur est facile de pleurer, par ces ressouuenirs & repetitions de leurs parens & amis decedez, les Hurons & Huronnes souffrent assez patiemment toutes autres sortes d'injures ; mais quand on vient à toucher cette corde, & qu'on leur reproche que quelqu'un de leurs parens est mort, ils sortent alors fort aisement des gonds & de la patience, car ils ne peuuent supporter ce ressouuenir, & seroient en fin un mauuais party à qui leur reprocheroit : & c'est en cela, & non en autre chose, que ie leur ay veu quelquefois perdre patience & se cholerer ouuertement.

Au iour & à l'heure assignée pour le conuoy, chacun se range dedans & dehors la cabane pour y assis-

ter : on met le mort sur un brancart ou forme de civière couverte d'une peau, puis tous les parens & amis avec un grand concours de peuple le suivent processionnellement devant & derrière jusques au cimetière, ordinairement esloigné d'une portée d'arquebuzé du bourg, où estans tous arriuez, chacun se contient en silence, les uns debouts & les autres assis, selon qu'il leur plaist, pendant qu'on esleue le corps en haut, & qu'on l'acommode dedans sa chaise, faite & disposée exprés pour luy : car chacun corps est mis dans une chaise à part, bastie de grosses escorces & posée sur quatre gros piliers de bois, un peu peinturez, haut esleué de neuf ou dix pieds, ou environ, ce que ie peux coniecturer en ce qu'esleuant ma main, ie ne pouvois toucher aux chaises qu'à plus d'un pied ou deux prés.

Les Corinthiens & presque tous les peuples d'Asie auoyent de coutume d'enfouyr dans la terre avec les corps des deffuncts, tous || les plus beaux vaisseaux 706 d'œuvre de poterie qu'ils eussent ; & pensoient, en leur fol iugement & vaine superstition, que les Dieux qui en auoient la garde, comme Dieux domestiques, venoient boire & manger avec eux, apres leur trespas, & leur apportoit de la viande des Dieux celestes, & de leur breuuage aussi. J'ay veu une petite idole de terre cuitte de la longueur de cinq ou six poulces, plombée de vert, qu'on auoit apportée d'Egypte & prise dans le corps d'un deffunct, selon l'ancienne coutume des Egyptiens de mettre dans les corps morts de ceux de leur nation une semblable idole, comme un Dieu tutelairé posé pour leur garde & conseruation.

Nos Sauvages sont bien fols à la verité, mais ils ne font pas dauantage que ces sages Egyptiens en ce cas, car bien qu'ils enferment avec les corps de leurs parens deffuncts de l'huyle, de la galette, des haches, cousteaux & autres meubles, si est-ce qu'ils ne croyent pas que les Dieux domestiques, terrestres ny celestes, viennent manger avec eux dans la fosse, ny qu'une petite idole de terre cuitte, petrie par la main d'un potier, soit un Dieu tutelaire qui les puisse deffendre, & par ainsi il ne faut point trouuer estrange s'ils ont de folles croyances, puisque des peuples policez estimez sages & non Sauvages, ont eu de si ridicules superstitions.

707 Le corps estant posé & enfermé dans la chaffe avec tout son petit equipage, on iette de dessus la biere deux bastons ronds, cha- || cun de la longueur d'un pied, & gros comme quatre doigts, l'un d'un costé pour les ieunes hommes, & l'autre pour les filles, apres lesquels ils se mettent comme Lyons à qui les aura, & les pourra esleuer en l'air de la main, pour gagner un certain prix qui leur couste presque la vie tant ils s'empressent pour l'auoir. Il y a des ceremonies & des ieux où l'on peut prendre quelque esbat, mais à celuy-cy il n'y en a point du tout, & donne plus tost horreur que contentement & recreation, particulièrement la violence & l'empressement que ce font les filles qui pourtant n'en font que rire, non plus que les garçons, de leurs fueurs & perte d'haleines, qui feroient estouffer personnes plus delicates; mais cette ceremonie ne s'obserue pas enuers tous.

Or pendant que toutes ces ceremonies s'obseruent,

il y a d'un autre costé un officier monté sur un tronc d'arbre, qui reçoit les presens que plusieurs font à la vesue, ou plus proche parent du deffunct, pour essuyer ses larmes, qui est une bonne inuention, car par ce moyen le deuil en est bientoist passé. A chaque chose qu'il reçoit, il l'esleue en l'air à la veue de tous, & dit : Voylà une telle chose qu'un tel ou une telle a donné pour essuyer les larmes d'une telle, puis il se baïsse & lui met entre les mains. Tout estant acheué, chacun s'en retourne d'où il est venu, avec la mesme modestie & filence.

J'ay veu en quelque lieu des corps mis en terre (mais fort peu), sur lesquels il y auoit une chafse d'es-corce dressée, & à l'entour une palissade toute || en 708
rond, faicte de pieux picquez en terre, de peur des chiens & bestes carnassieres, ou bien par honneur & reuerence des deffuncts.

Les Canadiens, Montagnais & les autres peuples errants, ont quelques autres ceremonies particulieres enuers les morts qui ne sont pas communes avec celles de nos Hurons, car premierement les Montagnais ne fortent iamais les corps des trespassez par la porte ordinaire de la cabane où il est mort, ils leuent en un autre endroit une esforce par où ils le font sortir, disans pour leur raison que l'on ne doit point fortir un deffunct par la mesme porte où les viuans entrent & sortent, & que ce seroit leur laisser un fascheux resouuenir, & pour quelque autre raison que ie n'ay pas apprise.

Ils ont encore une autre ceremonie particuliere de frapper sur la cabane ou * vient de mourir, en disant :

oué, oué, oué, pour en faire sortir l'esprit, disent-ils, & ne se feruent iamais d'aucune chose de laquelle un trespaffé se soit feruy en son viuant, & pour le reste des funerailles apres que le corps a esté enseveli & garotté à leur accoustumée, ils l'esleuent couuert d'une escorce sur des fourches ou habitacle fort haut, avec tous ses meubles & richesses, en attendant que tous ses parens & amis se soient assemblez pour l'enterrement : car de laisser le corps en bas dans les cabanes il y pourroit par fois estre trop long temps, ce qui les incommoderoit fort, & caueroit une autre plus mauuaise odeur que leur poisson puant. O bon Jesus, qui
709 ne leur feroit || pas plus en horreur & desdain qu'est à nous la putrefaction de ces vaines creatures du monde quand elles viennent à mourir, à aucunes desquelles i'ay assisté & n'y ay pas esté satisfait.

Estans vagabonds & sans aucune demeure permanente, ils ne peuuent auoir de Cimetiere commun & arrefté comme les Nations sedentaires, mais aux lieux plus commodes où ils se trouuent, ils font une fosse capable, laquelle estant faite, ils mettent au fons 2. ou 3. bastons, puis le corps dessus, qu'ils entourent de branches de sapin sans y mettre de terre, le couurent d'une escorce, & par dessus ceste escorce d'une quantité de busches qu'ils coupent de longueur plus grande que la fosse, d'autres redoublent la fosse par tout de rameaux d'arbres, puis de peaux de bestes, & en suite y mettent tout le meuble du deffunct, si c'est d'un homme, son arc, ses flesches, son espée, sa masse & quelque escuelle, petite chaudiere & un fuzil. Si c'est une femme, sa corde pour aller au bois, sa hache,

quelque escuelle & ses petites ustancilles à trauailler, tant à peindre leurs robes que leurs esguilles à coudre; puis tout cela est couuert d'escorces & de busches, & quelquefois font tomber dessus plusieurs gros arbres en croix les uns sur les autres comme un bucher, crainte des bestes, & un autre debout pour signal, qu'ils peignent un peu rouge par en haut.

Il y en a qui n'y en mettent point pour en oster la cognoissance aux estrangers & François, desquels ils craignent plus l'auarice, que || de la gueule deuorante 710 des bestes feroces & carnassieres, tant ils sont religieux conseruateurs des biens & des os de leurs parens defuncts, de maniere qu'on ne sçauroit en rien tant les offencer qu'à fouiller dans leurs sepultures, comme ont quelquefois fait les François pour en tirer les castors, lesquels s'ils y eussent esté surpris par les Sauvages, ils en eussent suby la peine que meritoit leur auarice & impieté, & comme m'ont dit quelquefois nos Hurons, il faudroit faire estat de subir une mort plus cruelle que pour auoir vollé les viuans, on s'y pourroit assez asseurer dans ce tefmoignage auéré que si le feu s'estoit pris en leur village & en leur cimetiére, ils accourroient premierement esteindre celuy du cimetiére, & puis celuy du village.

La fosse estant couuerte (entre nos Canadiens), l'on fait un grand feu à l'un des bouts, où tous les assistans & gens du conuoy s'approchent pour festiner & faire bonne chere, des meilleures viandes, soit chair ou poisson, que l'on a peu recouurer. Ce festin est à tout manger, en deut-on creuer à la peine, si l'on ne se rachepte. Les plus proches parens du defunct ont

soin (bien qu'en deuil) de faire cuire les viandes qui sont dans les chaudières, pendant que le Capitaine ou plus ancien de la Compagnie fait les harangues & oraisons funèbres à la louange du trespasé, lesquelles finies l'on commence à vider les marmites, sinon la femme ou le mary de la deffuncte & autres parens
711 proches, qui demeurent en silence sans || manger, iusques à une autre heure hors de compagnie.

Ils font de la différence & distinction aux sepulchres des Capitaines, lesquels ils font en façon d'une chapelle ardente: ils plantent des pieux à l'entour, redoublez d'escorces, sur lesquelles ils peignent quelque personnage dessus, il y en a à quelqu'uns dont on ne met point d'escorces, mais forces * busches que l'on entasse les unes sur les autres; on dit aussi que à la mort de ces Capitaines ou personnes d'autorité, les parens & amis du deffunct, avec le reste du peuple, vont trois ou quatre fois l'an, chanter & dancer sur leur fosse, & que s'il y reste quelque chose du festin, il est ietté dedans le feu, au lieu qu'aux autres il faut tout manger; & en cela ils se conforment aucunement à l'ancienne coustume de plusieurs Chrestiens, qui fouloient banqueter sur les sepultures, interpretant l'Escriture qui dit: Met ton pain & ton vin sur la sepulture du trespasé. A ce propos des sepultures de Capitaines, il me souvient auoir veu un petit Islet au milieu d'un grand lac, au país des Algoméquins, couuert d'un fort haut bucher avec une grosse piece de bois dressée debout par dessus, ie le contemplay & l'admiray un fort long temps, avec opinion que ce deuoit estre la sepulture d'un des plus grands de leur

nation, puis- || que le bucher en estoit si haut, qu'il 712
estoit le traual de beaucoup d'hommes. Mes Sauvages
ne m'en sceurent donner autre raison, aussi y auoit-il
bien de l'apparence. Ce lac estoit si grand qu'il com-
prenoit plus de 50. Isles dans font * enceinte, mais
celuy du bucher estoit le plus petit de tous, car il ne
contenoit simplement que le bucher.

En quelque nation, non-seulement les Sauvages ont
accoustumé de se peindre le visage de noir à la mort
de leurs parens & amis, qui est un signe de deuil,
mais aussi le visage du deffunct, & enliuent son corps
de matachias, plumes & autres bagatelles, & s'il est
mort en guerre, le Capitaine fait une harangue comme
une oraison funebre deuant le corps, où assistent tous
ses parens & amis, lesquels il incite & exhorte de
prendre promptement vengeance d'une telle mes-
chanceté, & que sans delay on aille faire la guerre à
leurs ennemis, afin qu'un si grand mal ne demeure
point impuny, & qu'une autre fois on n'aye plus la
hardiesse de leur venir courir sus.

Les Attinoidarons font des resurrections des morts,
principalement des grands Capitaines & personnes si-
gnalées en valeur & merite, à ce que la memoire des
hommes illustres reuiue en quelque façon en autruy,
par exemples de vertus semblables que doit donner
celuy que l'assemblée subroge.

Or l'election se fait par les gens du conseil de la per-
sonne qu'ils croient plus approcher en corpulence,
aage & valeur de celuy qu'ils veulent resusciter.
Presquoy ils se leuent || tout debouts, excepté celuy 71
qui doit estre resuscité, auquel ils imposent le nom

du deffunct, & baiffans doucement la main iufque bien bas, feignent le releuer de terre, voulans dire par là qu'ils tirent du tombeau ce grand personnage deffunct, & le remettent en vie en la personne de cet autre qui se leue debout, lequel (apres les grandes acclamations du peuple) reçoit les prefens qu'on luy fait, & les complimens defquels il eft honoré, puis feftinent en fa confideration avec allegrefse pour l'auoir retiré du tombeau. Voylà comme les personnes bien meritées font honorées chez les Gentils.

Il me refte à vous dire auant clore ce Chapitre, que fi ie n'ay point faiët mention des Testamens & dernieres volontez de nos Hurons, c'est pour n'estre pas en ufage chez eux, ny neceffaires, & que leur feule parole fuffit fans autre efcriture, car ils font tellement bien unis, & fi peu picquez d'auarice, que pour ce regard ils n'ont iamais de difficulté, mais ils ont ce malheur en eux de ne pardonner point à leurs ennemis en mourant comme font les bons Chrestiens, & en recommandent la vengeance à leurs enfans, comme Daud la punition à Semej, & comme les dernieres paroles d'un pere font celles que les enfans doivent inuiolablement obferuer & garder en leur eſprit, de là vient qu'ils ne pardonnent point ayſement à qui-conque a fait du deſplaiſir à leurs parens, plus portez en cela de mauuaife volonté que le bon Phocion, General des Atheniens, lequel eſtant fait || iniuſtement mourir par ſes concitoyens, quelqu'un des aſſiſtans luy ayant demandé s'il vouloit mander aucune choſe à ſon fils Phocius : Ouy certes, dit-il, c'eſt qu'il ne cherche iamais à venger le tort que me font les Athe-

niens, ce qu'il dit non par un esprit de vanité, mais par deuoir d'un homme de bien & vrayement vertueux. Il estoit d'ailleurs si attrempé & d'un naturel si honneste, qu'il se monstroït doux, gracieux, courtois & humain à tout le monde, iusques à hanter priuement ceux qui luy estoient aduersaires, & les feruir en leurs affaires s'ils venoient à tomber en quelque danger & en quelque aduersité, ce que ie ne puis assez admirer, car nous voyons bien peu de Chrestiens auoir de semblables qualitez, sinon quelqu'uns lesquels mourans laissent à leurs enfans un catalogue de bonnes instructions pour principal heritage & souveraine richesse, laquelle la rouille ne peut endommager, ny les larrons l'emporter, mais qui est un prix si haut, qu'elle nous peut esleuer iusques à Dieu, le cognoistre, l'aymer, adorer & iouyr de vous mesme, ô bon Iesus, qui est l'unique & vray bien de tous les esleuz.

Mais pour ce que l'exemple des grands Princes est d'autant plus energique & capable de nous esmouuoir, que leur condition a surpassé la nostre *. Je vous rapporteray icy les dernieres paroles du tres-pieux Empe- || reur Marc Aurelle à son fils Commode, son unique heritier à l'Empire, afin que si l'exemple des petits n'a eu assez de force sur vostre esprit, celle d'un grand Prince vous soit recommandable, & vous porte dans l'exercice de la vertu, autant courageusement qu'un autre grand Payen vous en donne l'exemple sans vous alleguer la vie de nos Saints & la parole de Dieu mesme qui nous enioint la charité, la concorde & la paix avec nostre prochain. O Dieu, que c'est

715

une grande vertu du Ciel que de pardonner & de faire bien à son ennemy, il n'y a ieufne, austerité, ny aumosne qui luy soit comparable.

Ce bon Prince se tournant à son fils, apres une longue exhortation à la vertu, luy dit: Pour cette derniere heure, mon fils, ie t'ay gardé le meilleur, le plus noble & plus riche ioyau que i'aye possédé en ma vie: & proteste aux Dieux immortels que si ainsi comme ils me commandent mourir, ils me donnoient congé & licence de lire en la sepulture, ie le commanderois enterrer avec moy. Tu fauras, mon fils, qu'en l'an dixiesme de mon Empire, s'esleua une forte guerre contre les Parthes indomptez, où par malheur aduint qu'il fut necessaire y aller en propre personne pour leur donner la bataille: laquelle gagnée & toutes leurs terres, m'en reuins par l'ancienne Thebes d'Egypte, pour voir si ie trouuerois aucune antiquité de celles du temps passé. En la maison d'un
716 Prestre Egyptien, trouuay une petite table que || l'on pendoit à la porte de la maison du Roy, le iour que l'on le couronnoit Roy: & me dit ce pauvre Prestre, ce qui estoit en cette table auoir esté escrit par un Roi d'Egypte appelé Ptoloméé Arfacide.

Ie prie aux Dieux immortels, mon fils, que telles foyent tes œuures, comme les paroles de ce tableau le requierent. Comme Empereur ie te laisse héritier de plusieurs Royaumes, & comme pere ie te donne cette table de conseils que ie te prie tousiours garder & tenir en ta memoire & entendement pour les mettre en pratique. Soit doncque cette-cy ma derniere parole. C'est avec l'Empire que tu feras craint par

tout le monde, mais avec les conseils de cette table tu seras aimé de tous, & viuras en homme de bien & Prince equitable.

Ce propos acheué, & la table baillée, l'Empereur tourna les yeux & perdit le sentiment, & par l'espace d'un quart d'heure fut en tel trauail, & de là à bien peu rendit l'esprit.

En icelle table estoient certaines lettres Grecques, quasi par maniere de vers heroiques qui veulent dire en nostre vulgaire :

Iamais ie n'esleuay le riche tyran, ny hay le pauvre iuste.

Iamais n'ay nié la iustice au pauvre pour estre pauvre, ny pardonné au riche pour estre riche.

Iamais ie n'ay fait aucun don pour une || seule affection, ny donné chastiment pour une seule passion. 717

Iamais ie n'ay laissé le mal sans punition & chastiment, ny le bien sans remuneration & loyer.

Iamais n'ay commis le iugement de la Iustice euidente à un autre, ny déterminé l'obscur par moy seul.

Iamais ie n'ay denié Iustice à celuy qui la me demandoit, ny misericorde à celuy qui la meritoit.

Iamais n'ay fait chastiment par ennuy quelconque, ny promis loyers estant ioyeux & content.

Iamais n'ay esté nonchalant en la bonne prospérité & santé, ny desespéré en l'aduersité.

Iamais n'ay fait mal ny chose deshonneste par malice, ny commis aucune vilenie par auarice.

Iamais n'ay favorisé les mutins, ny presté l'oreille aux flatteurs.

I'ay toufiours trauaillé à eſtre aymé des bons, & iamais ne me fuis ſoucié d'eſtre hay des mauuais. Pour auoir fauorifié les pauues qui pouuoient peu, i'ai eſté fauorifié des Dieux contre ceux qui pouuoient beaucoup.

718 || *De la grand' feſte des morts & comme tous les os des deffuncts ſont mis enſemblement dans une grande foſſe avec leurs plus beaux emmeublemens, & des richelſſes que les parens & amis donnent pour leur ſeruir en l'autre vie.*

CHAPITRE XLVI.

Il n'y a point de doute que l'on pourroit facilement perſuader aux Sauuages les prieres & bonnes œuures pour les deffuncts, puis que d'eux meſmes ils ſe ſont deſia forgez une maniere de les aſſiſter, car de dix en dix ans, plus ou moins, nos Hurons & autres peuples ſedentaires font la grande feſte ou ceremonie des morts en l'une de leur bourgade*, ou village, comme il aura eſté conclu & arreſté par un conſeil general de tous ceux du pays (car les corps des deffuncts ne ſont enſeuelis en particulier que pour un temps), & la font encore annoncer aux autres Nations circonuoiſines, afin que ceux qui y ont eſlu la ſepulture des os de leurs parens les y portent, & les autres qui y veulent venir par deuotion y honorent la feſte de leur preſence; car tous y font les biens* venus & feſtinez pendant quelques || iours que dure la ceremonie, où

P'on ne voit que chaudières sur le feu, festins & danſes continuelles, qui fait qu'il s'y trouue une infinité de peuple qui y aborde de toutes parts.

Les femmes qui ont à y apporter les os de leurs parens les prennent aux cimetières : que ſi les chairs n'en font du tout conſommées, elles les en tirent & les rendent fort nets, puis les enueloppent dans de beaux caſtors neufs, ornez de raffades & colliers de pourceleines, que les parents & amis contribuent, diſans : Tien, voilà ce que ie donne pour les os de mon pere, de mon oncle, de ma femme, &c., & les ayant mis dans un ſac neuf, elles les portent ſur leur dos, parez encore par le deſſus de quantité de pourceleines, & autres petites iolietez deſquelles ils ne ſont point chiches en ſemblables occaſions.

Elles portent auſſi toutes les pelleteries, haches, couteaux, chaudières & autres choſes offertes, avec quantité de viures, au lieu deſſigné, qui ſont apres mis à part & ſeparez, les viures en un lieu, pour eſtre employez en feſtins, & les ſacs & emmeublemens pendus par les cabanes de leurs hoſtes, en attendant le iour auquel tout doit eſtre enſeuely dans la terre avec les os.

La foſſe ſe fait hors de la ville fort grande & profonde, capable de contenir tous les os, meubles & pelleteries dediées pour les deſſuncts. On y dreſſe un eſchaffaut haut eſleué ſur le || bord, auquel on porte tous les ſacs d'os, puis on tend la foſſe par tout, & au fond & au * coſtez de peaux, & robes neuues de Caſtors, puis on y faiſt un liſt de haches, en apres de chaudières, raffades, colliers & braſſelets de pourceleine, & autres choſes qui ont eſté données par les

parens & amis. Cela fait, du haut de l'eschaffaut les Capitaines voident tous les sacs dans la fosse parmy la marchandise, lesquels ils couurent encore d'autres peaux neuues & d'escorces, apres ils reiettent la terre par dessus, & des grosses pieces de bois pour des bestes, puis ils picquent en terre des pilliers de bois tout autour de le* fosse, & font une couuerture par dessus, qui dure autant qu'elle peut, festinent derechef, & prennent congé l'un de l'autre, pour leur retour, bien ioyeux & contens que les ames de leurs parens & amis deffuncts ayent bien de quoy butiner, & se faire riches ce iour-là en l'autre vie.

Chrestiens, r'entrons un peu en nous mesmes, & voyons si nos ferueurs sont aussi grandes enuers les ames de nos parens detenuës dans les prisons de Dieu, que celles des pauvres Sauvages enuers les ames de leurs semblables deffuncts, & nous trouuerons que leurs ferueurs surpassent de beaucoup les nostres, & qu'ils ont plus d'amitié l'un pour l'autre, & en la vie & apres la mort, que nous, qui nous disons plus sages, & le sommes moins en effet, parlant de la fidelité & de
721 l'amour reciproque simplement: car || s'il est question de donner l'aumosne, ou faire quelque autre œuvre pieuse pour les viuants & deffuncts, c'est souuent avec tant de peine & de repugnance, qu'il semble à plusieurs qu'on leur arrache les entrailles du ventre, tant ils ont de difficulté à bien faire, prenant pour excuse leurs enfans, si Dieu leur oste leurs pauvres parens, & par ainsi ils ont tousiours raison à leur dire, de continuer dans leur auarice, & plustost mourir que lascher prise & d'auoir la bourse ouuerte à l'indigent.

Au contraire de nos Hurons & autres peuples sauvages, lesquels font leurs presents, donnent leurs aumosnes pour les viuans & pour les morts, avec tant de gayeté & si librement que vous diriez à les voir, qu'ils n'ont rien plus en recommandation que de faire du bien, & à assister de leurs moyens ceux qui font en necessité, & particulièrement les ames de leurs parens & amis deffuncts, auxquels ils baillent le plus beau & meilleur de leur auoir, & s'en incommodent quelquefois, & y a telle perfonne qui donne presque tout ce qu'il a pour les os de celuy ou celle qu'il a aymée & chérie en cette vie, & ayme encore apres la mort : tefmoin Ongyata, qui pour auoir donné & enfermé avec le corps de sa deffuncte femme (sans nostre sceu) presque tout son vaillant, en demeura tres-pauvre & incommodé, & s'en resiouissoit sous l'esperance que sa fem- || me en feroit mieux ac- 722 commodée en l'autre vie.

Or, par le moyen de ces assemblées & ceremonies, ils contractent une nouvelle alliance, amitié & union plus estroite, disans : que tout ainsi que les os de leurs parens & amis deffuncts font assemblez & unis en un mesme lieu, de mesme aussi qu'ils deuoient durant leur vie viure tous ensemblement en une mesme unité & concorde, comme bons parens & amis, sans s'en pouuoir à iamais separer ou distraire, pour aucun defferuice ou disgrace, comme en effet ils font.

Fin du second Liure.

HISTOIRE DU CANADA

ET

VOYAGES DES PERES RECOLLETS

EN LA

NOUVELLE FRANCE.

LIVRE TROISIÈME.

*Des animaux & bestes brutes, & de la compassion
qu'en ont certains Indiens, auxquels ils ont basti
un Hospital pour les malades & bleffés.*

CHAPITRE I.

724 On dit que la consideration fait les sages & les
saincts, & nous esleue iusques à pouuoir connoistre
Dieu & nous mesmes, mais nostre negligence & peu
de foin nous entretient fou- || uent dans l'ignorance.
C'est une chose merueilleuse que Salomon aye cognu
iusques à la vertu de l'ysope, & nostre premier Pere
iusques au moindre des animaux, auxquels il a im-
posé les noms, & que nous qui deurions estre tout
confits en cognoissance, ignorons encores les choses
plus communes de la diuine Prouidence à nostre en-
droict. Qui ne voit les continuels miracles de Dieu, en

la nourriture & aliment des hommes de tout cet uni-
uers. Je ne sçay si ie me trompe, mais ie croy que
n'estoit le miracle, qu'il ne se trouueroit pas à chacun
deux gerbes de bled apres la moisson, & cependant
tout le monde vit.

Laiſſons à diſcourir des hautes ſciences aux doctes,
& dans noſtre ſimplicité ordinaire, voyons un peu ce
qui ſe paſſe à Paris, & dans les grandes villes peuplées,
& vous verrez (choſe admirable) qu'il n'y a iournées
qu'il ne ſ'y conſomme plus de bœufs & de moutons,
d'oyſeaux & de poiſſons, avec toutes fortes d'autres
animaux de poil, & de plume, qu'il ny * pourroit
auoir d'animaux nuifibles en toute une Prouince,
& pourtant il y en a touſiours de reſte pour le lende-
main. C'eſt la Prouidence qui a eſté en cela fort ſage,
ayant fait que tous les animaux paoureux & de bon
manger ſoyent grandement feconds, afin que par
eſtre ſouuent mangez, ils ne defaillirent ainſi que
beſtes nuifibles & malfaiſantes, leſquelles ſont d'elles
meſmes peu lignageres. Partant || le lieure eſt fort 725
fecond, & ſeul de toutes les beſtes de venaiſon ſur-
charge ſa portée, à cauſe que l'homme, beſtes & oy-
ſeaux le pourſuiuent à mort. Pareillement la haze
des connils ſe trouue ſi pleine de lapins, que les uns
ſont encor ſans poil, les autres ſont un peu plus for-
mez, & les autres ſortent du ventre. Entrons dans
les colombiers & nous chargeons de pigeonneaux,
dans un mois d'icy nous y en trouuerons encores au-
tant, de meſmes des moluës, & harancs (choſe prodi-
gieuſe) deſquels on fait de ſi furieuſes peſches tous
les ans, & ſi on ne ſçauroit eſpuifer la mer, ny les ri-

uieres de toutes autres espèces de poiffons, non plus que l'air & la terre des oyseaux & bestes de bon manger, de quoy nous devons grandement louer le Createur, & faire icy une bonne meditation, puis que nous voyons mesmes les bestes & animaux nuisibles estre en moindre nombre, & moins lignageres que ceux qui fervent à la vie & nourriture de l'homme, comme est de la lyonne qui est la plus forte & la plus hardie de toutes les autres bestes, laquelle, selon les Egyptiens, ne porte qu'une fois en sa vie, & un seul faon seulement, mais bien dauantage on nous assure que le lyon n'a point de sentiment, & mourroit de faim si la diuine Prouidence ne l'auoit pourueu d'un petit compagnon ressemblant au chat que les Italiens appellent Gati. Ce petit animal esuente la proye, 726 estant descouuerte || il court, il glapit pour aduertissement au lyon, lequel le suit iusques à la veüe de la beste qu'il va estrangler, & en fait part à son bienfaicteur, car entre tous les animaux le lyon est recognoissant.

Certes il y en a qui se plaisent bien en la iouissance de toutes ces choses, mais ils en recognoissent mal celuy qui leur a donné, d'où il adient qu'ils en usent comme bestes sans esleuer leur pensée à Dieu qui a créé tout ce qui est de ce monde pour le seruice & la gloire de l'homme, comme l'homme pour sa gloire & son seruice. Mais comme nous nous sommes rendus rebelles à Dieu par le peché, le mesme peché a rendu les bestes rebelles à l'homme, qu'elles offencent comme nous offensoons Dieu.

Plusieurs grands Saincts ont neantmoins com-

mandé aux plus feroces & cruelles, & ont esté obeys, comme un Saint François qui deffendit à un loup enragé de plus faire de mal, & se rendit doux comme un agneau, mais ce sont graces qui n'appartiennent qu'à ceux qui ont la mesme innocence de nostre premier Pere auant son peché, & ne deuous en traiter les animaux plus cruellement, puis que leur cruauté n'a pris naissance que de nos pechez.

Je ne scay dans qu'elle * cognoissance plusieurs Nations Payennes n'ont pas voulu nuire aux animaux & se sont abstenues mesmes d'en manger, peur de nuire à ceux || qui ne les offensoient pas ; mais ce sont simplicité Payennes, lesquelles on n'est point obligé d'enfuiure, sinon en la compassion enuers icelles pour s'apprendre à l'estre enuers les hommes. Les Atheniens mesmes ne faisoient pas mourir les mulets qui auoient longtems seruy à leur Republique, & donnoient liberté à leur vieillesse de paistre & se nourrir où elle pourroit, sans qu'il fust permis à aucun de leur nuire ou offencer.

Il y a une forte de gens qui habitent une Prouince du grand Mogor qu'on appelle Bayennes, lesquels ne mangent d'aucune chose qui aye eu vie, & bien qu'ils adorent en chaque famille, les uns des arbres, les autres des oyseaux & autres bestes, ils ont tous en singuliere veneration la vache, laquelle ils mettent chacun en la meilleure chambre de leur logis comme une Deesse, de laquelle ils boient le lait, & le pisfat, avec de son beure fondu, & n'en mangent point la chair. Et quand on leur demande pourquoy, puisqu'ils en boient bien le lait qui en prouient, ils ref-

pondent que nous beuons bien le lait de nostre mere, & n'en mangeons point la chair.

728 Mais l'excellence & la rareté de leur humeur est qu'ils ne peuuent voir faire de mal à une beste, quelle qu'elle soit, ny à un rat mesme, lequel s'il s'approche d'eux lorsqu'ils mangent, ils le caressent & luy donnent à manger, & hayssent fort les Chrestiens, d'autant qu'ils font du mal aux bestes, || sur lesquelles ils deschargent souuent leurs passions, & la furie de leur humeur cholérique. Ils ont un Hospital (chose admirable) pour penser * & guerir les bestes malades, où il y a des Medecins & Chirurgiens entretenus, qui en ont le soin iusques à entiere guerison, puis les rendent à ceux à qui elles appartiennent.

Voyci un autre traict de leur douceur enuers icelles, qui me fait resouuenir de celle de nostre Pere Saint François, lequel donna son manteau à un payfan pour fauuer la vie à deux agnelets qu'il portoit vendre, ne pouuant souffrir qu'on les esgorgeast à cause du vray Agneau Iesus. Il y a une si grande quantité d'oyseaux dans cette Prouince Bayennes qu'ils vous creuent presque les yeux (comme i'ay dit de l'Isle aux oyseaux), aussi ne s'enuellent-ils point pour lesdits Bayennes. Quelqu'uns d'eux ayans veu un François nommé le sieur Charles Fournier (qui est celuy mesme duquel i'ay appris cecy) tirer aux oyseaux, il en fut fort mal satisfait & en rachepta de luy deux de fort blesez qu'il fit mettre dans un trou de muraille avec de l'eau & du ris & commanda à l'un de ses esclaves d'y passer la nuit pour y prendre garde iusques au lendemain matin qu'il les fist porter à l'Hospital. Il vouloit aussi

donner audit sieur Fournier 60 Mamodies (c'est une piece d'argent qui vaut dix sols) de son arquebuze afin qu'il n'en tuaft plus, & afeurent que c'est un malheur de faire mal aux bestes, ne nous en faifant point.

|| Je ne fuis pas Payen & ne voudrois pas enfuiure 729 les actions des Payens, mais ie fuis d'avec eux de ne faire de mal à aucune creature, finon aux venimeufes & à celles qui nous attaquent, contre lesquelles il se faut deffendre, autrement il faut estre humain enuers elles pour s'accouftumer à l'estre enuers les hommes, car qui ne se peut commander en une passion s'emporte facilement en une autre.

Je me fuis quelquefois rencontré avec un fort honnefte homme Egyptien de Nation & natif du grand Caire, & comme il est homme qui a grandement voyagé par toutes les terres du grand Seigneur, il m'a raconté diuerfes fois comme ceux de son païs prennent les Cocrodilles qui habitent le Nil, lesquels autrefois il* tenoient pour des Dieux ou pour monstres la puissance des Dieux à cause de leurs forces*, qui gist principalement à la queuë, laquelle ils adoroient, enfermée dans une cage de fer, & donnoient à manger à cet animal comme à une beste diuine & representant ou estant la Deité mesme. Il y auoit mesme des particuliers qui en nourrissoient des ieunes dans leurs maisons, & leur donnoient toute liberté, ce qui n'en prit pas bien à un certain Egyptien, lequel en ayant esleué une en son logis, luy deuora son fils & puis s'enfuit un iour que le pere estoit absent, tant il fait dangereux domestiquer un animal naturellement cruel & ennemy de l'homme.

730 Le chasseur armé d'un habit de maille de fer qui luy
couvre tout le corps, fait une fosse || profonde &
estroite comme un petit puits, dans lequel il se met
jusques au col, environné de mouffes & feuillages pour
n'estre apperceu, puis il enferme sa teste dans l'escorce
d'un gros fruit ressemblant au melon, que les Egyp-
tiens sement en quantité par les champs, & dans ceste
escorce il y fait deux trous comme un masque pour
voir & n'estre veu, ayant au préalable attaché à un
long chable, qui tient par un bout à un tour ou mou-
linet à bras, une chaine de fer, au bout de laquelle est
attaché à de gros harpons & crochets quelque chien
mort ou autre charogne qui sert d'amorce à l'animal.

Le Cocrocodile sortant de l'eau pour chercher sa
nourriture, ne se donne pas garde du piege ny de
l'homme caché, & rodant çà & là en rugissant, trouue
enfin l'amorce qu'il aualle auidement, puis se retire
dans le Nil, pendant que le chasseur luy file sa corde,
jusques au point qui le * tient arresté au moulinet qui
fait par ceste violence prendre ferme aux crampons
& crochets auallez dans le corps de ceste beste. Cela
estant fait, le chasseur sort de sa fosse, oste son melon,
& crie par tout à l'ayde aux laboureurs des champs,
qui vont à son secours & tournent tous ensemblement
le moulinet, qui fait approcher la beste comme un
cabestan les anchres de la mer, estant là trainé la
gueule beante & esleuée, le chasseur luy saute sur le
dos, & luy fait passer un fer par la gueule, comme un
mors à cheual, qui luy reuient prendre par derriere
731 la teste, où il est attaché avec des || vis, & ferré de si
prés que l'animal ne peut offencer de sa dent, il n'y a

plus que fa rude queue à craindre de laquelle ils se donnent de garde, comme d'un dangerieux coup, qui ne guerit point, car ceste rude peau est dure au possible. Et en cest equipage le conduisent au grand Caire attaché à la queue d'un chameau pour estre veu, ou pour estre vendu.

Pour le cheual marin (desquels i'ay veu une furieuse teste), il gaste tous leurs bleds, & se prend de mesmes que nous prenons icy les loups dans les louviers, il apprehende tellement le feu, qu'à la seule veue d'iceluy, il s'enfuit comme fait aussi le Lyon, ainsi que i'ay veu quelque part, de ceux que les estrangers nous ameinent.

I'ay appris d'un Religieux nommé frere Ange De-luan, pour lors nostre compaignon, qu'estant en terre sainte en l'an 1626, quelqu'uns de nos freres, desirans passer de l'Egypte dans les deserts pour la Palestine se seruirent de l'occasion d'une carauanne, qui alloit aux saints lieux. Mais comme ils furent un soir campez & assis aupres d'un bon feu, ils entendirent iapper le Gati, qui leur fust un assure signal du voisinage de quelque Lyon, qui parut incontinent apres, & les regarda fixement un long temps, assis sur son derriere sans ozer neantmoins les approcher, car les hommes s'estoient munis de leurs armes & chargé leurs arquebuzes, ce que voyant le petit compaignon tourne bride & le Lyon apres sans qu'aucun tirast sur eux, pour nous apprendre || que nous ne devons pas me- 732
priser les petits, & que si quelqu'un ne nous peut nuyre, il nous peut assister au besoin & empescher qu'on ne nous nuyse par leur aduertissement.

Des oyseaux plus communs du Canada.

CHAPITRE II.

Au commencement que les François allerent en Canada, ils y trouuerent tant d'oyseaux de toutes especes, & si faciles à prendre, que celuy ne le croiroit qui ne l'auroit veu, ils les affommoient à coups de bastons sur les arbres, comme i'ay veu faire à des Sauvages dans les Isles de la mer douce au delà des Hurons, où nous estions cabanez pour la pesche, & les perdrix estoient si peu battues, qu'elles se laissoient mettre le lassèt au col, attaché au bout d'une baguette. Quand on alloit giboyer, le chasseur estoit asseuré de rapporter autant d'oyseaux qu'il en pourroit porter, car ils n'estoient pas encore faits à nos arquebuzes, comme ils sont à present que ces foudres les ont esclaircis & un peu aduifés. Il y en reste tousiours neantmoins une si grande quantité en quelques Isles qu'elle semble egaler le sable de la terre, & 733 qui seruiroient d'une douce || manne aux Sauvages, s'ils auoient nos inuentions & nos armes, mais ils ont si peu d'industrie pour les attraper, & par ainsi ils en iouissent de peu & en nourrissent encore moins, car comme i'ay dit ils n'ont d'animaux domestiques que des chiens, & au plus quelques ours ou quelques aigles.

Entre tous les oyseaux que i'ay veu dans le país, il me semble que le plus beau, le plus rauissant & le

plus petit qui soit peut estre au monde, est le Vicilin, ou oyseau mousche, que les Indiens appellent en leur langue reffuscité. Cet oyseau, en corps, n'est pas plus gros qu'un grillon, il a le bec long & tres-delié, de la grosseur de la pointe d'une aiguille, & ses cuisses & ses pieds aussi menus que la ligne d'une esécriture. L'on a autrefois pesé son nid avec les oyseaux & trouué qu'il ne peze dauantage de 24. grains, il se nourrit de la rosée du Ciel, & de l'odeur des fleurs qu'il succe sans se poser sur icelles, mais seulement en voltigeant par-dessus. Sa plume est aussi deliée que duuet, & est tres-plaisante belle à voir pour la diuersité de ses couleurs.

Cet oyseau (à ce qu'on dit) se meurt ou pour mieux dire s'endort au mois d'Octobre, demeurant attaché à quelque petite branchette d'arbre par les pieds, & se refueille au mois d'Auril que les fleurs sont en abondance & quelquefois plus tard, & pour cette cause est apellé en langue Mexicaine reffuscité. Il en vient quantité en nostre iardin de Kebec, lorsque les fleurs & les poix y sont fleuris, & pre- || nois plaisir de les voir : mais ils sont si petits que n'estoit qu'on en peut 734
approcher de fort prés, à peine les prendroit-on pour oyseaux, ains pour papillons : on les discerne & reconnoist à leur long bec, à leurs aisles, plumes & à tout le reste de leur petit corps bien formé.

Ils sont fort difficiles à prendre, à cause de leur petitesse, & qu'ils ne se donnent aucun repos, sinon qu'ils se soustiennent quelquefois un peu en l'air becquetant une fleur. Quand on les veut auoir, il se faut approcher des fleurs & se tenir coy, avec une

longue poignée de verges en main, de laquelle il les faut frapper, si on peut, & c'est l'invention & la maniere la plus aysée pour les prendre. Nos Religieux en auoient un en vie enfermé dans un coffre & attaché à un filet, mais il ne faisoit que bruire & se tourmenter là dedans, bien qu'il eust des fleurs & confitures à manger, & au bout de quelques iours il mourut, car il n'y a moyen aucun d'en pouuoir nourrir ny conferuer long temps en vie, autrement nous en eussions apporté pour nos amis.

Il venoit aussi quantité de chardonnerets manger les semences & graines de nostre iardin : leur chant me sembloit plus doux & agreable que ceux d'icy, & mesme leur plumage plus beau & beaucoup mieux doré, mais ils sont difficiles à prendre, car leur ayant tendu quelque piege, ie n'en pû attraper aucun, comme i'esperois pour France.

735 Il y a une autre espece d'oyseau un peu plus || gros qu'un Moyneau, qui a le plumage entierement blanc comme albatre, il se nourrit aussi en cage comme le chardonneret, mais son ramage n'en est pas si agreable, bien qu'il ne soit pas à mespriser.

Les Gays que nous auons veus aux Hurons, lesquels ils appellent Tintian, sont plus petits presque de la moitié que ceux que nous auons par-deça, & d'un plumage plus diuersifié, ce qui les rend fort gentils & agreables, mais qui ne s'accommoderoient pas bien à nostre climat.

Ils ont aussi des oyseaux qu'ils appellent Stinondoa, enuiron de la grosseur d'une tourterelle, qui ont leurs plumes entierement rouges ou incarnates, on les

pourroit prendre pour petits perroquets, s'ils en auoient le bec, car tous les perroquets ne font point verts, ny iaunes, ny blancs, i'en ay veu de plumage rouge, & quelques autres tirans sur le bleu ou violet, egalemeut gentils & de mesme nature des communs. On donna à nos Religieux de Kebec un Stinondoa qui n'estoit guere plus gros qu'un moyneau, mais un peu plus long, lequel pour estre trop gras ils ne purent nourrir, non plus que moy un autre oyseau que les Hurons m'auoient donné : il auoit la teste & le col rouge, les aisles noires, & tout le reste du corps blanc comme neige.

Ils m'en auoient aussi donné quatre d'une autre espece, gros comme tourterelles, lesquels auoient par tout sous le ventre, sous la gorge & sous les aisles, des soleils bien faicts de di- || uerses couleurs, & le reste 736 du corps estoit d'un iaune meslé de gris : desquels les Sauuages font un tel estat, que quelqu'uns d'eux en conseruent les peaux comme d'autres especes rares. L'eusse bien desiré d'en pouuoir apporter en vie par deça, pour la beauté & rareté que i'y trouuois; mais il n'y auoit aucun moyen, pour le tres-penible & long chemin qu'il y a des Hurons en Canada, & de Canada en France.

L'Aigle, que nos Hurons appellent Sondaqua, est un animal genereux, & comme le roy entre tous les autres oyseaux; mais royauté tyrannique, car avec ce qu'elle leur commande, elle leur faict une guerre immortelle*, & les deuore: comme les plumes d'une Aigle morte le tesmoignent, en ce que si l'on mesle avec elles des plumes d'autres oyseaux, elles les de-

uorent & confomment, ainfi que dit Pline. C'eft une chofe qu'aucun ne fçauroit exprimer que les plumes ufent de la mefme tyrannie dont l'oyleu uoit : finon que Dieu nous voulut faire voir qu'il fait dangereux viure fous un Prince fanguinaire, & qui a des Miniftres qui furchargent fes peuples.

737 Il y a quantité d'Aigles au païs des Algoumequins, comme plus montagneux & froids * que celui de nos Hurons, lesquelles font leurs nids fur le bord des eaux ou de quelque precipice, tout au coupeau des plus hauts arbres & rochers ; de maniere qu'elles font fort difficiles à defnicher : nous en defnichafmes neantmoins plufieurs nids à noftre retour, aufquels nous ne trouuafmes en aucun plus d'un ou || deux Aiglons, que nous mangeames apres que ie fus las de les porter, & les trouuafmes tres-bonnes, car elles eftoient encores ieunes & tendres. Elles ont une propriété que fe cognoiffant eftre eftroites, & qu'elles font leurs œufs avec difficulté, elles cherchent une pierre nommée aerites, autrement pierre aquilin, qu'elles apportent en leur nid pour fe rendre plus larges & pour pondre plus ayfement, laquelle eft pour le iourd'huy en ufage chez plufieurs dames d'Italie & de France pour foulager leur enfantement.

Il eft une fois arriué qu'un de nos Religieux, eftant allé feul dans les bois enuiron une lieuë de noftre Conuent de Kebec, une tres-grande Aigle ou peut eftre un Griffon vint pour s'abbatre fur luy de telle furie, que ce pauvre Religieux s'eftant promptement ietté dans un gros buiffon le ventre contre terre, cet oyleu ne pouuant auoir fa proye, debattit long-

temps des aisles par dessus ce buisson, & puis fut contrainct de s'en aller, de quoy le Religieux rendit graces à Dieu.

Il ne faut point que ie passe sous silence (puis que ie suis dans le suiect) une belle proprieté entre toutes, que les Naturalistes attribuent à l'Aigle, pour ce peut estre que quelqu'un en pourra faire son profit, comme font les vieux pecheurs & ceux qui frequentent peu le Sacrement de la penitence, necessaire pour renouveler sa vie. Ils vous apprennent donc, qu'estant chargée de vieillesse, & ne || pouuant supporter la grosseur 738 de son bec crochu (comme celuy d'un perroquet) qui l'empesche de manger & la pesanteur de ses vieilles plumes, qui ne lui peuuent plus permettre de voler haut, ressentant aussi beaucoup d'incommoditez, à cause de la debilité de sa veuë, qui fait qu'elle ne peut plus fixement regarder le soleil, comme elle souloit, elle se iette dedans une claire fontaine, qu'elle cherche pour ce suiect; elle rompt son bec crochu à quelque dure pierre: elle despoüille ses vieilles plumes; & par tels moyens elle renouuelle si bien sa ieunesse & ses forces, que changeant de bec, de plumes & de veuë, elle commence à manger, voler aussi haut, & contempler aussi fixement les rayons du soleil qu'elle faisoit en sa pristiné ieunesse. O pauvres pecheurs enuieillis dans le peché, faictes icy vostre application, & imitez l'Aigle en vous reueffans du nouuel Adam.

Mes Sauvages me vouloient aussi desnicher des oyseaux de proye, qu'ils appellent Ahoüatantaque, d'un nid qui estoit sur un grand arbre assez proche de la riuere, desquels ils faisoient grand estat, mais ie les

en remerciay, & ne voulut * point qu'ils en prissent la peine; neantmoins ie m'en fuis repenty du depuis, car il pouuoit estre que ce fussent Vautours, desquels la peau est excellente pour un estomac refroidy.

739 En quelque contrée, & particulièrement du costé des Petuneux, il y a des poulles d'inde qu'ils nomment Ondettontaque, lesquelles || sont champestres & non domestiques, car les Sauvages, comme i'ay dit, ne nourrissent que des chiens, & presque point d'autres bestes. Le gendre du grand Capitaine de nostre bourg, en pourfuiuit une fort long temps és environs de nostre cabane, mais il ne la peut tirer, pour ce qu'encor bien qu'elle fust lourde & massiue, si est-ce qu'elle gaigna d'arbre en arbre & par ce moyen euita la fiesche.

Ie ne m'estonne point si tant d'Autheurs escriuent que les Gruës font la guerre aux Pigmées, qui sont petits hommes de la hauteur d'une coudée, residans vers la source du Nil, puis qu'il y en a si grande & forte, que sans un baston un homme parfait ne la sçauroit surmonter. Au mois d'Auril quand on seme les bleds & en Septembre quand ils sont meurs, les champs de nos Hurons en sont presque tous couuerts, ils leur tendent des collets, mais ils y en prennent peu souuent, & n'en tuent guere dauantage avec la fiesche, car ces animaux sont de bon guet, & s'ils ne sont frappés mortellement ou qu'ils n'ayent les aisles rompuës, ils emportent facilement la fiesche dans la playe, qui se guerit avec le temps, ainsi que nos Religieux du Canada l'ont veu par experience d'une Gruë prise à Kebec, qui auoit esté frappée d'une

flefche Huronne 300. lieuës au delà, & trouuerent fur fa crope la playe guerrie, & le bout de la flefche auec fa pierre enfermée dedans. Nos François en tuent auffi auec leurs arquebufes, plus que les Sauvages auec leurs flefches, mais ie vous affeure qu'il y en a || qui fe font fouuent trouuez bien empeschez de 740 combattre celles qui fe fentant frappées tiroient droit à leurs hommes pour les defigurer, finon elles courent de la viteffe de l'homme.

Il y a auffi un tres-grand nombre d'outardes & d'oyes blanches & grifes nommées Ahonque, par tout le païs du Canada, qui font le mefme detrimēt des Gruës dans les bleds de nos Hurons, aufquelles on fait de mefme la guerre, mais elles ont bien peu de deffence.

Ie me fuis eftonné que nos Hurons ne mangent point du corbeau, qu'ils nomment Oraquan, defquels ie n'euffe fait aucune difficulté de manger fi i'en euffe pû attraper, car il n'y a rien de falle en ces païs-là, qui en doïue donner horreur. Au contraire ils ne bougent prefque des bleds, qu'ils grattent comme poules, de quoy ils nous en faifoient fouuent de grandes plaintes, & nous demandoient le moyen de les en chaffer, mais il eut eſté bien difficile fans une continuelle guerre.

Tout de mefme que le corbeau qui au commencement eſt blanc, & puis prend la couleur noire*. Les pouffins du cygne font noirs, & apres deuiennent blancs. Nos Hurons les appellent Horhey, mais il s'en trouue peu dans leur païs, c'eſt principalement vers les Ebicerinys où il s'en voit plus grande quantité dans les terres & en Canada en quelque * lacs.

741 Il y a presque par tout des perdrix blanches & grises nommées Acoiffan, qui ont leur retraicte dans les sapinieres, & une infinie multitude de tourterelles, qu'ils appellent Orit- || tey, lesquelles se nourrissent en partie de glands, qu'elles auallent facilement entiers. Au commencement elles estoient si sottes, qu'elles se laissoient abbatre à coups de pierres ou de gaules de dessus les arbres, mais à present elles font un peu plus aduifées.

Il seroit bien difficile & non necessaire de descrire de toutes especes d'oyseaux, qui font dans l'estenduë de ces vastes Prouinces : ce peu que i'en ay descrit peut suffire pour faire voir que le Ciel a là ses habitans pour louer Dieu aussi bien que nous en auons icy, & que par tout retentissent les louanges du Createur, qui a encor peuplé le país de nos Sauvages de plusieurs oyseaux de proye, de ducs, faucons, tiercelets, esperuiers & autres : mais sur tout de bon * gibiers, comme canars de plusieurs especes, margaux ; raquettes, outardes, mauues, cormorans, & autres.

Des animaux terrestres qui se trouuent communement en Canada, & de ceux qu'on y a fait passer d'icy.

CHAPITRE III.

Ce n'est pas merueille qu'il se trouue de certains animaux en quelques contrées qui ne se voyent point en d'autres, car il y en a qui ne se plaissent qu'au froid,

& les autres à la chaleur : c'est pourquoy en quelque* Royau- || mes d'Affrique, il n'y a nulles bestes à 4. 742
pieds, lesquelles n'y peuuent viure pour l'extreme
chaleur qu'il y fait : pour ce mesme suiect on n'y voit
ny sanglier, ny cerf, ny cheure, ny ours, au rapport
de quelques Autheurs, sinon que les Espagnols y en
ayent fait passer.

Et ceux qui ont traicté du nouveau monde ou de
l'Amérique entiere, assurent qu'auant que les mesmes
Espagnols l'eussent conquise, il n'y auoit ny chiens,
ny moutons, ny brebis, ny cheures, ny pourceaux,
ny chats, ny asnes, ny bœufs, ny cheuaux, chameaux,
mulets, ny elephans, de tous lesquels il n'y en auoit
non plus dans tout le Canada, excepté des chiens, les-
quels sont encores un peu differens des nostres de
deça.

Mais à present & depuis longues années, il se trouue
dans ce nouveau monde ou Merique *, une presque
infinie multitude de toutes les especes d'animaux ne-
cessaires au seruice & nourriture de l'homme, que les
Espagnols y ont fait conduire des parties d'Europe,
d'Asie & d'Afrique.

Il n'y a que nostre pauvre Canada qui en est tres
mal pourueu. On y a seulement fait passer quelques
vaches, cheures, pourceaux & volailles communes &
rien plus. Nos Religieux y ont eu fait passer un
asne & une asnesse, tant pour peupler, que pour le
seruice qu'on en pouuoit esperer en un país où il n'y
a d'animaux de charge, mais les hyuernans de Kebec,
les ont tellement fatiguez qu'enfin ils y ont fait mou-
rir l'asne, & n'y reste plus que || l'asnesse, que nous 743

laiffons tout l'Esté coucher emmy les champs, & en liberté de se nourrir où elle veut, finon pendant l'Hyuer, qu'elle se retire en une petite estable que nos Religieux luy ont faict accommoder à la basse court de nostre petit Conuent.

Il arriua un petit traict gentil en la descente de ces deux animaux, car comme les Sauuages furent aduertis qu'il y auoit aux barques deux bestes estrangeres, tous accoururent au port pour en auoir la veuë, & se tindrent là coy tandis qu'on les débarquoit, qui ne fut pas sans peine, mais le plaisir fut à leur beau ramage, car quand ils commencerent d'entonner leur notte, qu'ils rehauffoient à l'enuie à mesure qu'ils sentoient le doux air de la terre, tous les Sauuages en prirent telle espouuante qu'ils s'enfuyrent tous à vauderoute emmy les bois, sans qu'aucun regardast derriere soy, pour se deffendre de ses demons. O que voylà de furieuses bestes, disoient-ils, que les François nous ont amenez, ou pour nous deuorer, ou pour nous resioüir de leurs airs musicaux.

744 Je ne sçay si on les eut voulu vendre aux Sauuages, combien de castors ils en eussent bien offerts, pour estre les premiers qui ayent entré dans le païs, mais j'ay apprië (dans l'histoire) que les premiers que les Espagnols firent passer au Peru, il s'en vendit un dans la ville de Huamanca, en l'an 1557. quatre cens huic-tante ducats & trois cens septante six marauedis à Garcillaffo de la Vega, pour en || faire faillir ses iuments & en auoir des mulets. Il en fist depuis acheter un autre huict cens quarante ducats, & il n'eust pas valu en Espagne plus de six ducats, tant les

choses rares sont estimées, comme une cheure, qui a esté vendue iusques à cent & dix ducats, mais maintenant ellesy ont si bien multiplié depuis ce temps-là, que si l'on en fait cas auiourd'huy, ce n'est seulement que pour en auoir la peau, & si on auoit le soin de passer de mesme de toutes nos especes d'animaux dans le Canada, on en verroit avec le temps la mesme multitude, mais il y faudroit aussi des familles pour les gouverner.

Or bien que le país de nos Hurons soit desnüé de beaucoup d'especes d'animaux que nous auons icy, Dieu le Createur leur en a pourueu de plusieurs autres sortes qui leur sont utiles, & desquels le país ne manque non plus que l'air & les riuieres d'oyseaux & de poissons.

Ils ont trois diuerses especes de renards tous differens en poil & en couleur, & non en finesse & cautele, car ils ont la mesme nature des nostres de deça, mais beaucoup plus estimez pour leurs fourrures, tres-excellentes & riches.

L'espece la plus rare & la plus riche des trois, sont ceux qu'ils appellent Hahyuha, lesquels ont tous le poil noir comme gey, & pour ceste cause grandement estimez, iusques à valoir plusieurs centaines d'escus la piece || entre les Allemands & peuples Septentrionaux pour des fourrures, ou bords à leurs bonnets. 745

La seconde espece la plus estimée sont ceux qu'ils appellent Tfinantontonque, lesquels ont une barre ou liziere de poil noir qui leur prend le long du dos, & passe par dessous le ventre, large de quatre doigts ou enuiron, le reste est aucunement roux & grisastre.

La troisieme espece font les communs, appelez Andafaley, ceux-cy font presque de mesme grosseur, & du poil des nostres, sinon que la peau semble mieux fournie, & le poil un peu plus grisastre. De toutes lesquelles especes, il nous en fut donné quelque * peaux par des Sauvages estrangers, nous venans visiter en nostre maison Huronne, lesquelles font demeurées à nos François apres nous en estre seruy pendant les grands froids.

Ils ont aussi trois fortes d'escurieus differends, & tous trois plus beaux & plus petits que ceux de nostre Europe. Les plus estimez & rares font les escurieus volans, nommez Sahoüesquanta, qui ont la couleur cendrée, la teste un peu grosse, le poil doux & court & les yeux petits. Ils sont appelez volans, non qu'ils ayent des aysles, mais à raison qu'ils ont une certaine peau aux deux costez prenans de la patte de derriere à celle de deuant, qu'ils replient fort proprement contre leur ventre quand ils marchent, puis l'esten-
746 || dent quand ils volent, comme ils font aysement d'arbre en arbre, & de terre iusques au dessus.

Les premiers que ie vis furent trois ieunes qui nous furent apportez par l'une des filles du grand Capitaine Auoindaon, que ie receus sans sçavoir que c'estoit, iusques à l'arrivée du Pere Joseph à qui ie les donnay à nourrir, comme il fit un assez long temps, mais qui à la fin se laisserent mourir, ou par trop de froid, ou pour ne les sçavoir accommoder, de quoy nous eumes quelque regret, car c'estoit un present digne d'une personne de condition, ioint qu'ils sont assez rares dans le pays.

La seconde espece qu'ils appellent Ohihoin, & nous Suiffes, à caufe de leur bigarure, font ceux qui font rayez & barrez uniuerfellement par tout le corps, d'une raye blanche, puis d'une rouffe, grize & noirafre, qui les rendent tres-beaux & agreables, mais qui mordent comme perdus s'ils ne font appriuoifez, ou que l'on ne s'en donne de garde.

La troiefme espece font ceux qui font prefque du poil & de la couleur des nôtres, qu'ils appellent Arouffen, & n'y a prefque autre difference, finon qu'ils font plus petits.

Au temps de la pefche, que i'estois cabané dans une Isle de la mer douce, i'y vis un grand nombre de ces animaux profiter de nôtres pefche, defquels i'eu plusieurs de ceux que || mes Sauuages tuerent à coups de 747
flefches, & en pris un Suiffe dans le creu d'un arbre tombé.

Ils ont en plusieurs endroits des lieures & lapins qu'ils appellent Quetonmalifia, les Sapinieres & petits bois font les lieux de leur retraite, à la sortie defquels les Sauuages tendent des lacets, mais ils en prennent bien peu fouuent, quoy qu'il y en ait en quantité fur le chemin des Quieunontateronons, car les cordelettes n'estant ny bonnes ny affez fortes, il les coupent ayfement quand ils s'y trouuent attrapez, ou bien en autre façon, les Sauuages les tuent avec leurs arcs ou matras.

Les loups ceruiers, nommez Toutfitfoute, de la peau defquels les grands font tant d'estat pour leurs fourrures plus riches, en quelque Nation font affez frequens. Mais les loups communs, qu'ils appellent

Anatifqua, font assez rares par tout, aussi en estiment-ils grandement la peau, de laquelle ils font de riches robes de Capitaines, comme de celle d'une espece de leopard ou chat sauvage qu'ils appellent Tiron. Il y a un pays en ceste grande estenduë de terre que nous furnommons la Nation de Chat, pour raison de ces chats, petits loups ou leopards qui se retrouvent dans leur pays, desquels ils font leur* robes qu'il parfement & embellissent de quantité de queueës d'animaux coufuës tout à l'entour des bords, & par le milieu du corps, és endroits où elles paroissent le
748 || plus. Ces chats ne font gueres plus grands que renards, mais ils ont le poil du tout semblable à celui d'un loup commun, car i'y fus moy mesme trompé au choix.

Ils ont vers les Neutres une autre espece d'animaux nommez Otay, ressemblant à un escurieux grand comme un petit lapin, d'un poil tres-noir, & si doux, poly & beau qu'il semble de la panne. Ils font grand cas de ces peaux desquelles ils font des robes & couvertures, où il y en entre bien une foixantaine qu'ils embellissent par tout à l'entour, des testes, & des queueës de ces animaux qui leur donnent bonne grace, & rendent riches en leur estime.

Les enfans du diable, que les Hurons appellent Scangareffe, & le commun des Montagnais Babougi Manitou, ou Ouinesque, est une beste fort puante, de la grandeur d'un chat ou d'un ieune renard, mais elle a la teste un peu moins aiguë, & la peau couverte d'un gros poil rude & enfumé, & sa grosse queueë retrouffée de mesme, elle se cache en Hyuer sous la

neige, & ne fort point qu'au commencement de la Lunedu mois de Mars, laquelle les Montagnais nomment Ouinifcon pifmi, qui signifie la Lune de la Ouinefque. Cet animal, outre qu'il est de fort mauuaise odeur, est tres-malicieux & d'un laid regard, ils iettent aussi (à ce qu'on dit) parmy leurs excremens des petits serpens, longs & deliez, lesquels ne vivent neantmoins gueres long temps. I'en pensois apporter une peau passée, || mais un François passager me 749 l'ayant demandée ie la luy donnay.

Les eslans ou orignats, en Huron Sondareinta, sont frequents & en grand nombre au pays des Montagnais, & fort rares à celui des Hurons, sinon à la contrée du Nort, d'autant que ces animaux se plaisent dans les pays froids & montagneux plus qu'aux pays chauds & temperés. C'est l'animal le plus haut qui soit apres le chameau : car il est plus haut que le cheval, il a le poil ordinairement grifon, quelquefois fauve, & assez long, mais un peu rude, sa teste est fort longue & porte son bois double & branchu comme le cerf, mais large & plat en quelque façon comme celui d'un dain, & long de trois pieds ou enuiron. Le pied en est fort fourchu comme celui du cerf, mais beaucoup plus plantureux, la chair en est courte & fort delicate, & la langue tres-excellente, il paist aux prairies, & vit aussi des tendres pointes des arbres. C'est la plus abondante manne des Canadiens & Montagnais pendant l'Hyuer, comme le poisson pendant l'Esté. L'on en nourrissoit un ieune au fort de Kebec destiné pour la France, que ie fus voir, mais il ne pût estre guery de la morsure des chiens qui

l'auroient arresté, & mourut quelque temps apres. On
tient que la femelle porte tousiours deux petits &
tousiours masle & femelle, neantmoins la chose n'est
750 pas tellement infaillible qu'on n'aye quelquefois veu
le contraire. || Il y a en plusieurs contrées des Cari-
bous, ou afnes Sauvages, que quelqu'uns appellent
Aufquoy à mon aduis, les Montagnais en prennent
assez souuent, desquels ils nous donnerent un pied,
qui estoit creux & si leger de la corne & fait de telle
forte, qu'on peut aysement croire ce qu'on dit de cet
animal, qu'il marche sur les neiges sans enfoncer,
mais ie n'en ay point veu l'experience, & me contente
de dire que ie donnay ce pied à un François, qui me
le demanda avec importunité, autrement ie l'aurois
apporté icy.

Les ours, nommez Agnouoin, sont plus communs
dans le Canada que les loups, & y en a de deux sortes,
sçauoir noirs & blancs, mais les blancs sont beaucoup
plus grands & plus dangereux que les noirs, car ils
combattent les hommes & les deuorent, ils habitent
particulierement (à ce qu'on dit) vers l'Isle Danticosti
à l'embouchure du fleuve S. Laurent, qui n'est fre-
quenté que de bien peu de Sauvages, mais les contrées
plus ordinaires où se nourrissent ces animaux farou-
ches sont les hautes montagnes & les pays tres-froids.

On tient qu'au Temple de Sainct Olaus en Nor-
mandie, qui despend de l'Archeuesche de Trudun *,
& aux pieds du Siege Pontifical, on y voit la peau
d'un ours, qui surpasse en blancheur la neige ou le
lis, elle est large de quatorze pieds. Marc Pole assure
751 auoir veu en Tartarie des ours blancs de vingt || aul-

nes de longueur, ce que i'ay peine à croire, encore qu'Olaus en fasse mention, pour ce qu'il semble que le conte soit hors de raison, & dit pour faire admirer simples. Albert le Grand & plusieurs autres avec luy, racontent que les ours blancs nagent au profond de la mer & qu'ils y peschent & mangent les poissons, ce qui nous est facile à croire en ce que nous voyons les communs mesmes, entrer librement dans les eaux, se plonger & nager comme les poissons, tefmoin celuy que ie conduis * au pays des Hurons, lequel se vouloit ietter dans toutes les eaux qu'il rencontroit en chemin, ou pour se sauuer, ou pour s'efgayer, & auois de la peine assez de l'en retirer avec la corde qui tenoit à son col, lequel pour reuanche (malicieuse beste) se vouloit ietter à mes iambes, mais à mesme temps ie luy releuois la teste en haut, & ayant bien grondé il s'appaifoit & continuoit son chemin à costé de moy.

Les ours font tres-bons à manger, c'est pourquoy nos Sauuages en font un grand estat, & tiennent sa chair fort chere, ie ne sçay à quoy l'acomparer, car elle ne sent ny le bœuf, ny le mouton, & encores moins le cerf, mais plustost le cheureau, les vieux ont un autre gouft, & font gras comme lard. Il m'arriua de dire à Monsieur le Marechal de Bassompierre, que i'auois mangé de la chair d'ours, & l'auois trouuée bonne. Il m'asseura que au dernier voyage qu'il fit en Suisse pour le Roy il en auoit aussi mangé en un || festin que luy firent les Suisses, & ne l'auoit point trouuée mauuaise. Nos Sauuages les engraiuent (car la graisse est leur sucre) avec une maniere facile, ils

font une petite tour au milieu de leurs cabanes, avec des pieux picquez en terre, & là ils enferment la beste, à laquelle ils donnent à manger par les entredeux des bois, des restes de sagamité, sans crainte des pattes & de leurs dents, & estant bien grasse, ils en font un bon festin à tout manger.

Le Pere Ioseph le Caron m'a raconté dans le pays, qu'hyuernant avec les Montagnais, ils trouuerent dans le creux d'un chefne, une ourse avec ses petits couchés sur quatre ou cinq petites branches de cedre, environnez de tous costez de tres-hautes neiges, sans auoir rien à manger, & sans aucune apparence qu'ils fussent fortis de là pour aller chercher de la prouision depuis trois mois & plus que la terre estoit par tout couuerte de ces hautes neiges : cela m'a fait croire avec luy, ou que la prouision de ces animaux estoit faillie depuis peu, ou que Dieu, qui a soin & nourrist les petits corbeaux delaissez, substante par une maniere à nous incognuë ces pauvres animaux au temps de la necessité : ils les tuerent sans difficulté, car ils n'eussent sceu s'eschapper ou se deffendre, & en firent bonne chere, avec les ceremonies accoustumées entr'eux, qui sont telles (à ce que i'ay ouy dire) que toutes les filles nubiles & les ieunes femmes mariées qui n'ont point
753 encore || eu d'enfans, tant celles de la cabane où l'ours doit estre mangé que des autres voisines, s'en vont dehors, & ne rentrent point tant qu'il y reste aucun morceau de cet animal, dont elles ne gouffent point, & ne sçay pourquoy.

Les cerfs, qu'ils appellent Sconoton, sont plus communs dans le pays des Neutres qu'en toutes les autres

contrées Huronnes, mais ils font un peu plus petits que les nostres de deça, & tres-legers du pied, neantmoins cès Attiuoindarons avec leurs petites raquettes attachées sous leurs pieds, courent sur la neige avec la mesme vitesse des cerfs, & en prennent en quantité par d'autres inuentions qui ne sont pas en usage en nostre Europe. Ils en font boucaner d'entiers pour leur Hyuer, & n'ostent point les fumées des entrailles qu'ils font cuire ensemble avec les intestins dans la Sagamité. Cela faisoit un peu estonner nos François au commencement, mais il falloit auoir patience et s'accoustumer à manger de tout, car il n'y auoit pas de viande à choisir, ny de ruë aux Ours pour auoir du rosty.

Il y a quantité de porcs-epics, lesquels les Canadiens sçauent attraper pour leur nourriture, & des pointes pour leurs matachias. J'ay dit ailleurs comme ils leur sçauent donner couleur, & s'en seruir, par quoy ie ne le repeteray point icy. Ils ont aussi des martes assez belles, desquelles ils font de bonnes fourrures pour se couvrir en Hyuer, & apres les traittent aux François.

|| On tient qu'il y a des dains en quelque* contrées, mais pour les Buffles, le P. Ioseph m'a asseuré 754 en auoir veu des peaux entieres entre les mains d'un Sauvage de pays fort esloigné, ie n'en ay point veu, mais ie croy ce bon Pere.

Parlons à présent des chiens & de leur naturel, car entre tous les animaux qui seruent à l'homme, il tient le premier rang pour la fidélité, nous en auons des exemples tres-remarquables, & qui nous font admi-

rer; tefmoin celuy qui portoit à la bouche de fon maiftre eftendu mort fur un efchafaut, le pain que les paffans luy donnoient par compaffion, & qui apres se noya voulant fauver fon maiftre ietté dans le Tibre 3. iours apres fon execution. Voicy une autre exemple prefque pareille, & plus recente que nous apprend l'ordinaire arriué de la ville de Minden en Allemagne, datté du 13. Mars 1635. Un caualier que fon cheual auoit ietté dans la riuiera, pendans ces grandes inondations d'eaux, eftoit defia à fond, & se noyoit, lorsqu'un chien qu'il nourriffoit de longue main & luy tenoit tousiours compagnie, faifant le plongeon, le prit à belles dents par les cheueux, & luy tint la tefte hors de l'eau, tant que les bateliers de là auprès le tirèrent de ce peril, & luy firent confeffer qu'il deuoit à fon chien la vie, que fon cheual luy auoit oftée.

755 Le rapporteroyz icy tout plein d'autres exemples de cette fidelité canine, n'estoit la brieueté que ie me fuis propofée, & qui m'oblige de paffer beaucoup de chofes fous filence, || mais encore ne veux-ie point obmettre de dire que comme ie paffois un iour par une bourgade chez un Gentilhomme de nos amis, fon chien s'efgayant feul dans la campagne prit un lieure à la courfe, lequel un certain payfan sceut fi bien caioler qu'il luy enleua fa prife & l'emporta en fa maifon, de quoy le chien indigné au poffible le fuiuit & l'attaqua diuerfes fois, mais n'en ayant pû tirer raifon, il en fut faire fes plaintes à fon maiftre, avec des fouspirs & abayemens qui tefmoignoient affez fes reffentimens, & que quelque malheur luy eftoit arriué; enfin le fieur Morifet, ainfi s'appelloit ce Gentilhomme, vou-

lut s'explaircir des plaintes de son chien, & pourquoy il le tiroit & monstroit de sortir à la porte, il suiuit donc cette beste qui le conduit droit au logis de ce payfan, lequel se croyant descouuert s'accusa de luy mesme, disant qu'il luy alloit porter un lieure qu'il auoit osté de son chien, peur qu'un autre le prist. Je scauois bien, dit alors le Gentilhomme, que mon chien auoit raison de m'amener icy, une autre fois n'usez plus de pareille courtoisie.

Fidelité & recognoissance telle quelle * fait honte à celle de l'homme, qui n'a d'amitié que pour ses interests particuliers, ou * le chien n'a pour tout espoir qu'un morceau de pain souuent meslé des effects de vostre cholere, sans que les coups le fassent bouger de vos pieds, couché contre terre, les pattes esleuées comme vous demandant pardon, innocent qu'il est à vous son criminel. Que pleust || à Dieu que nous fus-
756
sions ainsi humble * deuant Dieu au temps de sa visite, & que les miseres ausquelles l'homme est fuiet fussent un affermissement de nostre fidelité enuers ce Dieu de qui nous dependons.

Tout ce qu'on peut trouuer de blasnable au chien, & qui ternit sa fidelité, est un mauuais naturel qu'il a enuers son semblable affligé, car si un chien est accablé, ou maltraité d'un autre, incontinent tous les autres chiens se iettent dessus, sans s'informer s'il a tort ou non, c'est assez qu'ils le voyent abayé pour l'accabler s'ils peuuent, ainsi en font les cruels politiques en ce monde enuers les gens de bien ordinairement affligez. On dit du pourceau tout au contraire du chien, que si l'un d'eux crie à l'aide, tous les autres

vont au secours, cela estant, le pourceau a donc le naturel meilleur que l'homme meschant, & Dieu vueille que dans des congregations bien saintes, aussi bien que dans le monde, on n'y voye point ce malheureux naturel du chien, d'affliger l'affligé, & mespriser celuy qui n'est point fauorisé, ce que font ordinairement les gausseurs & ceux qui n'ont iamais sceu que c'est d'honnefteté au monde.

757 Les chiens du Canada font un peu differens des nostres, sinon au naturel & au sentiment qui ne leur est point mauuais. Ils hurlent plustost qu'ils n'abayent, & ont tous les oreilles droictes comme renards, mais au reste tout semblables aux matins de mediocre grandeur de nos villageois, ils arrestent l'eslan || & descourent le gifte de la beste, & font de fort petite despençe à leur maistre, mais au reste plus propres à la cuisine qu'à tout autre seruice.

La chair en est assez bonne & sent aucunement le porc, peut estre à cause des falletes des ruës de quoy ils se nourrissent principalement, i'en mangeois assez peu souuent, car une telle viande est fort estimée dans le pays, c'est pourquoy ie n'en auois pas si souuent que i'eusse bien desiré. Ils sont fort importuns dans les cabanes, marchent sur vous, & s'ils rencontrent le pot au descouuert, ils ont incontinent leur museau aigu dans la Sagamité, qui n'en est pas estimée moins nette.

Il y a une espece de grosses fouris aux Hurons que ie n'ay point veue ailleurs. Ils les appellent Tachro, une fois plus grosses que les communes qu'ils appellent Tsongiatan, & moins puissantes que les rats, desquels ie n'ay point veu aux Hurons, & ne sçay s'il y

en a aucun, non plus qu'au Peru auant la venuë des Espagnols ; où on dit qu'il y en a à present dans les villes basses, & par la campagne, de si prodigieux, qu'il n'est point de chat, si hardy soit-il, qui les oze combattre, & non pas mesme les regarder, cela estant on peut croire que l'origine en est venuë de ceux qui s'engendent dans les Nauires, qui pourroient auoir esté portés à terre dans les hardes des Espagnols lorsqu'ils y descendirent pour la conqueste du pays, & que le climat, où toutes autres choses viennent dans leur plus grande || perfection, ait fait grossir ces ani- 758
maux au delà de l'ordinaire.

Mais ce qui est plus probable, ie croy que ces rats font entrez dans les Indes & le Peru, comme ils entrent aux ports de France, où vous voyez que peu de temps apres que les Nauires ont esté deschargez, & qu'il n'y a plus de quoy manger, ils scauent trouuer les cables sur lesquels ils se coulent à terre file à file, & puis se logent aux premieres hostelleries sans fourier, s'ils ne font empeschez par les petits garçons, qui à coups de bastons leur font furieusement la guerre, mais de iour, car la nuit ils font mieux leur débarquement.

Il est vray que si nos Hurons sont exempts de rats, ils ont des fouris communes en grand nombre qui leur font un merueilleux degast de bled & de poisson sec, quand elles y peuuent atteindre. Les Sauvages mangent le tachro sans horreur, aussi faisoient mes confres ceux que nous prenions la nuit sous des pieges dans nostre cabane, sans que nous les peussions autrement discerner des fouris communes qu'à la grosseur

& à la rareté, car nous en prenions peu souuent, & quantité des autres que l'on iettoit aux champs comme nuisibles.

S'ils ont des fouris fans nombre, ils ont des puces à l'infiny, qu'ils appellent Touhauc, & particulièrement pendant l'Esté, desquelles ils feroient fort tourmentez s'ils estoient chargez d'habits, mais ils sont vestus à la legere, un petit brayer de cuir, & la robe quand ils veulent.

759 || Pour les petits vermisseaux qu'ils nomment Tfiuoy, les femmes les mangent avec delectation & plaisir, & y font une chasse aussi exacte qu'on pourroit faire à un excellent gibier, mais ils en ont tres-peu, en comparaison des puces. Quelqu'uns ont voulu dire que les Sauvages ne mangent ces petits vermisseaux que par vengeance, disans : ie morderay qui m'a mordu, mais ils se sont trompez, car il n'y a ordinairement que les femmes qui en mangent, & ce par delice, & non point les hommes, du moins ie ne leur en ay point veu manger, ny faire estat comme font les femmes & les filles indifferemment.

L'inuention qu'elles ont pour les auoir de leurs fourures est gentille, elles picquent 2. bastons en terre, l'un d'un costé, & l'autre de l'autre deuant le feu, puis elles y attachent le poil en dehors, or ces vermisseaux sentans la chaleur, sortent du fond du poil, & se tiennent à l'extremité, où ils sont pris par les Sauvageffes, & croquez entre leurs dents. Une merueilleuse coustume s'obseruoit iadis en quelque Prouinces des Indes Occidentales, où l'oïsiuete n'auoit point de lieu. Les pauvres impotens qui n'a-

uoient ny moyens pour viure, ny fanté pour en gagner, deuoient payer au Roy un nombre de cornets de ces vermisseaux qu'il leur auoit enioint, afin de les obliger à occuper leur temps & à se tenir nettement.

Des poissons & bestes aquatiques.

760

CHAPITRE IV.

Dieu, qui a peuplé la terre de diuerses especes d'animaux, tant pour le seruice de l'homme, que pour la decoration & embellissement de cet uniuers, a aussi peuplé la mer & les riuieres d'autant, ou plus, de diuersité de poissons, qui tous subsistent dans leurs propres especes, & en nombre presque infiny, bien que tous les iours l'homme en retire une partie de sa nourriture, & les poissons gloutons qui font la guerre aux autres dans le profond des abysses, en engloutissent & mangent à l'infiny: ce sont les merueilles de Dieu.

Il est vray que les poissons n'ont rien de commun avec les hommes & qu'il y en a bien peu qui s'accoustument & adoucissent avec eux, & entendent quand on les appelle, & prennent à manger de leur main, comme la Murene du Romain Craffus tant celebrée de tous; & toutesfois ils ont esté creez auant les autres animaux, & auant l'homme mesme, & n'ont

iamais esté fuiets à la malediction non plus que les eauës qui les environnent, car Dieu maudissant Adam n'a maudit les eaux, pour ce qu'il n'a beu de l'eau contre le commandement de Dieu, mais bien mangé du fruiët de la terre, qui luy estoit deffendu.

761 || On sçait par experience, que les poissons marins se delectent aux eaux douces, aussi bien qu'en la mer, puis que par fois on en pefche dans nos riuieres. Mais ce qui est admirable en tout poisson, soit marin ou d'eau douce, est qu'ils cognoissent le temps & les lieux qui leur sont commodes : & ainsi nos pefcheurs de moluës iugerent à trois iours prés le temps qu'elles deuoient arriuer, & ne furent point trompez, & en fuite les maquereaux qui vont en corps d'armée, ferrez les uns contre les autres comme un bataillon bien rangé, le petit bout du museau à fleur d'eau, pour descourir les embusches des pefcheurs.

Cela est admirable, mais bien plus encore de ce qu'ils vivent & se resiouissent dans la mer salée, & neantmoins s'y nourrissent d'eau douce, qui y est entre-meslée, que par une maniere admirable ils sçauent discerner & fucquer avec la bouche parmy la salée, comme dit Albert le Grand : voire estans morts, si l'on les cuit avec l'eau salée, ils demeurent neantmoins doux. Mais quand aux poissons qui sont engendrez dans l'eau douce & qui s'en nourrissent, ils prennent facilement le gouft du sel, lorsqu'ils sont cuits dans l'eau salée. Ce sont secrets de la nature.

Or, demesme que nos pefcheurs ont la cognoissance de la nature de nos poissons, & comme ils sçauent choisir les saisons & le temps pour se porter dans les

contrées qui leur font commodes, auffi nos Sauvages, aydez de la raifon & de l'experience, fçauent auffi fort bien * || bien* choisir le temps de la pefche, quel poiffon vient en Automne ou en Efté, ou quel en l'une ou en l'autre faifon. 762

Pour ce qui eft des poiffons qui fe retrouuent dans les riuieres & lacs au païs de nos Hurons, & particulièrement à la mer douce, les principaux font l'Affihendo, duquel nous auons parlé ailleurs, & des Truiâtes, qu'ils appellent Ahouyoche, lesquelles font de defmefurée grandeur pour la plupart, & n'y en ay veu aucune qui ne foit plus groffe que les plus grandes que nous ayons par deçà : leur chair eft communement rouge, finon à quelqu'unes qu'elle fe voit iaune ou orangée, mais excellemment bonne.

Les Brochets, appelez Soruiffan, qu'ils y pefchent auffi avec les Efturgeons, nommez Hixrahon, eftonnent les perfonnes, tant il s'y en voit de merueilleufement grands, & friands au delà de toutes nos efpeces de poiffons : ie le fçay par experience, car i'en ay fait les epreuues dans la neceffité, qui me faifoit trouuer la fauce à l'eau, douce & bonne comme beure fraiz ; & puis on dira qu'on ne fçauroit manger le poiffon fans le fel, l'efpice ou le vinaigre, on fe trompe, car ie le mangeois fortant de l'eau feule & le trouuois bon.

Quelques fepmaines apres la pefche des grands poiffons, ils vont à celle de l'Einchataon, qui eft un poiffon un peu approchant aux barbeaux par deçà, long d'enuiron un pied & demy, ou peu moins : ce poiffon leur fert pour donner gouft à leur fagamité

763 pendant || l'Hyuer, c'est pourquoy ils en font autant d'estat comme du grand poisson, & afin qu'il fasse mieux sentir leur potage, ils ne l'esfuentrent point & le conferuent pendu par morceaux aux perches de leurs cabanes; mais ie vous assure qu'au temps de carefme, ou quand il commence à faire chaud, qu'il put * & sent si extremement mauuais, que cela nous faisoit bondir le cœur, & à eux ce leur estoit mux & ciuette.

En autre faison ils y peschent à la ceine une certaine espece de poissons, qui semblent estre de nos harangs, mais des plus petits, lesquels ils mangent frais & boucanez. Et comme ils sont tres-sçauants, aussi bien que nos pescheurs de moluës, à cognoistre un ou deux iours prés, le temps que viennent les poissons de chacune espece, ils ne manquent point d'aller au petit poisson, qu'ils appellent Auhaitfique, & en peschent une infinité avec leur ceine, & cette pesche du petit poisson se fait en commun, qu'ils partagent entr'eux par grandes escuellées, duquel nous auions nostre part comme bourgeois de leur bourgade saint Ioseph au Quieunonascaron.

Ils peschent aussi de plusieurs autres especes de poissons, mais comme ils nous sont incognus, & qu'il ne s'en trouue point de pareils en nos riuieres, ie n'en fais point aussi de mention.

764 L'anguille en sa faison est une manne qui n'a point de prix chez nos Montagnais. J'ay admiré l'extreme abondance de ce poisson, en || quelqu'unes des riuieres de nostre Canada, où il s'en pesche tous les ans vers l'Automne une infinité de centaines, qui

viennent fort à propos, car n'estoit ce secours on se trouueroit bien souuent empesché, en quelques mois de l'année principalement; les Sauuages & nos Religieux en usent comme viande enuoyée du Ciel pour leur soulagement & consolation. Ils la peschent en deux façons, avec une nasse, ou avec un harpon, ce qui se fait la nuit à la clarté du feu. Ils font des nasses avec assez d'industrie, longues & grosses, capables de contenir cinq & six anguilles: la mer estant basse, ils les placent sur le sable en quelque lieu propre & reculé, les affeurent en sorte que les marées ne les peuuent emporter: aux deux costez ils amassent des pierres, qu'ils estendent comme une chaisne ou petite muraille de part & d'autre, afin que ce poisson qui va toujours au fond rencontrant cet obstacle, se glisse doucement vers l'emboucheure de la nasse où le conduisent ces pierres: la mer venant à se grossir, couvre la nasse, puis se rabaisant, on la va visiter: par fois on y trouue cent ou deux cens anguilles d'une marée, quelquefois plus, & d'autres fois point du tout, selon les vents & les temps. Quand la mer est agitée, on en prend beaucoup, quand elle est calme, peu ou point, mais alors ils ont recours à leur harpon, comme ie vis faire en la mer douce, proche un village des Cheueux releuez, tirant aux Hurons.

Voicy comment les Sauuages font seicher de ces poissons. Ils les laissent un peu esgoutter, || puis leur coupent la teste & la queuë, ils les ouurent par le dos, puis les ayant vuidés ils les tailladent, afin que la fumée entre par tout: les perches de leurs cabanes en sont toutes chargées. Estans bien boucanez, ils

les accouplent & en font de gros paquets enuiron d'une centaine à la fois. Voylà leurs viures principaux iufques à la neige, qui leur donne de l'orignac & d'autres animaux.

Comme i'estois en noftre Conuent de Kebec prest à partir pour les Hurons, nos freres efchaperent un loup marin s'efgayant au foleil fur le bord de l'eauë, car leur canot n'ayant pû affez toft ranger la terre à caufe de la violence du flux, il s'efchappa, autrement il estoit à eux pour quelque * coups de bafton, qui est la maniere de les tuer, car ne pouuans courir ils font ayfement pris s'ils font tant foit peu esloignez de leur element naturel. Voilà comment les Montagnais en prennent fouuent & en font de bons festins, mais ils ne fe prennent qu'en de certaines faifons.

Au lieu nommé par les Hurons Anthrandéen, & par nous le Cap de Victoire, ou * diuerfes Nations des Sauvages s'estoient affemblées, ie vis en la cabane d'un Montagnais un certain poiffon, que quelqu'uns appellent Chaoufarou, gros comme un grand brochet, il n'estoit qu'un des mediocres, car il s'en voit de beaucoup plus grands & qui ont iufques à 8. 9. & 10. pieds, à ce qu'on dit : il auoit un bec (d'enuiron un pied & demy de long, fait à peu près comme celuy
766 d'une becaffe, finon qu'il a l'ex- || tremité mouffe & non fi pointue, gros à proportion du corps.

Il a double rang de dents fort aiguës & dangereufes. D'abord ne voyant que ce long bec qui palloit au trauers une fente de la cabane en dehors, ie croyois que ce fust de quelque oyseau rare, ce qui me donna la curiosité de le voir de plus près, mais ie trouuay que

c'estoit un poisson qui auoit toute la forme du corps tirant au brochet, mais armé de tres-fortes & dures escailles, de couleur gris argenté, & difficile à percer.

Ce poisson a une industrie merueilleuse (à ce qu'on dit) : quand il veut prendre quelque * oyseaux, il se tient dedans des ioncs ou roseaux, qui sont sur les riués du lac, & met le bec hors de l'eau sans se bouger : de façon que lorsque les oyseaux viennent se reposer sur le bec, pensant que ce soit un tronc de bois, il est si subtil, que serrant le bec qu'il tient entr'ouuert, il les tire par les pieds sous l'eau & les deuore. Il ne fait pas seulement la guerre aux oyseaux, mais à tous les autres poissons qui ne luy peuuent resister. Les Sauvages font grand estat de la teste, & se saignent avec les dents de ce poisson à l'endroit de la douleur, qui se passe soudainement, à ce qu'ils disent.

Les Castors, nommez par les Montagnais Amiscou, & par nos Hurons Tsfoutayé, sont la cause principale que plusieurs marchands François trauerent ce grand Ocean, pour s'enrichir de leur * despouilles, & se reuestir de leurs superfluitez, desquels ils apportent si grande || quantité toutes les années, que ie ne sçay 767 comment on n'en voit la fin.

Ces animaux, à ce que l'on tient, sont fort feconds, les femelles portent iusques à cinq & six petits & masles & femelles : il y a danger qu'enfin ils n'exterminent tout-à-fait l'espece en ces païs, comme il est arriué aux Hurons.

Cet animal est à peu prés gros comme un mouton tondu, ou peu moins, & qui se peut appruiuifier, car nos Religieux de Kebec en auoient un qui les suiuiot

comme un petit chien, & moy mesme en ay veu un autre pareil qu'on nourrissoit de tendrons de vigne. Il a le poil fort doux & le duvet plus que le velours, de couleur chasteignée, & y en a peu de bien noirs. Il a les pieds fort courts & fort propres pour nager, particulièrement ceux de derriere, car ils ont une peau continuë entre les ongles, à la façon des oyseaux de riuieres ou des loups marins; sa queue n'a point de poil, ny d'escailles qui se puissent leuer, elle est toute platte & faicte presque comme une sole, sinon qu'elle est plus en ouale & n'a point de bouquet au bout; elles sont de diuerfes longueurs & grosseurs selon l'animal, ie n'en ay point manié ny mangé qui passent un pied, mais d'un manger fort bon & plus excellent que la chair du corps, qui est tenu pour amphibie, c'est à dire qu'on en peut manger en tout temps, quoy que i'en aye veu faire quelque difficulté en quelque lieu de nostre Europe, car un gen- || tilhomme de ma cognoissance, en ayant tué un en carisme proche de Nancy, nous n'en mangeames que la queue & les pattes de derriere, qu'on tenoit pour poisson & le reste viande. Quant à la teste, elle est courte & presque ronde, ayant en gueule sur le deuant quatre grandes dents tranchantes comme rafoirs, scauoir deux en haut & deux en bas, desquelles un certain pensa auoir le bras coupé, en en voulant prendre un qu'il auoit blessé à mort d'un coup d'arquebuse au bord de la riuere.

De ces dents il coupe ayement des petits arbres & des perches en plusieurs pieces, dont il bastit sa maison, & mesme a succession de temps il en coupe par

fois de bien gros, quand il s'y en trouue qui l'empeschent de dresser son petit bastiment, lequel est fait de forte (chose admirable) qu'il n'y entre nul vent, d'autant que tout est couuert & fermé avec du bois & de la terre, si bien liez & unis par ensemble qu'il n'y a mousquet qui la transperce, à ce qu'on dit: il y a un trou qui conduit deffous l'eau, & par là se va promener le castor où il veut; puis une autre sortie par où il va à terre & trompe le chasseur. En cela comme en toute autre chose, se voit appertement reluire la diuine Prouidence qui donne iusqu'aux moindres animaux de la terre l'instinct naturel & le moyen de leur conseruation.

Or ces animaux voulans bastir leurs petites cavernes, ils s'assemblent par troupes dans les forests sombres & espaisées: s'estant assemblez ils vont couper des rameaux d'arbres à belles || dents, qui leur seruent à cet effect de coignées, & les traignent jusques au lieu où ils bastissent, & continuent de le faire iusqu'à ce qu'ils en ayent assez pour acheuer leur ouvrage. 769

Quelques-uns tiennent que ces petits animaux ont une inuention admirable à charier le bois, & disent qu'ils choisissent celui de leur troupe qui est le plus faineant ou accablé de vieilleffe, & le faisant coucher sur son dos, vous disposent fort bien des rameaux entre ses iambes, puis le traignent comme un chariot iusqu'au lieu destiné, & continuent le mesme exercice tant qu'il y en ait à suffisance. P'ay veu plusieurs de ces cabanes sur le bord de la grand* riuere, au païs des Algoumequins; mais elles me sembloient admi-

rables, & telles que la main de l'homme n'y pourroit rien adioufter: le dessus sembloit un couuercle à les-ciue, & le dedans estoit departy en 2. ou 3. estages, l'estage d'embas sur le bord de l'eau, celuy d'enhaut est au-dessus du fleuue; quand le froid a glacé les riuieres & les lacs, le castor se tient retiré en l'estage d'enhaut, où il a faict sa prouision de bois pour manger pendant l'Hyuer; il ne laisse pas neantmoins de descendre de cet estage en celuy d'embas, il se glisse sous les glaces, mais sa retraite plus ordinaire est en l'estage d'enhaut, d'autant qu'il craint l'inondation & la pluye.

770 La chasse du Castor se fait ordinairement en Hyuer, pour ce principalement qu'il se tient dans sa cabane, & que son poil tient en cette saison là, & vaut fort peu en esté. Les Sauua- || ges voulans prendre le Castor, ils occupent premierement tous les passages par où il se peut eschaper, puis percent la glace du lac gelé, à l'endroit de la cabane, puis l'un d'eux met le bras dans le trou attendant sa venuë, tandis qu'un autre va par dessus cette glace frappant avec un baston sur icelle pour l'estonner & faire retourner à son giste: lors il faut estre habile pour le prendre au collet, car si on le happe par quelque endroit où il puisse mordre, il fera une mauuaise blessure, comme i'ay dit. Ils le prennent aussi à la* rets & sous la glace par cette autre inuention: on fend la glace en long proche de la cabane du Castor, on met par la fente un rets & du bois qui sert d'amorce, ce pauvre animal venant chercher à manger s'enlace dans ces filets faicts de bonne & forte ficelle double, & encor ne

faut-il pas tarder à les tirer, car ils feroient bien tost en pieces, estant fortly de l'eau par l'ouuerture faite en la glace, ils l'affomment avec un gros baston.

Au Printemps le castor se prend à l'attrappe amorcée du bois dont il mange, les Sauvages sont tres-bien entendus en ces attrappes, & nous en monstrent de plusieurs fortes au país des Hurons, pour diuerfes fortes d'animaux, dont i'admirois les inuentions que nous n'auons pas icy, de l'une desquelles le P. Ioseph se feruit pour attraper deux renars qui glapissoient toutes les matinées & au soir és enuirons de nostre cabane, d'où ils ne pouuoient auoir rien à manger. Quelquefois les chiens rencontrent le castor hors la cabane d'où il fort || souuent pour paistre ou pour 771
s'aprouissionner, le pourfuiuent & le prennent aisement, car il ne peut courir viste & n'a de deffence que sa dent.

Il y en a quelqu'uns qui disent que si l'on prend du castor trempé en eau, & qu'on le respande sur la mer, c'est un remede assure pour faire fuyre la troupe des baleines, & les faire enfoncer dans la mer, combien qu'elles rugissent horriblement, & que cela s'observe en Laponie & Noruegie, mais comme ie n'en ay point veu l'experience, ie ne le veux assure, ny maintenir une chose que ie tiens fort douteuse.

Ils ont aussi des rats musqués qu'ils appellent Ondathra, qui ne sont de nostre Europe, ny de ceux d'Egypte, desquels on dit comme des musquez qu'ils se seruent des deux pieds de deuant comme de mains, & marchent debouts des deux pieds de derriere comme les Singes. Le rat d'Inde

est aussi differant de tous ceux-là, duquel ie diray un petit mot.

772 On l'appelle rat musqué, pour ce qu'en effet une partie de son corps prise au Printemps sent le musc, en autre temps elle n'a point d'odeur. Les Sauvages en mangent la chair qu'ils font rostir deuant le feu, & conseruent les peaux & roignons musquez: ils ont le poil noir, court & doux, presque comme celuy d'une taupe, & les yeux fort petits, ils mangent comme les escurieux, avec leurs deux pattes de deuant, ils paissent l'herbe sur terre, & le blanc des ioncs au fond des lacs & riuieres. Il y a plaisir à les voir manger & faire leurs petits tours pendant || qu'ils sont ieunes; car quand ils sont à leur entiere & parfaite grandeur qui approche celle d'un ieune leuraut, ils ont une longue queue de guenon, qui ne les rends* point agreables. P'en auois un tres-ioly, grand comme un escurieux fuisse, que j'apportay de la petite Nation à Kebec; ie le nourrissois du blanc des ioncs, & d'une certaine herbe ressemblant au chiendent, que ie cueillois sur les chemins, & faisois de ce petit animal tout ce que ie voulois, sans qu'il me mordit, aussi n'y font-ils pas suiets; il estoit si mignard qu'il vouloit toutes les nuits coucher dans l'une des manches de nostre habit, & cela fut la cause de sa mort: car ayant un iour cabané dans une Sapiniere, & porté la nuit loin de moy ce petit animal pour la crainte que j'auois de l'estouffer (car nous estions couchez à platte terre sur un costeau fort penchant, où à peine nous pouuions nous tenir couchez sans rouller), le mauuais temps nous ayant contraincts de cabaner en lieu si

incommode), ceste bestiole, apres auoir mangé ce que ie luy auois donné, me vint retrouver à mon premier sommeil, & ne pouuant trouuer l'ouuerture de nos manches, il se mit dans le replis de nostre habit, où ie le trouuay mort le lendemain matin, & seruit pour le petit desieuner de mon aigle, qui en eut bien deuoré d'autres, car comme disoient mes Sauvages, il estoit un demon qui ne pouuoit estre rassasié.

En plusieurs riuieres & estangs, il y a grande quantité de tortuës, qu'ils appellent Angyahouiche, ils en mangent la chair cuite dans de || l'eau, ou sous 773 les cendres chaudes, les pattes contre-mont, ce qui me faisoit horreur, & reprenois mes barbares de cette rudesse, car i'eusse mieux aymé les tuer auparauant, que de les mettre sous les braziers & les voir debatre. O mon Dieu, ce n'est pas vertu en moy, mais ie ne peux faire de mal à une beste innocente. Elles sortent ordinairement de l'eau quand il fait soleil, & se tiennent arrangées sur quelque longue piece de bois tombée, mais à mesme temps qu'on pense s'en approcher, elles s'eslancent toutes dedans l'eau comme grenouilles, & trouuay par experience que ie n'estois pas assez habile pour les prendre & n'en sçauois l'invention.

Il y a dans le país de grandes couleures de diuerses fortes, qu'ils appellent Tioointique, desquelles ils prennent les peaux des plus longues, & en font des frontaux de parade, qui leur pendent par derriere une bonne aulne de longueur, & plus de chacun costé: c'estoit bien n'apprehender point la fallété de ces animaux veneneux que de les escorcher, & s'en

feruir à un tel ufage, mais ie me fuis plufieurs fois eftonné de voir les petits garçons fe ietter l'un l'autre en fe iotians de petits ferpens tout en vie & n'en eftre point offencé, & plus encore du deffunct fieur Herbert, habitant de Kebec, lequel trouuant des couleures en fon chemin, les iettoit dans fon defert pour en nettoyer les crapaux & autres venins qui gattoient fes plantes.

774 Outre les grenouilles que nous auons par- || deça, qu'ils appellent Kiotoutfiche, ils en ont encore d'une autre efpece, qu'ils appellent Ouraon, quelqu'uns les appellent crapaux, bien qu'ils n'ayent aucun venin & foient de la couleur des grenouilles ; mais ie ne les tiens point en cette qualité, quoy que ie n'aye veu en tous les païs Hurons aucune efpece de nos crapaux, ny ouy dire qu'il y en ait, finon en Canada, où i'en ay veu plufieurs avec aduerfion pour l'horreur naturelle que i'ay contre ces animaux, telle que quand il n'y auroit point d'autre punition du peché que d'habiter en lieux remplis de crapaux, ie ne fçay comment on fe pourroit iamais porter à un feul peché mortel volontairement, & cependant l'enfer eft bien autre chofe, car ce mal n'en eft que le moindre. Ie viens de dire que ie n'ay point veu de ces vilaines beftes en la Prouince des Hurons, il ne s'enfuit pas neantmoins qu'il n'y en puiſſe auoir, car une perſonne pour exacte qu'elle foit ne peut entierement ſçauoir ny obferuer tout ce qui eft d'un païs, ny voir ny ouyr tout ce qui s'y paſſe, & c'eſt la raifon pourquoy les hiftoriens & voyageurs ne ſe trouuent pas touſiours d'accord en plufieurs chofes.

Ces Ouraons ou grosses grenouilles font verdes, & deux ou trois fois grosses comme les communes ; mais elles ont une voix si puissante qu'il sembleroit (à qui n'en auroit point veu) que ce fust d'animaux 20. fois plus gros : pour moy ie confesse ingenuëment que ie ne scauois que penser au commencement, entendant de ces grosses voix le soir sur le bord des || eaux à plus
775
d'un quart de lieuë de moy, & m'imaginois que c'estoit de quelque dragon, ou bien de quelqu'autre animal gros comme un bœuf. P'ay ouy dire à nos Religieux dans le païs, qu'ils ne feroient aucune difficulté d'en manger, en guise de grenouilles, mais pour moy ie doute si ie l'aurois voulu faire, n'estant pas encore bien assureé de leur netteté.

L'on m'a souuent fait recit du poisson remora, à qui l'on attribue la vertu naturelle de pouuoir arrester les plus grands vaisseaux voguans en pleine mer, mais ie n'en ay veu aucun en toute nostre trauerse, ny en la mer, ny dans les fleuues & riuieres de tout nostre Canada, qui me fait croire ou que c'est une fable faicte à plaisir ou qu'ils sont rares, & ne se retrouuent qu'en certaines mers : i'en ay veu seulement un de mort à Paris que ie contemplay à loisir, admirant qu'en un si petit animal Dieu ait logé tant de vertu, car il n'est pas plus grand qu'un haranc, a le corps fait comme un rouget avec de certaines petites scies ou rateliers faits de petites pointes comme aiguilles, qui leur prennent par mesure & en droicte ligne, depuis la teste iusques à la queuë. Que ce soit en ces petites scies que gist sa force, ie n'en scay rien, car Dieu seul le cognoist, mais nous pouuons admirer le Createur en ceste mer-

ueille & dire en nous humiliant que la foiblesse de l'homme est bien grande & qu'il ne se doit point prendre à Dieu, puis qu'un si petit animal a assez de force pour arrester un million d'hommes, & faire périr les plus grands Roys.

776 || O pauvres petits vermisseaux que nous sommes. le dis que vous autres les grands de la terre & qui faites trembler tout l'univers, auez un grand fuiet de vous abaïsser deuant Dieu, car estant hommes, vous estes moins que poussiere deuant luy, qui vous peut tous aneantir en un seul clein d'œil de sa diuine volonté. Ne mesprïsez donc personne de peur qu'un moindre que vous ne vous surmonte : ne soyez pas comme ce grand Empereur des Turcs, lequel mesprïtant le petit Scanderbeque, fut surmonté par sept fois d'iceluy (iuste punition de Dieu) : ainsi voyons-nous ce petit remora arrester le cours des plus grands Nauires qui sembloient se moquer des plus grandes tourmentes de la mer; autant en dit-on d'un autre petit poisson qu'on nomme Achan, si bien qu'outre le remore * il y a un autre poisson capable de rendre les vaisseaux immobiles.

On dit aussi du rat d'Inde qu'il fait mourir les plus grands cocodilles, c'est ce qui est merueilleux, car il n'est pas plus grand qu'un lapin, & cependant il emporte le dessus de ce grand, furieux & tres-cruel animal. l'en ay veu un duquel un castor beaucoup plus grand n'ozoit approcher pour auoir esté une fois touché de sa dent. Il est d'un poil gris argenté fort beau, & a un museau pointu comme un renard, & la queue longue & estendue comme une guenon, mais non pas si difforme.

|| *Des fruits, plantes, arbres, & richesses du pays.* 777

CHAPITRE V.

Il est presque impossible que ceux qui font profession de descrire les choses qui se retrouuent dans l'estenduë d'un grand pays ne se trompent quelquefois, comme ont fait ceux qui ont dit que dans l'Amerique il n'y auoit anciennement aucuns cedres ny vignes, car nous en auons veu en abondance, & mesmes des Isles qui en estoient toutes couuertes dans le pays de nos Hurons & és contrées Aloumequines, qui n'y ont iamais esté apportées d'ailleurs; bien est-il vray qu'il n'y auoit auant la venuë des Espagnols, aucuns oranges, limoniers, grenadiers, figuiers, poiriers, de coings, ny oliuiers, & entre les grains, il n'y auoit non plus de froment, seigle, n'y * de toutes les fortes de bleds, excepté de celuy que nous appellons d'Inde, ny du ris, des melons, ny beaucoup d'autres especes de fruits, de plantes, & de racines que nous auons en nos iardins, & par la campagne, & és forests de nostre Europe, áussi en ont-ils plusieurs autres sortes, & espices * que nous n'auons pas icy & qui nous son * aussi rares qu'à eux les nostres.

|| Parlant en general & naïuement des choses 778
comme elles font, il faut aduoüer qu'il n'y a aucun fruit en tout le pays de nos Canadiens, Montagnais, Aloumequins & Hurons, qui merite le nom d'excellent, & desquels l'on doïue faire estat; il y en a bien quelque * petits, comme ie diray presentement, mais

c'est peu de chose en comparaison d'une bonne poire, ou d'une bonne pomme, que nostre Europe nous fournit à foison. Dieu l'a ainsi voulu, sa diuine Maiesté l'a ainsi ordonné, qui sçait qu'en y plantant la foy, il est necessaire qu'on leur fasse gouster des douceurs dont iouïssent en leur pays ceux qui font profession de la mesme foy, pour leur rendre nostre ioug plus aymable, & leur feruitude plus tolerable. O Dieu, i'ay tousiours peur que nos malices avec nos delices y passent aussi tost que la foy.

Au pays des Algoumequins, & dans celuy de nos Hurons, il y a en beaucoup d'endroits, contrées, Isles, le long des riuieres & parmy les bois, si grande quantité de bliets, que les Hurons appellent Ohentagué, & autres petits fruitcs qu'ils appellent d'un nom general Hahiques, que les Sauvages en font seicherics pour leur Hyuer, comme nous faisons icy des prunes seichées au Soleil pour nos malades, & cela sert de confitures, de sel & d'espices, pour donner goust à leur sagamité, & pour mettre dans leurs petits pains qu'ils font cuire sous les cendres. Nous en mangeasmes en
779 quantité sur les chemins, || comme aussi des fraises, qu'ils nomment Tichionte, avec certaines graines rougeastres, & grosses comme un gros pois, que ie trouuois tres-bonnes, mais ie n'en ay point veu en Canada, ny en France de pareilles, non plus que de plusieurs autres petits fruitcs & graines incogneuës pardeça, desquelles nous mangions comme mets delicieux quand nous en pouuions trouuer, ce qui se faict en la saison.

Il y en a de rouges qui semblent presque du corail,

& qui viennent quasi contre terre par petits bouquets, avec deux ou trois feuilles ressemblans aux lauriers qui luy donnent bonne grace, & semblent de tres-beaux bouquets, & seruiroient pour tels s'il y en auoit icy. Il y a de ces autres grains plus gros encore une fois, comme i'ay tantost dit, de couleur noirastre, & qui viennent en des tiges, hautes d'une coudée. Il y a aussi des arbres qui semblent de l'espine blanche, qui portent de petites pommes dures, & grosses comme auelines, mais non pas gueres bonnes. Il y a aussi d'autres graines rouges, nommées Toca, ressemblans à nos cornioles; mais elles n'ont ny noyaux, ny pepins; quelqu'un peut estre en pourra douter, mais il doit estre satisfait en ce que ie l'asseure y auoir pris garde, & qu'il n'y en a point du tout, bien que ce fruit soit assez gros; les Hurons les mangent cruës, & en mettent aussi dans leurs petits pains.

Ils ont aussi des noyers en plusieurs en- || droits qui 780
portent des noix peu differentes aux nostres, i'en ay veu qui sont comme en triangle, & l'escorce verte exterieure sent un gouft comme terebentine, & ne s'arache que difficilement de sa coque dure, mais le mal est qu'elles ont peu de chair, & le noyau petit comme une amande, faute de culture.

Ils ont aussi en quelque contrée des chatainiers & des cerifiers, dont les cerifes ne sont gueres plus grosses, que grozelles de tremis, à faute d'estre antées & labourees; il y en a en beaucoup de lieux, & par les bois & par les champs, desquelles neantmoins on fait assez peu d'estat. Pour les prunes, nommées Tonestes, qui se retrouuent au pays de nos Hurons, elles ressemblent à

nos damas violets, ou rouges, sinon qu'elles ne font pas si bonnes de beaucoup, car la couleur trompe, & font aspres & rudes au goust, si elles n'ont senti de la gelée: c'est pourquoy les Sauvageffes, apres les auoir soigneusement amassées les enfouyent en terre quelques sepmaines pour les adoucir, puis les en retirent, les effuyent & les mangent. Mais ie croy que si ces prunes estoient antées, qu'elles perdroient leur acrimonie & rudesse qui les rend defagreables au goust, auparauant la gelée, car elles font tres-belles, fort rondes, & d'un rouge violet comme nos plus gros damas violet*.

781 Il se trouue des poires, ainsi appellées poires, certains petits fruitts, un peu plus gros que des pois, de couleur noirastre & || mols, tres-bons à manger à la cueillier comme bluës, qui viennent sur de petits arbres qui ont les fueilles semblables aux poiriers sauuages de deça, mais leur fruitt en est du tout different. Pour des framboites, & meures champestres, grozelles & autres semblables fruitts que nous connoissons, il s'en trouue assez en des endroits, comme semblablement des vignes & raisins, desquels on pourroit faire de fort bon vin au pays des Hurons, s'ils auoient l'inuention de les cultiuer & façonner, mais faute de plus grande science, ils se contentent d'en manger le raisin & les fruitts sans en faire du vin.

Les racines que nous appellons Canadiennes ou pommes de Canada, qu'eux appellent Orasqueinta, font assez peu communes dans le pays; ils les mangent aussitost cruës que cuites, comme semblablement d'une autre sorte de racine, ressemblant aux panays,

qu'ils appellent Sondhratates, lesquelles sont à la vérité meilleures de beaucoup; mais on nous en donnoit peu souuent, & lors seulement que les Sauvages auoient receu de nous quelque present, ou que nous les visitions dans leurs cabanes.

Dans le Nauire Anglois que nous prîmes sur mer, il y auoit quantité de patates fort grosses, & tres-excellentes, les unes iaunes, violettes, blanches, & d'autres de diuerses couleurs, desquelles nous nous seruîmes tres à propos, car en toutes sauces qu'on les mettoit elles estoient tres-bonnes & rauis- || fantes *. 782
L'en cherchay aux Hurons & n'en pû trouuer, ny n'en pû dire le nom aux Sauvages, ce qui me fit repentir de n'en auoir porté avec moy, car bien que cette racine ne porte point de graine, estant couppee par morceaux, & plantée en terre, elle grossit en peu de temps, & multiplie comme les pommes de Canada, à ce qu'on dit.

Nos Hurons ont de petits oignons blancs nommez Anonque, qui portent seulement deux feuilles semblables à celles du Muguet: ils sentent autant l'ail que l'oignon sans qu'on puisse dire proprement auquel ils ressemblent le plus quant au goust; nous nous en seruîmes dans nostre sagamité pour luy donner quelque saueur, & d'une espece de Marioline sauvage qu'ils appellent Ongnehon, de laquelle les Sauvages ne vouloient point manger lors qu'il y auoit de ces herbes, & encor moins sentir l'haleine, si tant soit peu nous auions mangé de ces oignons, ou ails crus, comme nous faisons aucunes fois (contraincts de la necessité) avec un peu de pourpier, & de sel, sans pain, sans huyle & sans vinaigre.

Les Sauvages en mangent neantmoins de cuits sous la cendre, lorsqu'ils sont en leur vraye maturité & grosseur, & non iamais dans leur menestre, non plus que d'aucune autre sorte d'herbes, desquelles ils sont tres-peu d'estat, bien que le pourpier, ou pourcelaine, leur soit commun, & que naturellement il vienne dans leurs champs labourez parmy le bled & les citrouilles.

783 || Dans les forests il se voit quantité de cedres, nommez Asquata, l'odeur duquel est contraire aux serpens, c'est pourquoy les Sauvages se seruent souuent de leurs rameaux allans en voyages pour se coucher dessus, il y a aussi de tres-beaux chesnes gros à merveilles, des fouteaux, herables & merifiers ou guyniers, & un grand nombre d'autres bois de mesme espece des nostres, & d'autres qui nous sont incognus: entre lesquels ils ont un certain arbre nommé atti, duquel ils reçoivent des commoditez nompareilles.

Premierement ils en tirent de grandes lanieres d'escorces, qu'ils appellent Oühara, lesquels ils font bouillir, & les rendent en fin comme chanure, de laquelle ils font leurs cordes, & leurs sacs, & sans estre bouillie ny accommodée, elle leur sert encore à couvrir leur * robes, plats & escuelles d'escorce de bouleaux & toute autre chose lors que les nerfs d'eslan leur manquent. Ils en lient aussi les bois & perches de leurs cabanes, & en envelopent leurs playes & blessures, & cette ligature est tellement bonne & forte qu'on n'en scauroit desirer une meilleure & de moindre coust.

Le Muguet qu'ils ont en leur pays a bien la feuille

du tout semblable au nostre, mais la fleur en est du tout differente, car outre qu'elle est de couleur tirant sur le violet, elle est faite en façon d'estoile, grande & large comme petit Narcis; mais la plus belle plante que j'aye veüe aux Hurons, est (à mon aduis) || celle qu'ils appellent Angyahouiche Orichya, c'est 784 à dire chauffe de tortuë: car sa feuille ressemble en tout (excepté à la couleur) au gros de la cuisse d'un homard, ou escreuice de mer, & est ferme & creuse en dedans comme un gobelet, duquel on se pourroit servir à un besoin pour en boire la rosée qu'on y trouue tous les matins en Esté.

J'ay veu en quelque endroit sur le chemin des Hurons, de beaux lys incarnats, qui ne portent sur leur tyge qu'une ou deux fleurs; & comme ie n'ay point veu en tout le pays Huron aucuns martagons, ou lys orangez, comme ceux du Canada, ny de cardinales, aussi n'ay-ie point veu en tout le Canada aucuns lys incarnats, ny chauffes de tortuë, ny plusieurs autres especes de plantes que j'ay veües aux Hurons, ou s'il y en a ie ne l'ay point sceu.

Pour les roses, qu'ils appellent Eindauhatayon, nos Hurons en ont de simples, mais ils n'en font aucun estat, non plus que d'aucunes autres fleurs qu'ils aient dans le pays: car tout leur deduit est d'auoir des parures & affiquets qui soient de durée, & non des chappeaux & bouquets de fleurs, qui fletrissent si tost qu'elles ont paru belles: ainsi est-il de tous les beautez de ce siecle, qui ne doiuent rair nos yeux & nostre entendement que pour y contempler la beauté d'un Dieu & les richesses de sa gloire.

785 Ils font estat du tourne-fol qu'ils sement en quantité en plusieurs endroits, à cause de || l'huyle qu'ils tirent de la graine, laquelle leur sert non seulement à greffer leurs cheueux, mais aussi à manger, & en plusieurs autres usages, & voicy l'invention comme ils la tirent. La graine estant bien meure, & arrachée nettement de sa tige, les filles la reduisent en farine dans le grand mortier, puis la font bouillir avec de l'eau dans une grande chaudiere, & à succession de temps elle rend son huyle qui nage par dessus le bouillon, que les Sauvages amassent avec des cueillieres propres & ferment dans leurs calabasses, & non seulement cette huyle est bonne à manger comme j'ay dit, mais aussi la graine pillée, que les Sauvages mangent comme chose qu'ils estiment excellente, & que j'ay goûté avec admiration. Mais comment est-ce que ce peuple sauvage a pu trouver l'invention de tirer d'une huyle que nous ignorons, sinon à l'ayde de la divine Prouidence, qui donne à un chacun le moyen de sa conseruation, ce qu'autrement n'estant point policé ny instruit, ce peuple resteroit miserable où les brutes mesmes trouvent leur consolation & entretien.

786 Il y a tout plein d'autres fleurettes, plantes, arbres & racines, mais comme la chose est de si petite importance qu'elle ne merite pas l'écriture, nous n'en faisons point icy de mention, pour donner lieu au traité des autres richesses qui se retrouuent en cette grande estenduë de pays, non encores entierement connus, car la misere de l'homme est telle, & particulierement de ceux qui || n'ont la gloire de Dieu & le salut du prochain pour but & reigle de leurs actions, que s'il

n'y a dans un pays quelque chose de valeur qui les amorce, ils n'en font iamais d'estat, y eust-il à gagner le Ciel, & un monde d'ames pour le Paradis, comme l'experiance nous l'a souuent fait voir & experimenter à nostre regret.

Au retour de mon voyage, lors que ie m'efforçois de faire entendre aux courtisans la necessité que nos pauvres Sauvages auoient d'un secours puissant, qui fauorifast leur conuersion, & qu'il y auoit cent mille ames à gagner à Iesus Christ, plusieurs, mal deuots, me demandoient s'il y auoit cent mille écus à gagner aupres, & que le reste leur estoit de peu de consideration. O cœurs de bronze, vous n'estes point du party de Dieu, non plus que plusieurs autres de vostre condition, qui vivent dans des maximes bien contraires à celles de Dieu, & pour dire vray il y a bien peu de salut dans la cour, où par flatterie on y fait des saincts qui auront l'Enfer pour leur gloire.

Helas si le bon S. Denys & les autres Ss. Martyrs qui nous ont les premiers apporté la parole de Dieu, eussent eu ces basses pensées de la terre, nous serions encores à estre Chretiens: ils auoient la charité & nous n'en auons point, ils sont morts en procurant nostre salut, & nous ne voulons rien contribuer en procurant celuy des Sauvages, desquels on fait estat comme de bestes brutes, à la condamnation de si mauuais Iuges.

|| Voicy, ô mal deuots, bien des richesses que ie vay 787
vous mettre deuant les yeux, ausquelles vous aspirez, fouspirez, & aspirez continuellement avec tant d'inquietudes, mais elles ne sont point pour vous, ny

pour tous ceux qui comme vous n'ont autre pensée que le luxe, & la vanité de gens doüilletts qui n'ont point de courage.

Le Peru est la plus fameuse partie de toutes les Prouinces du Nouveau Monde, d'un air temperé, & bien peuplé, voire le * plus riche en or, & en argent qui soit peut-estre au monde. Lorsque les Espagnols prindrent possession de ce pays, & tindrent le Roy Atabaliba prisonnier, ce prince offrit pour sa rançon, de remplir tout d'or le lieu auquel il estoit detenu prisonnier, qui estoit long de 22. piëds, & large de 17. & de telle hauteur que luy mesme pourroit atteindre du bout de ses doigts, se tenant sur le bout de ses ortails, ou s'ils aymoient mieux de l'argent, il en donneroit deux fois cette place pleine iusque au plancher.

Et bien, messieurs, vous voudriez bien que le Canada fust en mesme paralelle, vous donneriez volontiers cinq sols pour auoir une chartée d'escus, ouy, mais cela ne se peut faire, car les richesses de la Nouvelle France ne montent pas à si haut pris, neantmoins encores ne doivent-elles pas estre mesprisées pour si peu qu'il y en aye.

788 Premièrement il y a quantité de pelleteries de diuerfes especes d'animaux terrestres & amphibies, comme vous auez pû remarquer || dans le chapitre qui traite des animaux terrestres & aquatiques. Il y a des mines de cuiure desquelles on pourroit tirer du profit, s'il y auoit du monde & des ouuriers qui y voulussent trauailler fidellement, ce qui se pourroit faire, si on y auoit estably des Collonnies : car enuiron 80. ou 100. lieuës des Hurons, il y a une mine de cuy-

ure rouge, de laquelle le Truchement Bruslé me monstra un lingot au retour d'un voyage qu'il fit à la Nation voisine avec un nommé Grenolle.

On tient qu'il y en a encore vers le Saguenay, & mesme qu'on y trouue de l'or, des rubis & autres pierres. De plus quelqu'uns assurent qu'au pays des Souriquois, il y a non seulement des mines de cuiure, mais aussi de l'acier, parmy les rochers, lequel estant fondu, on en pourroit faire de tres-bons tranchans, puis de certaines pierres bleues transparentes, lesquelles ne valent moins que les Turquoises, & c'est ce qui nous a donné le plaisir de voir quelquefois de nouveaux venus, aussi simples que neufs, avoir tousiours les yeux attachez sur le galay, & partout * les chemins où ils passoient, pour voir s'ils pourroient rencontrer parmy les pierres & les cailloux quelque pierre rare & de prix.

Aux rochers de cuiure & en quelque * autres se trouvent aussi aucune fois des petits rochers couverts de diamants y attachez : & peut dire en auoir amassé & recueilly moy mesme vers nostre Couuent de Nostre Dame des Anges dont quelqu'uns sembloient sortir || de la main du Lapidaire, tant ils estoient beaux, lui- 789 sans & bien taillez, mais entre tous ceux que j'ay iamais veu de ces pays-là, ie croy que celuy que Monsieur le Prince de Portugal m'a fait voir est le plus beau, le plus net, le plus grand, & le mieux taillé de tous. Je ne veux neantmoins assurer qu'ils soient fins, mais seulement qu'ils sont tres-beaux, & escriuent sur le verre.

Il me semble qu'on pourroit encor trouuer des mi-

nes de fer en quelque endroit, & plusieurs autres minéraux, si on y vouloit chercher, & faire la despence necessaire. Pour du bois il y en abondance *, & des forests tres-estenduës, des pierres, de la chaux, & de toutes autres fortes de materiaux propres à construire maisons & edifices. Je pourrois aussi faire mention de beaucoup d'autres petites commoditez qui se retrouvent dans le pays, mais la chose ne le merite pas, non plus que de parler du profit qui prouenoit des cendres qui se transportoient en France, puis qu'elles ont esté delaissées comme de peu de rapport, en comparaison des fraiz qu'il y conuenoit faire, bien qu'elles fussent meilleures & plus fortes de beaucoup que celles qui se font en nos foyers, dont on a veu l'experience une infinité de fois.

790 || *De nostre partement du pays des Hurons pour le Canada, & de ce qui nous arriua en chemin iusques au lac des Epicerinyens.*

CHAPITRE VI.

Un an entier s'estant escoulé, le pain à chanter & beaucoup d'autres petites choses nous manquant, il fut question d'auiiser pour en r'auoir d'autres. Or en ce temps-là les Hurons se dispoisoient pour descendre à la traite, qui nous eut esté une commodité propre, s'ils eussent esté capables de cette commission, mais comme ils font par trop curieux de voir les petits em-

meublemens & autres commoditez qui nous viennent de France, nous apprehendames qu'en fouillans nos paquets pour voir ce que nos freres de Kebec nous enuoyeroient, ils ne consommassent nostre pain à chanter, & se feruissent du linge de l'Autel.

Le me resolu donc à cette commiffion, bien que tres-penibles* pour estre un voyage de six cens lieuës de chemin, & traitay avec un Capitaine de guerre, nommé Angoiraste, & deux autres Sauuages de sa bande, l'un nommé Andatayon, & l'autre Conchionet, qui me promirent place || dans leur canot. Or comme leur ordre porte de n'entreprendre iamais aucun voyage de long cours, sans en auoir premierement donné aduis au Conseil, & sceu leur volonté, ie fus appellé à cette celebre assemblée, deux iours auant que ie deu partir, non dans une cabane, ou maison bien ornée, ains sur l'herbe verte en dehors du village. 791

Les harangues faites, & toutes choses conclües au contentement d'un chacun, ie fus supplié par ces Messieurs de leur estre fauorable enuers les Capitaines de la traite, & de faire en sorte qu'ils peussent auoir d'eux les marchandises necessaires à prix raisonnable, & que de leur costé ils leur rendroient de tres-bonnes pelleteries en eschange. Ils me dirent aussi qu'ils desiroient fort se conseruer l'amitié des François, par mon moyen, ce qu'ils esperoient d'autant plus facilement qu'ils me croyoient de consideration entr'eux, & puis l'honneste accueil & bon traitement qu'ils m'auoient toufiours fait meritoit bien cette recognoissance & ce seruice de moy pour leur Nation.

Le leur promis là dessus tout ce que ie deuois &

792 pouuois, & ne manquay point de leur satisfaire, & assister en tout ce que ie pû, & le deuois ainſi, car de vray nous auions trouué en eux la meſme courtoisie & humanité que nous euſſions pu eſperer des meilleurs Chreſtiens, & peut-eſtre le faiſoient-ils neantmoins ſous eſperan- || ce de quelque petit preſent, ou pour nous obliger de ne les point abandonner, ce qui eſtoit plus probable, car la bonne opinion qu'ils auoient conceuë de nous leur faiſoit croire que noſtre preſence, nos prieres & nos conſeils leur eſtoient utiles & neceſſaires en toutes choſes.

Faiſans mes adieux par le bourg, pluſieurs apprehendans que ie les delaiſſaſſes * pour touſiours, taſchoient de me diſſuader de mon voyage, mais voyant ma reſolution & la neceſſité qui m'en preſſoit, me prioient au moins de reuenir bien-toſt, & ne les abandonner point, & aucuns me monſtrans de leurs enfans malades me diſoient d'une voix aſſez triſte & pitouſe: Gabriel, ſerons-nous encore en vie, & ces petits enfans, quand tu reuiendras icy, tu ſçay comme nous t'auons touſiours aymé & chery, & nous és precieus au delà de toutes les choſes du monde, ne nous abandonne donc point, & prend courage en nous inſtruiſant, & enſeignant le chemin du Ciel, à ce que nous y puiſſions aller avec toy, & que le diable qui eſt meſchant ne nous entraîne après la mort dans ſa maiſon de feu, & ie les conſolois au mieus que ie pouuois dans la croyance d'un bref retour, & que Dieu auroit en fin pitié d'eux.

Comme les ſentimens ſont diuers, ils produiſent diuers effects: parmy un ſi grand nombre de Sau-

uages qui s'affligeoient de mon depart, plusieurs entremeslans || des demandes parmy leurs pleurs, me disoient : Gabriel, si en fin tu és resolu de partir pour Kebec, & que ton dessein soit de reuenir (comme nous t'en supplions), rapporte-nous quelque chose de ton pays, des rassades, des prunes, des aleines, des couteaux, ou ce que tu voudras, car comme tu sçais, nous sommes fort pauvres en meubles, & autres choses que vous avez en abondance. Et si de plus tu pouuois, disoient quelqu'uns, nous faire present de tes sendales de bois, nous t'en aurions de l'obligation & te donnerions quelque chose en eschange, car elles nous semblent fort commodes, & puis nos Moyenti tascheroient d'en faire de mesme pour nous exempter de l'incommodité du pied nud & des espines qui nous blessent en marchans, & ie taschois de les contenter tous, de parole ou autrement, & les laisser avec cette esperance que ie les reuerrois en bref, & leur apporterois quelque chose, comme en effect c'estoit bien mon dessein, si Dieu n'en eust autrement disposé.

Ayant pris congé du bon Pere Nicolas avec promesse de le reuoir au plustost (si Dieu & l'obeissance me le permettoient), ie partis de nostre cabane un soir assez tard avec mes Sauuages & allames coucher sur le bord du lac, d'où nous partimes le lendemain matin moy sixiesme, dans un canot tellement vieil & rompu, qu'à peine eufmes-nous aduancé deux ou trois heures de chemin, qu'il fist eau partout, nous contraignit de prendre terre, & nous cabaner en un cul de sac (avec d'autres Sauuages || qui alloient au Saguenay) d'où nous renuoyames querir un canot en nostre

bourgade de S. Ioseph, par deux de nos hommes auxquels ie donnay un petit mot de lettre pour le P. Nicolas que ie leur expliquay, & attendant leur retour (apres auoir feruy Dieu) i'employay le reste du temps à visiter tous ces pauvres voyageurs, desquels i'appris la paix, la patience & la sobrieté qu'il faut auoir en voyageant, lesquels ils pratiquoient merueilleusement bien.

Leurs canots estoient fort petits & aysez à tourner, aux plus grands il y pouuoit trois hommes, & aux plus petits deux avec leurs viures & marchandises. Je leur demanday la raison pourquoy ils se seruoient de si petits canots; mais ils me firent entendre qu'ils auoient tant de fascheux chemins à faire, & des detroits parmy les rochers si difficiles à passer, avec des fauts de sept à huit lieuës où il falloit tout porter, qu'avec de plus grands canots ils ne pourroient passer. Je louë Dieu en toutes choses, & admire sa diuine Prouidence, que si bien il nous donne les choses necessaires à la vie du corps plus abondamment qu'aux Sauvages, il douë aussi ces pauvres gens d'une patience au dessus de nous, qui supplée au deffaut des petites commoditez qui leur manquent plus qu'à nous.

795 Nostre canot estant arriué, ie ne vous scaurois expliquer l'admiration que nos Sauvages firent du petit mot de lettre que i'auois enuoyé au P. Nicolas, disant que ce petit papier auoit parlé à mon frere, & luy auoit dit || tout le discours que ie leur auois tenu par deça, & que nous estions plus que tous les hommes du monde, & en contoient l'histoire à tous, qui pleins d'estonnement admiroient ce secret, qui en effet est admirable. Cela me seruit bien à Kebec lors que ie

leur mis en main les petites necessitez que i'enuoiay audit Pere avec un mot de lettre, car leur ayant dit que s'ils y faisoient faute ce petit papier les accuseroit, ils le creurent tellement que sans regarder au paquet, ils le rendirent fidellement au Pere.

Nous lifons presque une semblable histoire au sommaire des choses des Indes de Pierre Martyr, & d'autres en plusieurs endroits és histoires de ceux qui ont voyagé & conuersé parmy les peuples Sauvages, mais comme la chose est de foy assez commune & triuiale, ie me deporte d'en dire dauantage pour ce coup.

Toutes nos petites affaires estant faictes & disposées pour partir, nous fismes voile avec telle diligence, qu'enuiron le midy nous rataignimes le Truchement Bruslé, accompagné de cinq ou 6. canots du village de Toenchain, qui vogoient pour Kebec, avec lesquels nous fumes loger au plus prochain village des Algonmequins, où dés que nous fumes cabanez, ie fus par tout visiter ces bonnes gens qui estoient assez bien aprouisionnez de poisson, particulièrement de grands esturgeons gros comme de petits enfans, de quoy ie demeuray estonné.

|| Entrans dans le village, ie trouuoy presque par tout deuant les cabanes une quantité de sang de plusieurs grands esturgeons qui y auoit * esté esuentrez; i'eusse bien desiré en traicter quelque morceau, mais ie n'auois pas de quoy; à la fin la fortune m'en voulut & trouuay un bon homme chantant auprès d'un grand feu où cuisoit un esturgeon decouppé par morceaux dans la chaudiere qui estoit sur le feu; m'approchant de luy il interrompit sa chanson, s'informa

qui i'estois & qui m'auoit là conduict : apres luy auoir rendu responce & satisfait à sa demande (car il parloit Huron) il me pria du festin, de quoy ie fus fort ayse, & luy promis de m'y trouuer plus pour auoir fuiet de leur parler de Dieu & apprendre quelque chose de leurs ceremonies, que pour le desir de la bonne chere, quoy qu'elle me vint bien à propos pour les grands ieufnes que la necessité m'auoit enioints depuis long-temps d'un tel rencontre.

A peine fus-ie de retour dans nostre cabane, que le femoneur du festin s'y trouua, lequel donna à chacun de ceux qu'il inuitoit une petite buchette, de la longueur & grosseur du petit doigt, pour marque qu'ils estoient du nombre des inuités, & non les autres qui n'en pouuoient monstrier autant, qui est un ordre qui ne se pratique point entre les autres Nations, non plus que de porter par les inuitez des farines au festin, comme firent nos Hurons pour le bouillon.

797 Il se trouua prés de 50. hommes à ce festin, || lesquels furent tous rassasiez plus que suffisamment de ce grand poisson, duquel chacun eut un bon morceau & une escuellée de la sagamité huylée. Pendant qu'on vuidoit les chaudieres, les Algoumequins les uns apres les autres firent l'exercice des armes pour faire voir à nos Hurons leur adresse & vaillantise aussi bien aux armes qu'au plat, & que s'ils auoient des ennemis, ils auoient aussi de la force & du courage pour les surmonter. A la fin ie leur parlay un peu de Dieu & de leur salut, à quoy ils sembloient prendre un singulier plaisir, & puis nous nous retirames tous chacun à son quartier & pensames de nostre voyage.

Le lendemain matin, apres auoir prié & defieuné, nous nous embarquames, & fumes loger sur un grand rocher ioignant la riuere, où ie m'accommoday dans un lieu caué dans le roc, qui estoit là en forme de cerceuil; le list & le cheuet en estoient bien durs à la verité, mais ô mon Dieu, vostre sacré corps, & vostre chef couronné d'espines, estoient encores bien plus durement accommodés sur l'arbre de la sainte Croix, où mes pechez vous auoient attachez: pour l'amour de vous Monseigneur, ie me fouciois assez peu de ma peine & m'y accoustumois, il n'y auoit que les piqueures des moufquites & mouchérons, en nombre presque infiny dans ces deserts, qui me faisoient souvent crier à vous, & vous demander patience & la deliurance de ces importuns animaux, qui ne me donnoient aucun relasche ny le iour ny la nuict.

|| Environ l'heure du midy apparut l'arc en Ciel à 798
l'entour du Soleil, avec de si viues & diuerfes couleurs, qu'elles attirerent long-temps mes yeux en admiration, puis un de nos Sauvages nommé Andatayon, passant près d'un petit islet, tua d'un coup de fleche un animal ressemblant à une fouyne ou martre, elle auoit ses petites mamelles pleines de lait, qui me fait croire que ses petits n'estoient pas loin de là; & cet amour que la nature luy auoit donné pour sa vie & pour ses petits luy donna aussi le courage de trauffer les eauës & d'emporter la fleche qu'elle auoit au trauers du corps, qui luy fortoit également des deux costés, de forte que sans la diligence de nos Sauvages qui luy couperent chemin, elle estoit perduë pour nous; ils l'escorcherent, en ietterent la chair,

qu'ils n'estimoient pas bonne, & se contenterent de la fourrure, de laquelle ils firent un petit sac à petun, & de là continuans nostre chemin, nous allasmes à l'entrée de la riuere qui vient du lac des Epicerins se descharger dans la mer douce.

Le iour ensuiuant, apres auoir passé un petit faut, nous trouuames deux cabanes d'Algoumequins dressées sur le bord de la riuere, desquels nous traitames une grande escorce à cabaner & un morceau de poisson frais pour du bled d'Inde, duquel nous auions assez & trop de l'autre. De là nous nous egarames aussi bien que le iour precedent, par des sentiers detournez & dans des païs fort aspres & montagneux, couuerts de bois, desquels nous eumes || bien de la
799 peine nous retirer & remettre dans le droit chemin.

Nous portames apres à six fauts assez proches les uns des autres, puis à un septiesme assez grand, au bout duquel nous trouuames quatre cabanes d'Algoumequins desquelles * nous primes langue, & sceumes apres nous estre un peu rafraischis avec eux, qu'ils estoient partis pour un voyage de long cours, & neantmoins ils n'auoient aucune prouision de viures, que ce qu'ils pouuoient chasser & pescher chemin faisant, qu'estoit proprement marcher à l'Apotolique s'ils eussent esté Chrestiens.

Nous partimes de là sur le soir & allasmes cabaner sur une montagne proche le lac des Sorciers, où nous fumes visitez de plusieurs Sauuages passans, car ils ont par tout ceste coustume de visiter les cabanes qu'ils rencontrent & les autres de les recevoir courtoisement & amiablement, du moins de visage, s'ils ne peuuent

davantage, car pour le viure ils n'en ont iamais gueres trop.

Dés le lendemain matin que nous eumes fait chaudiere, nous nous embarquames dans nostre Nauire d'escorce, guere plus affeuré que la gondole de ioncs du petit Moyse, & trauerfames assez fauorablement le lac Epicerinyen de 10. ou 12. lieuës de traict, lequel pour sa beauté & bonté merite bien que ie vous en fasse une description particuliere, apres que nous nous ferons cabanez sur la riue du canal de nostre lac Epicerinyen assez proche de leur village, & de plusieurs cabanes de passagers.

|| *Du lac & pays des Epicerinyens. — Des armoiries* 800
des Sauvages. — Du P. Nicolas submergé, & de
la Nation de l'Isle.

CHAPITRE VII.

Le lac des Skecaneronons est un lac beau à merueille, profond & fort poissonneux, duquel les Sauvages qui habitent ses riués tirent une bonne partie de l'année leur principale nourriture & aliment, car les esturgeons, brochets & autres diuerfes especes de poissons qu'il y a en grand nombre sont tres-excellens & delicats au possible, pour estre l'eau fort claire & nette. Il est de forme sur-ouale, c'est à dire un peu plus long que large, ayant de circuit plus de 25. lieuës, selon que ie pu iuger à la trauerse. Les petites Isles

qu'il enceint feruent fort à propos de retraicte aux Sauvages du pays, pour le temps de la pefche, où ils ont la commodité du bois pour faire chaudiere & de la prairie pour faire feicherie.

801 Quant il fait tant soit peu de vent, les Sauvages le trauerfent avec grandes apprehenfions, pour ce qu'il s'enfle alors comme une petite mer, mais ce qui est le plus admirable & de quoy ie m'estonnois le plus en ce lac, est (si ie ne me trompe) qu'il se descharge par les deux extremités opposites : car du costé des || Hurons il desgorge cette grande riuiera qui se va rendre dans la mer douce, & du costé de Kebec, il se descharge par un canal de sept ou huit toises de larges *, mais tellement embarrassé du bois que les vents y ont fait tomber à succession de temps, qu'on n'y peut passer qu'avec peine, & en destournant continuellement les bois de la main ou des aurons.

On dit que la chasse est abondante dans le païs, mais il me semble que fans ce lac les Sauvages Epicerinyens auroient de la peine à viure, car le poil & la plume ne se prennent pas ayfement, si les neiges ne sont hautes pour le poil, & la faison propre pour la plume.

Le païs n'est pas beaucoup agreable à cause des rochers & terres sablonneuses qui se voyent en beaucoup d'endroits, & neantmoins ses habitans en font estat comme de l'Arabie heureuse, & pour ce disoient de fort bonne grace à Iean Richer leur truchement, que c'estoit la seule beauté de leur païs qui l'auoit attiré, dont ils inferoient de là que la France estoit peu de chose en comparaison, puis qu'il l'auoit quittée & vouloit viure avec eux.

Tout nostre petit fait estant dressé, ie fus visiter le village des Sorciers, à la portée du pistolet, desquels ie traictay un morceau d'esturgeon pour un petit couteau fermant, car ils ne firent point estat de rassade rouge, qui est celle que toutes les autres Nations estimoient principalement.

Le matin venu nous nauigeames par le canal enuiron un petit quart de lieuë, puis nous || primes terre, & marchames par des chemins tres-fascheux & difficiles plus de quatre bonnes lieuës, excepté deux de nos hommes qui pour se soulager d'une partie du chemin conduirent leur canot par un ruisseau, auquel neantmoins ils se trouuerent souuent fort embarrassés & fort en peine, tant pour son peu d'eau, que pour le bois tombé dedans qui les empeschoit de passer, ce qui les contraignit à la fin de quitter ce ruisseau, prendre le canot & les marchandises sur leurs espauls, & d'aller par les terres comme nous. 802

Ie portois les auirons du canot pour ma part du bagage, avec quelqu'autre petit paquet, avec quoy ie pensay tomber dans un profond canal, marchant sur des boises mal assurees; mais nostre Seigneur qui me voyoit des-ia assez en peine, m'en garentit, & tombay fauorablement sur le sable sans me blesser, & puis ie me releuay un peu motuillé & en peine qu'estoient deuenus mes gens, car ils estoient si legers du pied que ie les perdois de veuë à tout moment, à cause des bois, vallées & montagnes, & qu'il n'y auoit point de sentiers battus, mais à leur appel ie me remettois & allois à eux, lesquels au lieu de me crier m'encourageoient & excusoient ma lassitude qu'ils eussent bien

désiré foulager, & neme contraignoient en rien, d'une chose estois-je bien assuré qu'ils ne m'abandonneroient pas, ne me laisseroient à la mercy des ours, plus-tost ils m'eussent porté sur leurs espales que de me laisser malade, ou miserablement mourir sur les
803 champs, comme || font les Sauvages errans leurs parens malades, trop vieux, ou du tout impotans.

Ce long & penible chemin fait, nous trouuames un lac, long d'une lieuë ou enuiron, au bout duquel ayant porté à un petit saut, nous rencontrames la grand* riuere des Aloumequins qui descend à Kebec, sur laquelle nous nous embarquames.

Depuis le país des Hurons sortans de la mer douce iusques à l'entrée du lac des Epicerinys, nous auions tousiours eu le courant de l'eau contraire, mais depuis le canal du mesme lac qui se descharge par deça iusques à Kebec, nous l'eumes tousiours & les ruisseaux & riuieres fauorables, tellement qu'on peut inferer de là, que la terre des Epicerinys est plus haute que celle des Hurons & de Kebec.

Nous ne fuiumes pas tousiours, en descendant, le mesme chemin que nous prîmes en montant, comme je remarquay tres-bien en ce que nous fûmes un long temps destournez par les terres & les lacs, sans tenir de riuieres, je ne sçay par qu'elle* considération, car le chemin en estoit plus long & penible, sinon que nous euitames le saut des Cousteaux, que les Sauvages nomment ainsi à cause que les pierres dures y coupent les pieds nuds comme cousteaux, ny par beaucoup d'autres endroits que nous auions passé en montant.

En fin apres auoir bien trainé, heurté & porté, nostre pauvre canot, il fallut luy donner congé, car il n'en pouuoit plus, faisoit force eau, & nous menaçoit de couler à fond si on ny* reme- || dioit promptement. 804
Il fut donc question d'en faire un autre pour le reste du voyage, car de demeurer en chemin il n'y auoit point d'apparence, & d'auancer il n'y auoit plus moyen. Mes Sauuages furent donc chercher des escorces de bouleaux dans les plus prochaines forests pour y trauailler en toute diligence, pendant que ie restay seul en nostre cabane ioignant deux autres d'Algoumequins avec lesquels ie m'entretins.

Ces Algoumequins auoient deux ieunes ours priuez, gros comme moutons, qui continuellement luttoient, couroient & se iouoient par ensemble, puis c'estoit à qui auroit plustost monté un arbre qu'ils embrassoient comme un homme & descendoient de mesme : mais l'heure du repas venuë, ces meschans animaux ne nous donnerent aucun repos, car de leur* dents & de leurs pattes, ils nous vouloient arracher nos escuelles pour en manger la sagamité.

Mes Sauuages rapporterent avec leurs escorces, une tortuë pleine d'œufs, qu'ils firent cuire viuë les pattes contre-mont sous les cendres chaudes, & m'en firent manger les œufs gros & iaunes comme le moyeu d'un œuf de poulle, sa chair sembloit veau, mais l'eusse esté fort ayse de m'en priuer, plustost que de voir enseuelir dans les brasiers ardans cette pauvre beste en vie, qu'ils accommoderent de la forte, peut-estre en sacrifice, car comme i'ay dit ailleurs ils en ont quelque espece.

805 Ce lieu estoit fort plaifant & agreable, accommodé d'un très-beau bois de gros pins fort || hauts, droits & presque d'une egale grosseur & hauteur, sans meslange d'aucun autre bois que de pins, net & vuide de broffailles & halliers, de forte qu'il sembloit estre l'œuure & le trauail d'un excellent iardinier.

Auant partir de là, mes Sauuages y afficherent les armoiries du bourg de S. Joseph, autrement Quienonascaran; car chacun bourg ou village des Hurons a ses armoiries particulieres, qu'ils affichent sur les chemins faisans voyages, lorsqu'ils veulent qu'on sçache qu'ils ont passé celle part, ou pour autre raison qu'ils ne m'ont pas fait sçauoir.

Les armoiries de S. Joseph furent depeintes sur un morceau d'escorce de bouleau, de la grandeur d'une feuille de papier, où il y auoit un canot grossierement crayonné avec autant de traicts noirs tirez dedans comme ils estoient d'hommes, & pour marque que i'estois en leur compagnie, ils auoient grossierement depeint un homme au-dessus des traicts du milieu, & me dirent qu'ils faisoient ce personnage ainsi haut esleué par-dessus les autres, pour donner à entendre aux passans qu'ils auoient un Capitaine François avec eux (car ainsi m'appelloient-ils), & au bas de l'escorce pendoit un morceau de bois sec, d'environ demy-pied de longueur & gros comme trois doigts, attaché d'un brin d'escorce, puis ils pendirent cette armoirie au bout d'une perche fichée en terre, un peu penchante sur le chemin.

806 Toute cette ceremonie estant acheuée, nous partimes avec nostre nouveau canot, & por- || tames en-

cores ce iour-là mefme tout noftre equipage à 6. ou 7. fauts , mais comme nous penfâmes apres descendre un courant d'eau, nous fuſmes portez fi rudement contre un rocher, qu'il fiſt un trou dans noftre canot, qui le penſa couler à fond, ſi la diligence de nos hommes ne nous euſt mis promptement à terre, où nous recouſimes une piece à la bleſſure.

Je ne fay point icy mention de tous les hazards & dangers que nous couruſmes en chemin, ny de tous les fauts où il nous fallut porter tous nos pacquets par de tres-longſ & faſcheux chemins, ny comme beaucoup de fois nous couruſmes riſque de noſtre vie, & d'eſtre ſubmergez dans les cheutes d'eau eſpouventables, comme a eſté du depuis le bon P. Nicolas & un ieune garçon François noſtre diſciple, qui le fuyuoit de près dans un autre canot, pour ce que ces dangers & perils ſont ſi frequens & ordinaires, qu'en les deſcriuans tous, ils ſembleroient des redites par trop rebatues, c'eſt pourquoy ie me contente d'en rapporter icy quelqu'uns, & lors ſeulement que le ſujet m'y oblige.

Le ſoir, apres un long trauail, nous cabanames à l'entrée d'un ſaut, d'où ie fus long-temps en doute que vouloit dire un grand bruit accompagné d'une grande & obſcure fumée qui s'eleuoit iuſques à perte de veuë. Je diſois, ou qu'il y auoit là un village ou que le feu eſtoit dans la foreſt à une lieuë de nous, mais ie me trompois en toutes les deux ſortes, car ce grand bruit & ces fumées prouenoient d'une cheute || d'eau 807 de 25. ou 30. pieds de haut entre des rochers que nous trouuames le lendemain matin. Apres ce ſaut,

environ la portée d'une arquebuzade, nous rencontrames sur le bord de la mesme riuere ce puissant rocher, duquel i'ay fait mention au chapitre 30. de ce 2. livre, que mes Sauvages croyoient auoir esté homme mortel comme nous, & puis metamorphosé en ceste pierre par la permission & le vouloir du Createur. A un quart de lieuë de là, nous trouuames encore une terre haute, entremeslée de rochers, plate & unie au dessus & qui seruoit comme d'une haute muraille à ceste riuere Algoumequine.

Ce fut icy où mes gens, pour ne me pouuoir persuader que ceste montagne eust un esprit viuant dans ses entrailles, qui la regit & gouuerne, m'en monstrent un visage assez austere contre leur ordinaire. Apres nous portames encores tout nostre equipage à 3. ou 4. fauts, au dernier desquels nous nous arrestames un peu à couuert sous des arbres pendant un grand orage qui nous auoit des-ia percés, de toutes parts iusques aux os, puis apres auoir encore passé un grand faut où le canot fut en partie porté & en partie traîné, fumes cabaner sur une pointe de terre haute esleuée contre la riuere qui vient du Saguenay & va à Kebec, & celle-cy qui se rendoit & perdoit dedans tout de trauers.

808 Les Hurons descendent iusqu'icy pour aller au Saguenay, & vont contre-mont l'eau, & neantmoins la riuere du Saguenay qui entre dans || la grande riuere S. Laurens à Tadoussac, à * son fil & courant tout contraire, tellement qu'il faut necessairement que ce soient deux riuieres distinctes, & non une seule, puisque toutes deux se rendent & se perdent dans le

meſme fleuve S. Laurens, il eſt vray qu'il y a de la diſtance d'un lieu à l'autre près de 200. lieuës, c'eſt pourquoy ie n'aſſeure nullement de rien, puis meſmes que nous changeames ſi ſouvent de chemin, allans & reuenans des Hurons à Kebec, que cela m'a fait perdre l'entiere certitude & la vraye cognoiſſance du droit chemin & de la ſituation des lieux, autrement ie l'aurois mieux obſeruée.

Nous laiſſames le chemin de main gauche qui conduit en la Prouince du Saguenay, & priſmes celuy qui eſt à droite pour Kebec, mais il me reſouuiet encore de l'eſtonnement admirable que cauſoit en nos yeux ce meſlange de riuieres, car nous fiſmes plus de 6. ou 7. lieuës de chemin que ie ne pouuois encore fortir de l'opinion (ce qui ne pouuoit eſtre) que nous allions contre-mont l'eau, & ce qui me mit en ceſte erreur fut la grande difficulté que nous eumes à doubler la pointe & que le long de la riuiere iuſqu'au ſaut l'eau ſe ſouſtenoit, s'enſloit, tournoyoit & bouillonnoit par tout comme une chaudiere ſur un grand feu, puis des raports & traifnées d'eau qui nous venoient à la rencontre un fort long eſpace de temps, & avec tant de viteſſe, que ſi nous n'euffions eſté habiles de nous en deſtourner avec la meſme promptitude, nous eſtions pour nous y perdre & ſubmerger. Ie demanday à mes Sauuages que c'eſtoit, & || d'où 809
cela pouuoit proceder; ils me reſpondirent que c'eſtoit un œuure du diable ou le diable meſme.

Approchans du ſaut, un tres-mauuais & dangereux endroit, nous receumes des grands coups de vagues dans noſtre canot, & encor en danger de pis ſi les

Sauuages n'eussent esté stilez & habiles à la conduite d'iceluy. Pour leur particulier ils se foucioient assez peu d'estre motuillez, car ils n'auoient point d'habits sur le dos qui les empeschat de dormir à sec, mais pour moy cela m'estoit un peu incommode, & craignois fort pour nos liures particulièrement, mais cette crainte ne m'empeschoit pas d'estre bien mouillé, & de me leuer le matin sans estre seiché.

Nous nous trouuâmes un iour bien empeschés dans des grands bourbiers & profondes fanges, approchant d'un lac, où il nous fallut passer avec des peines nonpareilles, & si subtilement & legerement du pied que nous pensions à toute heure enfoncer iusques par dessus la teste au profond du lac, qui portoit en partie cette grande estenduë de terre noire & fangeuse : car en effet tout trembloit sous nous.

De là nous allâmes prendre nostre gîte en une ancre de terre, où desia estoient cabanez depuis quatre iours un bon vieillard Huron, avec deux ieunes garçons, qui estoient là attendans compagnie pour passer à la traite par le pays de Honqueronons ; car || ils
810 n'y osoient passer seuls, pour ce que ce peuple est malicieux iusques là que de ne laisser passer par leurs terres au temps de la traicte un ou deux canots seulement, mais veulent qu'ils s'attendent l'un l'autre, & passent tous à la fois, pour auoir leurs bleds & farines à meilleur prix, qu'ils leur contraignent de traiter pour des pelleteries.

Le lendemain arriuerent encore deux autres canots Hurons, qui cabanèrent auprès de nous ; mais pour cela personne n'osoit se hasarder de passer, peur d'un

affront. A la fin mes hommes, qui n'estoient pas en resolution de faire là un si long seiour, me supplierent d'accepter la charge de Capitaine de leurs canots, & d'auoïer pour miennes toutes leurs marchandises, bleds & farines, ce que ie fis par charité & pour leur conseruation, car sans cette inuention ils n'eussent pas ozé passer, & passants ils eussent peut estre esté aussi maltraitez de ce peuple superbe que deux autres canots Hurons qui n'estoient point de nostre bande, & voulurent tenter la fortune contre nostre aduis, mais à leur despens, car leurs marchandises leur furent otées & en partie vollées, & le reste payé à vil prix.

|| Des Honqueronons ou Sauvages de l'Isle, & de leur humeur, & d'un lac couuert de papillons. 811

CHAPITRE VIII.

Nous partismes donc de cette ancre de terre, mais ayans à peine aduancé une demie-heure de chemin, nous apperceumes deux cabanes que nous creumes estre de l'Isle, dressées en un cul de sac, en lieu eminent, d'où on pouuoit descouuir de loing tous ceux qui entroient dans leurs terres. Mes Sauvages les voyans eurent opinion que c'estoient sentinelles posées pour leur en empescher le passage, & qu'il estoit necessaire de les aller recognoître, & scauoir d'eux si c'estoit à nous à qui ils en vouloient, & là-dessus me

prierent de me cacher dans le canot, afin que n'estant apperceu d'eux, ie peusse estre tesmoin auriculaire de leur discourtoisie & dispute, pour leur en faire après une reprimande, & m'ils * n'auroient garde, car disoient-ils, s'ils vous apperceuoient auant de nous parler, ils n'auroient garde de nous gourmander, & par ainsi vous feriez en doute de leur malice & de nostre iuste apprehension.

812 Nous approchames de ces deux cabanes || en la posture qu'ils desirerent, & leur parlames un assez long-temps, mais ces pauvres gens ne songeoient à rien moins qu'à nous, & ne s'estoient là cabanez que pour la pesche & la chasse, à quoy ils s'occupoient pour viure, & par ainsi nous reprîmes promptement nostre route, & allames passer par un lac assez grand, & de là par la riuere qui conduit au village, laissant à main gauche le droit chemin de Kebec, d'où on comptoit de là enuiron cent quatre vingts lieuës.

Je louë mon Dieu de toutes choses, & le prie que ma peine & mon trauail luy soient agreables, mais il est vray que nous pensames perir ce iour-là en deux tres-mauuais endroits proche la cheute du lac dans la riuere, où l'eau par ses foudains fousleuemens & ses ondes inopinées nous pensa engloutir & couler à fond.

Ces perils passés, nous fumes descendre dans un petit bois taillis, tout couuert de fraizes, desquelles nous fîmes nostre meilleur repas, & reprîmes nouvelles forces pour passer iusques à nos Quieunontateronons, où nous arriuames ce iour-là mesme, apres auoir fait vingt lieuës & plus de chemin.

Ce village estoit placé sur le bord de la riuere dans une belle pleine, d'où nous fumes apperceus à plus d'une lieuë du port, où presque tous les Sauvages se rendirent avec de grandes huées & des bruits qui nous || estourdissoient, car on n'entendoit partout 813 qu'une voix, ou par complimens, ou pour se moquer de nous, qui nous rengions à leur mercy, ie croy neantmoins le premier par urte raison qu'ils esperoient profiter de nos viures, car à mesme temps que nous eumes mis pied à terre, ils sauterent dans nostre canot, & se faisirent de nos bleds & farines, pour les eschanger à leur deuotion contre des pelleteries qu'ils ont à foison; mais comme la charité bien ordonnée commence à foy-mesme, sçachans que nos viures nous faisoient besoin, i'y mis le hola (car mes gens n'osoient dire mot), & par ce moyen tout nous fut conserué, & porté au lieu que choisimes pour cabaner, un petit iet de pierre esloigné du village, pour euter leurs trop frequentes visites.

Il ne faut point douter neantmoins que ces Honqueronons ne vissent bien (comme ils nous en firent quelque * reproches) que les bleds & farines n'estoient point à moy, & que ce que ie m'en disois le maistre estoit de l'inuention de mes gens, qui m'en auoient prié pour les conseruer, & s'exempter de leur violence & importunité, mais il leur fallut auoir patience & mortifier leur sentiment, car ils n'osoient m'attaquer ou me faire du desplaisir, peur du retour à la traitte de Kebec, où ils ont accoustumé d'aller tous les ans faire leur emploite, & rapporter des marchandises.

Ce peuple est (à mon aduis) le plus reue- || che, le 814

plus superbe & le moins courtois de tous ceux que j'ay iamais conuersé en toutes les terres du Canada, du moins me l'a-il semblé pour le peu que ie les ay pratiqués, mais aussi est-il le mieux couuerte, * le mieux matachié, & le plus ioliement paré de tous, comme si la brauerie estoit inseparablement attachée à la superbe & la vanité, comme nous voyons en quelque * parens de nos Religieux, lesquels semblent auoir honte de s'aduoïer pour tels, pour les voir pauvement habillez, mesprifez des gens du neant, crottez, mal chauffez, & mandier par les ruës avec la besace, comme pauvres de Iesus Crist. O siecle peruert, o vanité déplorable, vous mesprifez ceux qui ont choisi la basseffe pour l'amour de Iesus-Christ, mais ce fera à vostre confusion, car ils feront un iour vos Iuges & condamneront vostre mespris, car pourquoy en faites-vous moins d'estat que s'ils estoient feculiers?

Les ieunes femmes & filles sembloient des Nymphes, tant elles estoient bien aiustées, & des Comediennes, tant elles estoient legeres du pied; vous les voyez la teste leuée par le village, couertes de matachias, sauter, courir, & se resioïir plaifamment comme si elles eussent esté assurees d'une éternelle felicité, ainsi au vray dire elle * n'ont pas peur d'un Enfer, ny de perdre un Paradis: qu'elles ayent quelque chose à manger, les voylà contentes, si elles n'ont rien
815 elles ont la patience. || Nous passames tout le resté du iour dans nostre cabane, & encore le suiuant, pour la venuë du Truchement Bruslé, puis nous trouffames bagage dès le lendemain matin, car nous mourions de faim sans pouuoir obtenir un seul morceau de pois-

fon qu'à prix defraifonnable, peut eſtre par un reſſentiment de ne leur auoir laiffé nos bleds & farines à l'abandon, comme ils s'eſtoient promis. Ils ne laiſſoient pourtant de nous venir voir en noſtre cabane, mais pluſtoſt pour nous obſeruer que pour s'inſtruire de leur ſalut, & nous faire offre de leur ſeruice.

Au partir du village, nous allames cabaner en un lieu tres-propre pour la peſche, d'où nous eumes du poiſſon de diuerſes eſpeces plus que ſuffiſamment pour tout ce iour-là, nous en fiſmes de roſtis & de bouïllis, ſans autre ſauce que du bon appetit, mais mes gens qui n'eſcailloient point celuy qu'ils deminſſoient dans le brouët, non plus que celuy qui ſe mangeoit en autre façon (telle eſtant leur couſtume), eſtoit la cauſe qu'à chaque cueillerée de ſagamité qu'on prenoit, il en falloit cracher une partie dehors, & pour une autre inciuité, s'ils auoient un morceau de viande à deminſſer, ils ſe ſeruoient de leur *pieds crottez pour la tenir, & d'un meſchant couſteau pour la couper.

Les grands orages qu'il fit ce iour-là, & qui durent iuſques au lendemain matin, nous || firent loger 816
fort incommodement dans un *marets, où d'auanture nous trouuames un chien égaré, que mes Sauuages prirent & tuerent à coups de haches, puis le firent bouïllir pour noſtre ſoupper. Comme au Chef ils me preſenterent la teſte, mais ie vous aſſeure que ſa grand'gueule beante la rendoit ſi hideuſe & de mauuaïſe grace, que ie n'eus pas aſſez de courage pour en manger, & me contentay d'un morceau de la cuiſſe, que ie trouuay tres-bonne.

Ces bons Sauvages me desnichioient parfois des aigles, mais comme cesont oyseaux tres-lourds, quand i'estois las de les porter, nous en faisions chaudiere, & nous seruoient de pitance, excepté d'une qu'ils ne voulurent point manger, ie ne fçay par qu'elle * superstition, car comme i'estois occupé hors de la cabane avec quelque * Sauvages, ils luy tordirent le col pour auoir ses cousteaux, & la ietterent au loing, me donnant à entendre qu'elle estoit morte d'elle-mesme, & qu'ils n'y auoient pas cooperé, ce que ie ne pû croire, & pour preuue ie leur monstray le col rompu, & neantmoins ils n'en voulurent iamais manger, ny prendre la peine de la faire cuire, peut estre pour auoir esté estouffée.

Le iour ensuiuant, apres auoir tout porté à cinq ou six fauts, & passé par des lieux tres-perilleux, nous primes giste en un petit hameau d'Algoumequins, sur le bord de la riuere, qui a en cet endroit plus d'une bonne lieuë de large, ie fus visiter tout ce peu
817 de || cabanes qu'il y auoit là, faites en rond, & desquelles l'entrée estoit fort estroite, bouchée d'une petite peau d'eslan, mais si pauures au dedans, qu'elles me sembloient les hermitages des anciens peres hermites de la Thebayde, selon qu'on les despeint.

Le lieu estoit aussi pauure & sterile comme les maisons, car ce n'estoit qu'un rocher couuert d'un peu de sable par endroits, & de quelque * petits arbrisseaux qui seruoient de retraite aux oyseaux, ie fus par tout chercher des fraizes & des bleuëts, mais tout estoit desia dissipé, car comme ces petits fruitcs seruent de manne aux Algoumequins, ils les amassent

soigneusement pour en faire seicherie. Le Truchement Bruslé, qui nous suiuoit de prés, nous y vint trouver & s'y logea, mais aussi incommodement que nous.

Le matin venu, nous batimes aux champs sans tambour, car il n'y auoit point de plaisir en lieu si miserable, & vismes enuiron midy deux arcs-en-ciel, fort visibles & apparens, qui tenoient deuant nous les deux bords du fleuue, comme deux arcades sous lesquelles il sembloit à tout moment que deussions passer. Il y a eu de certains peuples qui l'ont eu en telle veneration, que s'ils le voyoient paroistre en l'air, ils fermoient la bouche aussi tost, & y portoient la main deuant, pour ce qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouuroient tant soit peu, leurs dents en feroient pourries & gastées. Je n'ay point veu pratiquer cette sottise entre nos Hurons, || mais ils en croyoient bien d'autres 818 qui ne valent guere mieux.

Le soir arriué, mes Sauvages mangerent un * aigle de laquelle ie ne mangeay pas seulement du bouillon, & encor moins de la chair, car il estoit iour de Vendredy; ces pauures gens m'en demanderent la raison, car ils sçauoient bien ma necessité, & le peu que nous auions pris le matin au partir, & ayant sceu que ie le faisois pour l'amour du bon Iesus, ils en resterent fort edifiez & contens, car comme ils sont exacts obseruateurs de leurs ceremonies, ils trouuoient aussi tres-bon que nous fissions selon nostre croyance, & eussent trouué mauuais qu'eussions fait du contraire pour aucun respect.

Si tost qu'il commença à faire iour, nous nous mis-

mes sur l'eau, couvertes * par tout d'un nombre presque infiny de papillons, en l'estenduë de plus de trois heures de chemin, & la riuere qui sembloit un lac en cet espace, large de plus de demye-lieuë, estoit de mesme partout couuerte de ces petits animaux, de sorte que i'eusse auparauant douté, s'il y en auroit bien eu autant en tout le reste du Canada comme il s'y en estoit noyé dans cette seule riuere. De dire quel vent les auoit là amenez, & comme il s'y en est pû trouuer un si grand nombre en un seul endroit, c'est ce que ie sçay moins que des mousquites & coufins *, qui sont engendrez de la pourriture des bois.

819 || Passé cette mer de papillons, nous trouuames une cheute d'eau dans laquelle un François nommé la Montagne, pensa tomber auëc tous ses Sauuages, d'où ils ne se fussent iamais retirez que morts & brisez des rochers. Leur imprudence les auoit mis dans ce danger, pour n'auoir pas assez tost pris terre, & s'ils ne se fussent promptement iettez dans l'eau, le courant les iettoit infailliblement dans le précipice, & de là à la mort, qu'estoit la fin de leur voyage.

Du saut de la Chaudière, de la petite Nation, & de la difficulté que nous eumes avec les Algoumequins & Montagnais, du tresor publicque des Hurons, & la suite de nostre voyage iusques à Kébec.

CHAPITRE IX.

Nous auons cy deuant fait mention de plusieurs

cheutes d'eau, & de quantité de sauts tres-dangereux, mais en comparaifon de tous ceux-là, celuy de la Chaudiere, que nous trouuames demye-heure de chemin apres celuy de la montagne, est le plus admirable & le plus perilleux de tous : car outre le grand bruit que caufe sa cheute de || plus de fept ou huit brasses de haut entre des rochers, qui se fait entendre de plus de deux lieuës de loin, il est large d'un grand quart de lieuë, trauefë de quantité de petites Isles, qui ne font que rochers afpres & difficilles, couuerts en partie de petits bois, le tout entrecoupé de concautez & precipices, que ces boüillons & cheutes ont fait à fucceffion temps *, & particulierement à un certain endroit où l'eau tombe de telle impetuofité fur un rocher au milieu de la riuere, qu'il s'y est caué un large & profond baffin : fi bien que l'eau courant là dedans circulairement, y fait de tres-violans & puiffans boüillons, qui envoient en l'air de telles fumées du poudrin de l'eau qu'elles obfcurciffent partout l'air où elles paffent. 820

Il y a encore un autre femblable baffin, ou chaudiere, prefque auffi large, impetueux & furieux que le premier, & de mefme rend fes eauës en des grands precipices, & cheutes de plusieurs toifes de haut. Les Montagnais & Canadiens, à raifon de ces deux grandes concautez qui boüillonnent & rendent ces grandes fumées, ont donné à ce saut le nom Afficou, & les Hurons Anoo, qui veut dire chaudiere en l'une & en l'autre langue.

Or, comme ie m'amusois à contempler toutes ces cheutes & precipices pendant que mes Sauuages def-

821 chargeoient le canot || & portoient les paquets au delà du faut, ie me prins garde que ces rochers où ie marchois sembloient tous couverts de petits limas de pierre, & n'en peux donner autre raison, sinon que c'est, ou de la nature de la pierre mesme, ou que le poudrin de l'eau qui donne iusques là-dessus, peut auoir causé tous ces effects, ou comme il y a quelque apparence, qu'une quantité de limas estans venus là mourir (comme cette infinie multitude de papillons que ie vis noyez dans la riuere) se soient conuertis en pierre, par le continuel arrousement de la fraicheur, ou froideur de ce poudrin, & ce qui me donne quelque croyance est, d'auoir veu & manié autrefois des poires & un morceau de pain conuertis en pierre, ce qui ne se peut neantmoins qu'aucc une grande longueur de temps, & en des lieux particulieres* & fraiz, comme sont les quarrieres où les poires & le pain auoient esté metamorphosez, au rapport du Matematicien du Roy qui me les fit voir enuiron l'an 1604.

Ce fut aussi en ces contrées où ie trouuay des plantes de lys incarnats, ils n'auoient que deux fleurs au coupeau de chacune tige, mais elles estoient rauissantes, de plus curieux que moy en eussent apporté en France, mais ie me contentay de louer Dieu en les admirans, & de les laisser pour l'amour du mesme Dieu.

822 Mes Sauvages, arriuant à ce faut, me * firent || point les ceremonies ordinaires, ou pour auoir trop de haste, ou à raison que ie les auois repris de semblables superstitions, lesquelles sont telles selon que nous auons appris du sieur Champlain.

Après que les Hurons & Sauvages ont porté tous leurs paquets & les canots au bas du faut, ils s'assemblent en un lieu, où un d'entr'eux avec un plat de bois va faire la queste, & chacun d'eux met dans ce plat un morceau de petun. La queste faite, le plat est mis au milieu de la troupe, & tous donnent à leur tour* en chantans à leur mode; puis un des Capitaines fait une harangue, remontrant que dès longtemps ils ont accoustumé de faire une telle offrande, & que par ce moyen ils sont garantis de leurs ennemis, qui les attendent souuent au passage, & qu'autrement il leur arriueroit du desplaisir.

Cela fait, le harangueur prend le plat & va ietter le petun au milieu de la chaudiere du dessus les rochers, puis tous d'une voix font un grand cry & acclamation, en finissant la ceremonie.

A une petite lieuë de là, nous passames à main droite deuant un autre faut, ou cheute d'eau admirable, d'une riuere qui vient du costé du Su, laquelle tombe d'une telle impetuosité de 20. ou 25. brasses dans la grande riuere où nous estions, qu'elle fait deux arcades, qui ont de largeur prés de deux ou trois cens pas. Les ieunes hommes Sauvages se donnent quelquefois le plaisir de passer avec leurs canots || par dessous la plus large, & ne se mouillent 823 que du poudrin de l'eau, mais ie vous assure qu'ils font en cela un acte de grand* folie & temerité, pour le danger qu'il y a assez eminent: & puis à quel propos s'exposer sans profit, dans un suiet qui leur peut causer un iuste repentir, & attirer sur eux la risée & moquerie de tous les autres?

Autrefois les Hiroquois venoient iufques là furprendre nos Hurons allans à la traite, mais à prefent ils ont comme déléfisté d'y plus aller, iufques en l'an 1632, qu'ils firent des courfes iufques à Kebec, penfans furprendre de nos François & Montagnais au defpourueu, & l'année fuiuante le fecond iour de Iuin, furent aux trois riuieres, où ils tuerent deux François à coups de haches, & en blefferent cinq autres à coups de fleches, dont l'un mourut bientoft apres. Ils eurent bien la hardieffe d'aborder encore la chaloupe avec leurs canots, & fans qu'un François les coucha en ioué avec fon harquebuze où il n'y auoit ny balle ny poudre, il eft croyable que pas un n'en fust échappé, & qu'ils fe fuffent rendus maîtres de la chaloupe & de tout l'equipage des François.

Le fleur Goua, qui commandoit à la barque à demye-lieuë de là, ayant ouy les cris du combat, despescha auffitoft une chaloupe au fecours, & luy mefme fuiuit apres avec fa barque, mais trop tard, car quand ils arriuerent là, les Hiroquois auoient defia fait leur
824 coup || & faifoient leur retraite dedans les bois, où aucun François n'eust ozé les fuiure pour aucun commandement de leur Chef, s'excufant fur le danger trop eminent, & par ainfi ces Hiroquois nous ayans braués & battus iufques dans nos terres, s'en retournerent glorieux avec les teftes des meurtris.

On peut admirer en cecy la hardieffe de ces Sauuages, d'auoir ozé, fans crainte des efpees ny des mouffquets, trauerfer tant de pays & de forests, & attaquer de nos François és contrées de l'habitation fans que iamaï on en aye pû tirer de reuanche, & puis il y en

a qui veulent dire qu'ayans leur harquebuze chargée, ils tiendroient teste à dix Sauvages; ce seroit bien assez à deux bien deliberez, car ils sont prompts de l'œil, & du pied pour s'esquiver, & grandement adroits du bras pour vous tirer, & puis gard les surprises.

Mes Hurons à tout euenement se tindrent tousiours sur leur garde, peur de surprisè, & s'allèrent cabaner hors du danger, & comme nous souffrimes les grandes ardeurs du soleil pendant le iour, il nous fallut de mesme endurer les orages, les grands bruits de tonnerre, & les pluyes continuelles pendant la nuit, iusques au lendemain matin, qu'elle nous perça iusques aux os.

Qui fut alors bien empesché de sa contenance, ce fut moy, car ie ne sçauois mesme pas comment me gouuerner dans nostre habit trempé, qui m'estoit fort lourd & froid sur || les espaules où il fut deux iours à seicher, dont ie m'estonne que ie n'en tombé * ma-
825
lade, mais Dieu tres-bon me fortifiait tousiours au plus fort de mes peines & labeurs.

Un surcroy d'affliction nous arriua dans nos incommoditez de deux Algoméquins, lesquels nous estans venus voir apres la pluye passée, nous firent croire, du moins à mes gens, que la flotte Françoisè estoit perie en mer, & que c'estoit perdre temps de vouloir passer outre. Mes Hurons furent viuement touches de cette mauuaise nouvelle, & moy d'abord avec eux, mais ayant un peu ruminé à par moy & considéré ce qui en pouuoit estre, ie me doutay incontinent de la malice des Algoméquins, qui auoient controuué ce menfonge pour nous faire rebrouffer

chemin & ensuite persuader à tous nos Hurons de n'aller point à la traicte, pour en auoir eux-mesmes tout le profit, ce que ie fis sçauoir à mes gens qui respirèrent courage & continuerent leur voyage avec esperance de bons succès.

De là nous allames cabaner à la petite Nation, que nos Hurons appellent Quieunontateronons, où nous eumes à peine pris terre & dressé nostre cabane, que les deputez du village nous vindrent visiter, & supplierent nos gens d'effuyer les larmes de 25. ou 30. pauvres femmes veufes, qui auoient perdu leur * marys l'hyuer passé, les uns par la faim & les autres de diuerses maladies. Voyant mes hommes un peu trop retenus à faire plaisir à ces estrangers, ie les priay de
826 || ne les pointes conduire & que tout ne consistoit qu'à quelque petit present qu'il falloit faire à ces pauvres veufes, comme il se pratiquoit mesme entr'eux pour semblables occasions. Ils en firent en effect leur petit deuoir & leur donnerent une quantité de bled d'Inde & de farine, qui les resioüit fort, & en fus moy mesme bien ayse, tant elles me faisoient compassion, & puis c'est une nation si honneste, douce, & accommodante d'humeur, que ie m'en trouuay fort edifié & satisfait.

Ce fut icy où ie trouuay dans les bois, à un petit quart de lieuë du village, ce pauvre Sauvage malade, enfermé dans une cabane ronde, couché de son long auprès d'un petit feu, duquel i'ay fait mention cy-deuant au chapitre des malades.

Me promenant par le village de cabane en cabane pour mon diuertissement, un ieune garçon me fit pre-

fent d'un petit rat musqué, pour lequel ie luy donnay en eschange un autre petit present duquel il fist autant d'estat que moy de ce petit animal.

Le Truchement Bruslé, qui s'estoit là venu cabaner avec nous, traicta un chien, duquel nous fismes festin le lendemain matin en compagnie de quelques François, puis nous partimes encores dans de nouveaux doutes de la perte des nauires de France, que les Algoumequins nous affeuroient indubitablement, comme en effet il y avoit pour lors quelque apparence en ce qu'ils tardoient à venir beaucoup plus qu'à l'ordinaire; ie tenois neantmoins touf- || iours bonne mine à mes gens & les affeurois du contraire peur qu'ils s'en retournassent, comme ils en faisoient souvent le semblant. 827

Passans au faut S. Louys, long d'une bonne lieuë & tres-furieux en plusieurs endroits, mes Sauvages ne voulurent pas tousiours tenir la terre, comme on a accoustumé, mais aux endroits moins dangereux, ils remettoient leur canot dans l'eau, où nostre Seigneur me preferua d'un precipice & cheute d'eau, où ie m'en allois tomber infailliblement : car comme mes Sauvages en des eaux basses conduisoient le canot à la main, estant moy seul dedans, pour ce que ie ne les pouvois suiure dans les eaux à cause de mon habit, ny par terre où les riuës estoient trop hautes & embarrassées de bois & de rochers, la violence du courant leur ayant fait eschapper des mains, ie me iettay fort à propos (aydé de Dieu) sur un petit rocher en passant, puis en mesme temps le canot tomba par une cheute d'eau dans un precipice, parmy les bouillons & les

rochers, d'où ils le retirèrent fort blessé avec la longue corde que (preuoyant le danger) ils y auoient attachée, & apres ils le raccommoient avec des pieces d'escorces qu'ils chercherent dans le bois & me vindrent requerir fur mon rocher.

Depuis nous souffrimes encores plusieurs petites disgraces & des coups d'eau dans nostre canot, avec des grandes, hautes & perilleuses eleuations, qui faisoient dancier, hausser & baïsser nostre vaisseau d'une merueilleuse façon, pendant que ie m'y tenois couché
828 & ra- || courcy, pour ne point empecher mes Sauuages de bien gouverner, & voir de quel bord ils deuoient prendre.

De là nous allames cabaner assez incommodement dans une sapiniere au pied dudit faut, d'où nous partimes le lendemain matin encore tout mouillez & continuames nostre chemin entre deux Isles, par le lac dans lequel se descharge ledit faut, & de ce lac par la riuere des Prairies, autrement des Algoumequins, d'où il y a iusqu'au lac des Episcerinys, plus de 80. fauts à passer tant grands que petits, dont les uns sont très-dangereux, principalement à descendre, car à monter cela ne se peut, sinon à bien peu, par le moyen d'une corde attachée au canot.

Nous auions esté fort mal couchez la nuit passée, mais nous ne fumes pas mieux la suiuite, car il nous la fallut passer à deux lieux du Cap de Victoire, sous un arbre bien peu à couverts des pluyes, qui durerent iusques au lendemain matin, que nous nous rendimes audit Cap, où desia estoit arriué depuis deux iours le Truchement Bruslé, avec deux ou trois ca-

nots Hurons, duquel i'appris la deffence que les Montagnais & Algoumequins leur auoient faites * de passer outre, voulans à toute force qu'ils attendissent là avec eux les barques de la traicte, & qu'ayans pensé leur resister ils s'estoient mis en hazard d'estre tous assommez, particulièrement luy Truchement Bruslé, qui en auoit esté pour son sac à petun, & craignoit encore un autre plus mauuais || party, s'y * on n'y ap- 829
portoit quelque remède.

Je trouuay ce procedé fort mauuais & en fis quelque * reproches à ces mutins, qui me dirent pour excuse que si personne ne descendoit, les barques seroient contrainctes de les venir trouuer, sans auoir la peine de trainer leurs femmes & leur * enfans iusques à Kebec, où il n'y auoit de quoy disner pour eux. Je leur dis que i'y auois necessairement affaire, & que ie desirois y descendre, & que pour eux qu'ils en fissent comme ils voudroient. Cette resolution ne les contenta pas beaucoup, neantmoins ils ne voulurent pas me violenter comme ils auoient fait le Truchement, mais ils trouuerent une autre inuention plus fauorable pour intimider nos Hurons & tirer d'eux quelque petit present.

Ils firent donc semer un faux bruit qu'ils venoient de receuoir vingt colliers de pourceleines des Ignierhonons (ennemis mortels des Hurons), à la charge de les enuoyer aduertir à l'instant de l'arriuée desdits Hurons, pour les venir tous mettre à mort, & qu'en bref ils seroient icy.

Nos gens vainement espouuentez de cette mauuaise nouvelle, tindrent conseil là-dessus, un peu à l'escart

dans le bois, où ie fus appellé avec le Truchement, qui estoit d'auffi legere croyance qu'eux, & pour conclusion ils se cotizerent tous, qui de rets, qui de petun, bled, farine & autres choses, qu'ils donnerent aux Capitaines des Montagnais & Algoumequins, pour
830 estre protegez contre leurs enne- || mis. Il n'y eut que mes Sauvages qui ne donnerent rien, car m'ayant demandé d'y contribuer, ie leur dis que ie ne fournissois rien pour autoriser un mensonge, & qu'asseurement les Canadiens auoient inuenté cette fourbe pour auoir part à leur * commoditez & les empescher de descendre, comme il estoit vray.

Mais puisque nous sommes à parler des presens des Sauvages, auant que de passer outre, nous en dirons les particularitez, & d'où ils tirent principalement ceux qu'ils font en commun, afin qu'un chacun sçache qu'ils ne font pas tout à fait denuez de police.

En toutes les villes, bourgs & villages de nos Hurons, ils font un certain amas de colliers de pourcelaine, raffades, haches, cousteaux, & generally de tout ce qu'ils gagnent & obtiennent pour le publique, soit à la guerre, traité de paix, rachapt de prisonniers, peages des Nations qui passent sur leurs terres, & par toute autre voye & maniere d'où ils ont accoustumé tirer quelque profit.

Or est-il que toutes ces choses sont mises & depesées entre les mains & en la garde de l'un des Capitaines du lieu, à ce destiné comme Thresorier de la Republique : & lors qu'il est question de faire quelque present pour le bien & falut commun de tous, ou pour s'exempter de guerre, pour la paix ou pour au-

tre seruice qui concerne le publique, ils assemblent le conseil, auquel apres auoir deduit la necessité urgente qui les oblige de puifer dans le thre- || for & arresté le nombre & les qualitez des marchandises qui en doi- 831
uent estre tirées, on aduise le Thresorier de fouiller dans les coffres de l'espargne, & d'en apporter tout ce qui a esté ordonné, & s'il se trouue espuisé de finances, pour lors chacun se cottise librement de ce qu'il peut, & sans violence aucune donne de ses moyens selon sa commodité & bonne volonté, iusques à la concurrence des choses necessaires & ordonnées, qui ne manquent point d'estre trouuées.

Pour fuiure le dessein que i'auois de partir du Cap de Victoire pour Kebec, nonobstant la contradiction de nos Aloumequins & Montagnais, ie fis ietter nostre canot en l'eau dès le lendemain de grand matin que tout le monde dormoit encore, & n'esueillay que le Truchement pour me suivre, comme il fist au mesme instant, & fimes telle deligence, favorifez du courant de l'eau, que nous fimes 24. lieuës en ce iour-là, nonobstant quelques heures de pluyes, & cabanames au lieu qu'on dit estre le milieu du chemin de Kebec au Cap de Victoire, où nous trouuames une barque à laquelle on nous donna la collation, puis des pois & des prunes, pour faire chaudiere entre nos Sauuages, lesquels d'ayse, me dirent alors que i'estois un vray Capitaine, & qu'ils ne s'estoient point trompez en la croyance qu'ils en auoient toufiours euë veu la reuerence & le respect que me portoient tous les François, & les presens qu'ils m'auoient faits, qui estoient ces pois & ces pruneaux, desquels ils firent

832 || bonne expedition à l'heure du souper, ou plustost
dîner; car nous n'auions encore beu ny mangé de
tout le iour, tant nous auions peur que les Canadiens
nous fuiussent à mauuais dessein, pour auoir passé
contre leur volonté.

Le diray que le respect que les François nous ont
quelquesfois tesmoigné en la presence des Sauuages
nous a de beaucoup seruy & donné de l'autorité en-
uers ces barbares, qui sçauent faire estat de ceux que
les François, honorent lequel honneur redonde au me-
rite des mesmes François,

Le lendemain dés le grand matin, nous partimes de
là, & en peu d'heures trouuames une autre barque,
qui n'auoit encore leué l'anchre faute d'un vent fa-
uorable, & apres y auoir salué celuy qui y comman-
doit, avec le reste de l'équipage, & fait un peu de col-
lation, nous passames outre en diligence, pour pou-
uoir arriuer à Kebec ce iour-là mesme, comme nous
fîmes avec la grace de Dieu.

Sur l'heure du midy, mes Sauuages cacherent fous
du fable un peu de bled d'Inde à l'ordinaire, & firent
festin de farine cuite, arroufée de suif d'eslan : mais
i'en mangeay tres-peu pour lors, sous l'esperance de
mieux au soir : car comme ie ressentois desia l'air
de Kebec, ces viandes insipides & de mauuais goust,
ne me sembloient si bonnes qu'auparauant, particu-
833 lierement ce suif fondu, qui sembloit propre- || ment
à celuy de nos chandelles fondues, lequel seroit là
mangé en guyse d'huyle ou de beure frais, & eussions
esté trop heureux d'en auoir quelquefois pour nôstre
pauvre potage au païs des Hurons, où aucune dou-

ceur ne nous ennuifageoit, finon le contentement de l'esprit.

A une bonne lieuë ou deux de Kebec, nous passames assez proche d'un village de Montagnais, dressé sur le bord de la riuere, dans une sapiniere, le Capitaine duquel avec plusieurs autres de sa bande nous vindrent à la rencontre dans un canot, & vouloient à toute force contraindre mes Sauvages de leur donner une partie de leur bled & farine, comme estant deu (disoient-ils) à leur Capitaine pour le passage & entrée dans leurs terres; mais les François qui là auoient esté enuoyez exprés dans une chaloupe pour empescher ces insolences, leur firent lascher prise, & nous donnerent liberté, tellement que mes gens n'en furent de rien incommodez que du reste de nostre sagamité du dîner, laquelle ces Montagnais mangerent à pleine main toute froide, sans autre ceremonie, & la trouuerent tres-bonne, comme n'en ayans pas souuent de telles.

*|| De nostre arriuée à Kebec, & du mecontentement 834
des Sauvages que ie les deuois quitter, leur fis-
mes festin & donnames un chat pour leur pays. Et
puis ie m'embarquay pour la France.*

CHAPITRE X.

Deliuerez de ces importuns picoueurs, nous doublames le pas pour arriuer d'heure à Kebec, où nous primes terre avec nos sept ou huit canots, apres auoir esté saluez du fort de deux vollées de canon, & des

fieurs de Caen & de Champlain d'une honneste reception à nostre débarquement, tous deuancez par le bon P. Ioseph qui nous attendoit au port, impatiens de ne nous voir assez tost.

835 Nous fumes de compagnie dans l'habitation, où nous receumes la collation, pendant laquelle ie les entretins de mon voyage & de nostre gouuernement au païs des Hurons. Apres quoy ie fus voir cabaner mes hommes, puis nous partimes le P. Ioseph & moy pour nostre petit Conuent, où ie trouuoy tous nos confreres en bonne santé Dieu mercy, desquels (apres l'action de graces rendue à nostre Seigneur) ie receu la charité & bon accueil que ma foiblesse & lassitude pouuoit esperer || d'eux, car i'estoit autant debile qu'amaigry & bruslé des ardeurs du soleil, tousiours gay & contant en mon ame par la diuine prouidence qui me conferua dans cette humeur, pour ce que ie peinois & trauaillois pour luy & à cause de luy, du moins me sembloit-il en auoir le desir & la volonté.

Après auoir eu quelque * iours de repos & de recollection interieure, ie fis mes petits apprets pour mon retour aux Hurons, car mes Sauuages auoient acheué leur traicte, mais comme tout fut prest & que ie pensay partir, il me fut deliuré lettres & obedience de nostre P. R. Prouincial par lesquelles il me donnoit ordre de m'embarquer au plus prochain voyage pour France, demeurer de communauté en nostre conuent de Paris, où il desiroit se seruir de moy, dont voicy le contenu :

*Mon tres-cher Frere, salut en I. C.
I'ay receu les vostres avec ioye & contentement de*

voſtre heureuſe arriuée dans ces terres Canadiennes, d'où vous auez paſſé à celles des Hurons pour y employer voſtre zele & la bonne volonté qu'auez pour le ſalut des meſcroyans. Je prie le meſme Dieu qui vous a preſté ſon Ange pour vous y conduire, qu'il vous en ramene au pluſtot en pleine ſanté. J'ay affaire de voſtre preſence par deçà, c'eſt pourquoy ie vous enuoye une obediſſance en vertu de laquelle ie vous commande de reuenir au plus prochain voyage qu'il vous ſera poſſible, non que ie doute de voſtre obeifſance, mais afin que perſonne ne penſe de vous empecher. Je vous attendray donc en noſtre conuent de Paris, où ie feray prier noſtre Seigneur pour vous, qui ſuis apres m'eſtre recommandé à vos ſainctes prieres ,

836

Mon cher Frere ,

Votre affectionné ſeruiteur en I. C.

Frere Polycarpe du Fay,
Prouincial.

A Paris ce 9. Mars 1625.

Il me fallut donc changer de batterie & laiſſer Dieu pour Dieu par l'obeiſſance, puis que ſa diuine Maieſté en auoit ainſi ordonné, car ie ne pû recevoir aucune raiſon pour bonne de celles qu'on m'alleguoit de ne m'en retourner point & d'enuoyer mes excuſes par eſcrit, veu la neceſſité & la croyance qu'on auoit de moy dans le païs, pour ce qu'une ſimple obeiſſance eſtoit plus conforme à mon humeur, que tout le bien

que i'eusse pû esperer par mon trauail au salut & conuersion de ce peuple sans icelle.

En delaisant la Nouvelle-France, ie perdis auffi l'occasion d'un voyage de trois Lunes de chemin au delà des Hurons, tirant au Su, que i'auois promis, avec mes Sauuages, sifost que nous eussions esté de retour dans le païs, pendant que le P. Nicolas eust esté descourir quelque autre Nation du costé du Nord.

837 Mais || Dieu, admirable en toutes choses, sans la permission duquel une seule feuille d'arbre ne peut tomber, a voulu que la chose soit autrement arriuée.

Prenant congé de mes pauures Sauuages affligez de mon depart, ie taschay de les consoler au mieux que ie pû, & leur donnoy esperance de les reuoir l'année suiuante, & que le voyage que ie deuois faire en France n'estoit d'aucun mescontentement que i'eu d'eux, ny pour enuie que i'eusse de les abandonner, mais pour quelqu'autre affaire particuliere qui redonderoit à leur contentement & profit.

Ils furent fort ayfés lors que ie leur promis de supplier les Capitaines François de bastir une maison au deffous du faut saint Louys, pour leur abreger le chemin de la traicte & les mettre à couuert de ce costé-là de leurs ennemis, qui sont tousiours aux aguets pour les surprendre au passage, & en effect ce leur eust esté une grandissime peine de faire tous les ans tant de chemin & courir tant de risques pour si peu de marchandises qu'ils remportent de Kebec, laquelle leur peut estre ostée avec la vie par les Hiroquois, c'est pourquoy ie dis derechef qu'il seroit necessaire de bastir une habitation au faut saint Louys pour la

commodité des uns & des autres, des Sauvages & des François.

Ils me prièrent de me reffouvenir de mes promesses, & que puisque ie ne pouuois estre diuertie de ce voyage, qu'au moins ie me rendisse à Kebec dans 10. ou 12. Lunes, & qu'ils ne man- || queroient pas de 838 s'y rendre, pour me reconduire en leur païs, comme ils firent à la verité l'année d'apres, ainsi qu'il me fut mandé par nos Religieux de Kebec, mais l'obedience de nos supérieurs qui m'employoit à autre chose à Paris, ne me permit pas d'y retourner, comme i'eusse bien desiré & tenu à faueur singuliere, principalement pour baptizer mon grand oncle Auoindaon & beaucoup d'autres Sauvages Hurons, qui m'en auoient tant de fois supplié, lesquels ie remettois de iour à autre pour les mieux fonder, ne pensant pas que nostre Seigneur me deust si tost tirer de là & ramener en France.

Auant mon depart nous les conduisimes dans nostre Couuent, leur fismes festin d'une pleine chaudiere de pois assaisonnée d'un peu de lard, & les caressames à nostre possible, de quoy ils se sentoient grandement honorez, mais bien dauantage lorsqu'apres le repas nous leur donnames à chacun un petit present, & au Capitaine du canot un grand chat pour porter en son païs, present qui lui agreea tellement pour estre un animal incognu en tout le Canada, qu'il ne scauoit assez nous en remercier à son gré : voylà comme les choses rares sont estimées par tout, encores qu'en soy elles soient de peu de valeur.

Ce bon Capitaine estimoit en ce chat un esprit rai-

839 fonnable, voyoit que l'appellant, il venoit & se ioüoit à qui le careffoit, il coniectura de là qu'il entendoit parfaitement bien le François & comprenoit tout ce qu'on luy di- || soit, apres auoir admiré cet animal, il nous pria de luy dire qu'il se laissast emporter en sa Prouince & qu'il l'aymeroit comme son fils. O Gabriel, qu'il aura bien de quoy faire bonne chere chez moy, disoit le bon homme: tu dis qu'il ayme fort les fouris & nous en auons en quantité, qu'il vienne donc librement à nous. Ce disant, il pensa embrasser ce chat que nous tenions auprès de nous, mais ce meschant animal, qui ne se cognoissoit point en ses caresses, luy ietta aussi tost ses ongles & luy fist lascher prise plus viste qu'il ne l'auoit approché.

Ho, ho, ho, dit le bon homme, est-ce comme il en use, ongaron, ortiscohat, il est rude, il est meschant, parle à luy. A la fin l'ayant mis à toute peine dans une petite caisse d'escorce, il l'emporta entre ses bras dans son canot & luy donnoit à manger par un petit trou du pain qu'on luy auoit donné à nostre Couuent; mais ce fust bien sa pitié lorsque luy pensant donner un peu de sa sagamité, il s'eschapa & prit l'effor sur un arbre d'où ils ne le purent iamais rauoir, & de le rappeler il n'y auoit personne à la maison, il n'entendoit point le Huron, ny les Hurons la maniere de le rappeler en François, & par ainsi ils furent contraincts de luy tourner le dos & le laisser sur l'arbre, bien marry d'auoir fait une telle perte & le chat bien en peine qui le nourriroit.

La naifueté de ce bon homme estoit encore considerable en ce qu'il croyoit le mesme entendement &

la mesme raison estre au reste des animaux de l'habitation, comme au flux & re- || flux de la mer, qu'il 840 croyoit par cet effect estre animée, entendre & auoir une ame capable de vouloir ou non vouloir comme une personne raisonnable, & là-dessus ie brise par cest à Dieu que ie fais à nostre pauvre Canada, lequel ie ne quitte qu'avec un extreme regret & desplaisir de n'y auoir acheué le bien encommencé, & veu le Christianisme que i'auois esperé.

O mon Dieu! ie vous recommande & remets entre les mains ce pauvre peuple que nous auiez commis. Vous ne m'avez pas iugé capable de vous y seruir plus longtems, Seigneur, puisque si tost m'en auez retiré, & auez commandé à l'Ange tutelaire du país de ne point debattre de mon retour avec celuy de la France, où il faut que i'accomplisse vos diuines volontés.

Ce n'est point à moy de penetrer dans vos secrets diuins, mais d'admirer & adorer votre diuine prouidence & vos iugements souuerains. Au moins, ô mon Dieu, ayez pour agreable ma bonne volonté & l'affection que m'avez donnée de vous seruir en la conuersion des Hurons & d'y endurer la mort mesme pour l'amour de vous, si telle eust esté vostre diuine volonté, puisque tout ce que ie puis est d'aduouër mon impuissance & mes demerites. Et me prosternant aux pieds de vostre diuine Maiesté, vous supplier me donner vostre benediction auant que ie m'embarque, avec celle de vostre Pere celeste & du S. Esprit, qui vit & regne au siecle des siecles. Amen.

Nous primes congé de nos pauvres Freres & leur

841 dimes à Dieu, non fans un extreme regret de nous separer, car la moisson qui se voyoit || preste à cueillir auoit plus tost besoin de nouveaux ouuriers, que d'en diminuer d'utiles comme le P. Irenée, car pour moy ie ne seruois que de nombre.

Nous entrames dans nostre Chapelle pour offrir nos larmes & nos vœux à nostre Seigneur, puis d'un mesme pas ayans pris congé des François, & de mes pauures Sauuages auxquels nous confiasmes ce peu de commoditez que nous enuoyons au bon P. Nicolas, nous nous embarquames ledit Pere & moy pour Tadoussac, d'où nous partimes dans le grand Nauire pour Gaspay, où nous seiournames quelques iours, pendant lesquels nous apprimes de quelque * pescheurs de moluës que les Anglois nous attendoient à la Manche avec deux grands vaisseaux de guerre pour nous prendre au destroit.

C'estoit là une nouvelle mauuaise à gens mal armez, & encore moins hardis contre des Nauires armez, nous qui n'estions que marchands. On tint conseil de guerre pour aduiser à ce qu'on auoit à faire, & fut iugé expedient d'attendre l'escorte de trois autres Nauires de la flotte qui se chargeoient de moluës, avec lesquels nous fimes voile, & donnames en vain la chasse à un pirate Rochelois, qui nous estoit venu reconnoistre, passant au trauers de nostre armée.

A la verité, la faute que fist nostre auant-garde, le corps d'armée, & l'arriere-garde à la poursuite de ce pirate, me fist bien croire que nous n'estions pas gens pour attaquer, & que c'estoit assez de nous deffendre. Et puis c'estoit un plaisir d'entendre auparauant nos

guerriers de vouloir aller attaquer onze Nauires Baïques vers Miscou, & de là s'aller faïfir des Nauires Espagnols le long des isles Assores. Dieu sçait quelle prouesse nous eussions faite, n'ayans pû prendre un forban de 60. tonneaux qui nous estoit venu brauer iufques chez nous.

Approchans de la Manche, l'on ietta la fonde, & ayant trouué fond à 90. brasses, le Pilote Cananéé eut ordre d'aller à Bordeaux avec une patache de 50. tonneaux, laquelle fut prise des Turcs le long de la coste de Bretagne, & les hommes faits esclaves comme i'ay dit au chapitre 4. du premier liure.

Deux ou trois iours apres, il s'esleua une brume si obscure & fauorable pour nous, qu'ayans à cause d'icelle perdu nostre route, & donné iufques dans la terre d'Angleterre vers le cap appellé Tourbery, nous esquiuames par ce moyen la rencontre de ces deux Pirates Anglois, naturellement ennemis des François.

Nous voylà donc assurez de ce costé-là, tous en rendent graces à Dieu & prient pour le bons succés du voyage, car iufques à ce que l'on soit à terre il ne se faut vanter de rien. Je loüe en cela ce qu'on ma dit des Espagnols, qu'ils ne mettent iamais aucun Nauire en mer pour des voyages de long cours, qu'il n'y ait tousiours quelques bons Peres ou Religieux dedans, car quand ils n'y seruiroient d'autre chose que d'empescher les mauuais || discours, ce seroit tousiours beaucoup. Je diray ce mot à la loüange des Mariniers qui nous ont conduits qu'à la reserue de quelque * parpailots, tout le reste nous a fort edifié iufques aux Chefs, desquels si les discours n'ont pas tousiours esté

ferieux & necessaires, ils ont esté indifferens & non impertinens, comme vous pourrez remarquer au chapitre suiuant, apres que ie uous auray afeuré que le sceau du R. P. Commissaire de cette mission du Canada (que i'ay oublié de mettre en son lieu) porte un saint Louys Roy de France, & un saint François, le champ tout parfemé de lys, autour il y a écrit: *Sigillum R. P. Commissarij Fratrum Minorum Recolletorum Canadensium.*

*De diuers entretiens de nos Mariniers pendant
nostre trauerse.*

CHAPITRE XI.

844 Ce me seroit chose impossible de pouuoir rapporter icy en detail tous les discours, & les diuerfes demandes de nos Mariniers, car comme l'oïsiueté regne puissamment sur les Nauires, aussi y agissent-ils ardemment pour charmer leurs ennuy. P'auois tout fuiet de me contenter du sieur du Pont, nostre Vice-Admiral, & des officiers de son bord, pour ce que ne faisant aucun mal || à personne, aucun ne nous vouloit de desplaisir, & s'abstenoient mesme à nostre consideration de beaucoup de vains discours ordinaires à gens de Marine.

A l'issuë des repas, si autre chose ne les occupoit, les questions rouloient sur le tapis, ou plustost sur le til-

lac, car les tapis n'ont pas là de lieu, il falloit excufer le tout, car la paix n'en a iamais esté interrompuë, ny nos discours alterez, & pour ce qu'en matiere d'entretien il se faut rendre capable de tout, ou fauffer compagnie, & de demeurer muet il ne seroit pas tousiours possible, puis que l'homme est d'une telle nature, que s'il n'a sa consolation en Dieu, il la cherche aux creatures.

Le sieur du Pont, comme Chef, fut le premier qui nous interrogea, car comme il estoit d'un naturel complaisant & iouial, il auoit tousiours le petit mot en bouche pour rire. D'où vient le prouerbe qui dit : l'Affrique n'apporte-elle rien de nouveau?

Je ne luy respondis autre chose sinon auoir leu que cela procedoit de ce que pour le grand deffaut d'eau qu'il y a, à cause des chaleurs excessiues, les animaux y meurent de soif, de maniere que toutes fortes de bestes courans pour boire se meslent ensemble, & de là nouueaux animaux s'engendrent.

Qui a esté le premier inuenteur des couriers, dit un autre? Resp. Pirrhe, Roy des Epirotes, car comme il eut trois armées en diuerses parties du monde, & qu'il demeurast || assiduellement en la cité de Tarente, sçauoit les nouvelles de Rome en un iour, celles de France en deux, celles d'Allemagne en trois, & celles d'Asie en cinq. 845

D'où est venuë la coustume de donner les estrennes, à sçauoir le don qu'on presente au commencement de l'année? Resp. Elle est venuë des anciens Romains : car les Cheualiers souloient par chacun an au premier iour de Ianuier offrir au Capitole les estrennes à Cesar

Auguste, qu'oy * qu'il fust absent, laquelle façon de faire est depuis venuë iusques à nous.

Mais, dit le Cuisinier, qui a esté l'inventeur des masques & momeries, lesquels mesmes sont en usage chez les Hurons, ainsi que m'avez appris? Resp. Je ne vous en puis dire autre chose sinon auoir leu que les Corybantes, prestres de la Deesse Cybele, en auoient esté les inuenteurs, & s'embarboüilloient le visage avec du noir, d'où est venu ce mot maschurec, qu'on dit en Italien mascarati.

Un parpaillot d'un * humeur assez discourtoise, & qui voulut donner son mot, nous demanda d'où venoit la coustume que nous autres Catholiques faisons le signe de la Croix en baillant, & donnions le salut de paix à ceux qui esteruoient.

Resp. L'an de nostre salut 619. en Italie courut une forte de maladie qu'en esternuant on mouroit soudain quelquefois. Ce qui donna dès lors entrée à la coustume que quand on voyoit quelqu'un commencer
846 à || esterner, on luy disoit, Dieu vous ayde. Le bailler estoit semblablement occasion de mort soudaine, pour remedier à quoy en baillant * on commença en l'Eglise Romaine à faire le signe de la Croix sur la bouche, & dès lors, comme on dit, tel inconuenient cessa.

Monsieur Goüa. Qui est celuy qu'on doit estimer sage? Resp. Celuy qui mesprise les biens & honneurs de ce monde, pour seruir à Iesus Christ.

Un bon Charpentier bien deuot. Comment peut-on paruenir à cette union de l'ame avec Dieu? Responce. En pratiquant ces quatre mots: Moy, toy, esclau, Roy. En l'Oraison s'imaginer estre seul au monde

avec Dieu. Se faire esclaue & valet de tout le monde pour l'amour de Dieu. Estre Roy & dompteur de ses passions & propres affections pour l'amour du mesme Dieu.

Combien de cœurs faut-il auoir pour acquerir la perfection? Resp. Trois, un cœur de fils enuers Dieu, un cœur de mere enuers son prochain, & un cœur de Iuge enuers soy-mesme.

Qu'elle * est la pensée la plus profitable à salut? Resp. Croire que tous les autres sont dignes du Paradis, & nous seuls dignes de l'Enfer, c'est à dire iuger bien d'un chacun & ne iuger mal que de soy-mesme.

Un certain. Quel est l'estat le plus noble, le plus parfait, & le plus assure à salut qui soit au monde?

|| Responce. Le Religieux & solitaire.

847

Monsieur Ioubert. Par quelle raison?

Resp. Par la mesme que Iesus Christ a dit : Si tu veux estre parfait, va & vend tous tes biens, & les donne aux pauvres, & me suis. Sainct Laurent Iustinian disoit que Dieu auoit caché la grace de la Religion aux hommes, par ce que si tous la cognoissoient, tous voudroient estre Religieux. I'aymerais mieux une grace en la Religion que douze au monde, disoit le B. Frere Gille, car ma grace peut estre facilement conseruée, & augmentée en la Religion par le bon exemple de mes Freres, & mes douze au monde facilement perdus par les diuers obiets & mauuais exemples qui s'y donnent. Nous donnons l'arbre & le fruit à Dieu, & les mondains que le seul fruit.

Un ieune homme un peu libertin nous demanda

par quelle reigle quelqu'uns tenoient qu'il y a plus de femmes en Paradis que d'hommes, veu la fragilité de leur sexe, & un si grand nombre qui s'adonnent au mal. Mon sentiment fut que la femme estoit plus portée à la pieté que l'homme, & moins fragile, puis qu'elle s'adonnoit moins au mal, & que s'il y en a un grand nombre de mauuaises, il y a un bien plus grand nombre d'hommes vicieux.

Le sieur de la Vigne. Pourquoi dit l'escriture que mieux vaut l'iniquité de l'homme, que la femme bien-faisante? Resp. Pour ce qu'il y a plus de danger de
848 tomber en peché en || communiquant trop familièrement avec une belle femme, qu'en fréquentant un homme vicieux.

Le Pilotte. Pourquoi les Turcs, gens Infidelles, croyent-ils les femmes bannies du Paradis? Resp. Pour ce qu'elles ne sont point circoncises, disans que personne n'entre dans le Paradis qui ne soit circoncis. Or les femmes ne sont point circoncises entr'eux, & par consequent il n'y a point de Paradis pour elles. Il n'en est pas de mesme des femmes des Perses, lesquels ont trouué l'invention de les circoncire, & leur faire esperer un Paradis Mahometique.

Un petit parpaillot, changeant de discours, dit que c'estoit grand pitié de voir les Ecclesiastiques seculiers estre si peu portez à la pieté, & à faire du bien aux pauvres, & que parmy les personnes mariées on y voyoit plus de charité.

Responce. Vous auez raison, Monsieur, mais encores s'en trouue-il un grand nombre fort gens de bien, & qui abhorrent l'auarice, & s'adonnent à la vertu,

avec une humilité qui me fait honte à moy-mesme, ie ne dis pas seulement des simples Prestres, mais des Cardinaux, Evesques, Curez, Docteurs, & Chanoines, que ie noze icy nommer, dont ie prie Dieu me faire la grace d'égaliser un iour leur vertu.

J'ay veu, dit un Catholique, beaucoup des Temples des Huguenots, tant en France qu'aux pays estrangers, mais ils sont tous || bastis de neuf. Resp. 849 Une Religion nouvelle ne peut auoir de Temples vieux, & ce fut la raison pour laquelle le villageois ne voulut point escouter le Ministre Huguenot, disant qu'il n'y auoit pas encor de lierre aux murailles de son Eglise, & que les nostres estoient toutes cheues de vieillesse.

Ah! dit un parpillot, nous sommes venus de nouveau pour vous reformer. Vous auez raison, dit un Matelot, car vous mariez les Prestres, vous auez retranché les Carefmes, abbatez les Autels, & faites les Demons contre les pauvres Catholiques : quels miracles auez vous iamais faits?

Or, dit un autre, laissons là les disputes de Religion, qui bien fera bien trouuera, car nous sommes assurez que le Paradis n'est que pour les gens de bien. Mais qu'ont fait ces deux Gentilhommes qui sont là à la chaisne? R. Ils s'estoient voulu battre, dit le Contre-Maistre, & pour les mettre d'accord on les a tous deux mis à la question, dit-il en son Normand.

D'où vient, dit un certain, que nous autres François changeons si souuent de mode en nos habits, & que les Nations estrangeres sont si constantes en leur façon de s'habiller qu'on n'y voit iamais de change-

ment? Resp. C'est qu'ils ont l'esprit plus solide que nous, ou qu'ils ont moins de curiosité. Nous le voyons mesme aux personnes sages d'entre nous lesquels se tiennent tousiours à la modestie, & n'outre passent
850 iamais la biensean- || ce deue à leur condition.

Le Chirurgien qui iusques à lors auoit gardé le silence, dit qu'il s'estonnoit fort que nous razions nos barbes, estant l'ornement de l'homme.

Resp. Nostre vie doit estre conforme à celle de nostre Pere, & si un si grand Saint s'est conformé aux anciens & a obserué l'ordonnance de l'Eglise qui enjoit à tous les Ecclesiastiques de razer leur barbe, il ne faut point d'autre raison pour nous faire mespriser cette superfluité.

Ouy, dit un gros Matelot, & s'est-il conformé aux anciens avec son bonnet pointu, comme nous voyons porter à quelques Religieux de vostre ordre? Resp. La consequence n'en est pas bonne, car s'il y en a qui ayent trouué bon de le porter de la forte, n'est pas à dire que S. François l'ait porté pointu, s'est * une liberté qu'ils se sont donnée, aussi n'estoit-il point rond, ains de forme quarrée à peu près comme celui que nous portons.

Garçon, dit Monsieur du Pont au Matelot, il n'importe pas qu'un capuce soit rond, quarré ou pointu, mais que le Religieux obserue bien sa regle, & pour moy i'ay quelquefois leu les croniques de S. François, & ay tousiours aymé les Religieux de son Ordre; mais à dire vray, l'obseruance qu'on dit autrement les Cordeliers a donné un grand nombre de Saints à l'Eglise, & y a encores parmy eux de grands Serui-

teurs de Dieu que le monde ne cognoist point, lesquels s'y perfec- || tionnent en bienfaisant & non point 851
en regardant à la vie de quelques libertins, desquels le College de Iesus Christ n'a pas esté exempt, ny l'Ordre pendant la vie mesme de S. François.

Mais à quel propos tant de fortes de Religieux ? repliqua le Mattelot.

Resp. Le lustre d'un Roy & la grandeur d'un Prince gist en la bonne conduite, & se fait voir en la multitude, & diuersité de ses Serviteurs, comme la beauté de l'Eglise en ses ceremonies, & au grand nombre & union de ses Religieux & Ecclesiastiques.

Vostre raison est tres-bonne, dit lors un passager, mais vous estes beaucoup qui vous dites de Saint François, & si on ne sçait à qui attribuer la Regle. Il y a des Tertiaires qui se veulent dire de l'Ordre, & passent mesme souuent pour Recollects & Capucins, ainsi que i'ay veu en quelques lieux, & cependant ie cognois plusieurs de leurs Conuents qui possèdent de bonnes rentes, ont des colombiers & glapiers, & reçoient argent & pecune, & vous dites que cela ne vous est pas permis, ils sont donc transgresseurs de vostre Regle & manquent à cette union.

Responces. Ils ne sont point transgresseurs de nostre Regle, car ils ne l'ont iamais professée ny obseruée, ains une troisieme, qui auoit este faicte pour les personnes seculiers seulement, laquelle n'a rien de commun avec la nostre, qui est celle mesme || que S. 852
François a obseruée durant sa vie.

Ils auroient donc grand tort s'ils se disoient Capucins ou Recollects, car cela seroit vous scandalizer,

& faire passer pour Religieux qui faites profession d'une Regle & ne l'obseruez point.

Responce. Cela est bien véritable, Monsieur, mais pour couper broche à tous ces discours & vous faire une fois sçauant pour toutes, ie vay vous distinguer les Ordres de Saint François, & puis nous parlerons d'autres choses, ou bien nous prierons Dieu, car desia la chandelle est à l'habitable.

Ie seray fort ayse d'apprendre ces distinctions, dit Monsieur du Pont, & est mesme necessaire que chacun les sçache pour beaucoup de raisons, pourfuiuez donc vostre discours.

Il faut que vous sçachiez, Messieurs, que Saint François nostre Chef & Patriarche, establit trois Ordres, le premier qu'il nomme des Freres Mineurs est aujourd'huy diuisé en trois corps, d'Obseruantins, dits Cordeliers, Recollects & Capucins, qui sont tous trois les vrais Freres Mineurs & Obseruateurs d'une mesme Regle & Profession. Le second, de pauures Dames ou filles de Sainte Claire. Le troisieme, qui estoit quasi à la mode des Confrairies d'aujourd'huy, est des penitens de l'un & l'autre sexe, d'hommes & de femmes viuans en leurs propres maisons.

853 || Les seuls Freres Mineurs sont obligez par leur Regle de viure des seules aumosnes offeretes ou mandées, & ne doiuent receuoir argent, rentes n'y * reuenus, sans licence expresse du Saint Siege, auquel ont eu recours les Freres Mineurs Conuentuels, qui par ce moyen viuent en conscience possedans du reuenue.

Les filles de Sainte Claire doiuent estre pauures

& mandiantes, sinon celles qui sont priuilegiées, non qu'elles mesmes puissent sortir de leur Monastere pour mandier leur vie, car ce n'est pas le propre des filles, mais on leur ordonne des Tertiaires ou Freres au chapeau, qui ont soin d'elles en cest office.

Pour les Penitens du troisieme Ordre de l'un & l'autre sexe, mariez & non mariez, viuans en leurs propres maisons, ils n'ont autre * loix que celle des Chrestiens, & d'obseruer une Regle fort facile, que Sainct François leur a laissée pour contenter leur deuotion & non pour en faire aucun corps de Religion, comme il est tres-probable en ce que plus de deux cens cinquante ans apres la mort de ce Sainct Pere, il n'y en a point eu d'estably, & n'estoit pas necessaire de faire outre l'intention du Sainct, & apporter trouble en son Ordre par cette multiplication de Religion, desia trop grande auiourd'huy en l'Eglise.

L'Ordre des Peres Tertiaires, que l'on appelle à Paris Picpuces ou Capucins de || Picpuces, est le mesme que Sainct François establit pour les seculiers de l'un & l'autre sexe, que le R. P. Vincent, premier fondateur de cette Congregation, a accommodé à son usage & à celuy de ses Freres, avec le pied nud & un habit non bleu, ou perse, avec une courroye de cuir pour ceinture, comme i'ay veu en quelques Tertiaires, mais tel qu'il ne differe presque en rien du nostre, qu'à leur long monteau, à leur grande barbe, & à deux grandes moizettes ou pieces de drap attachées à leur capuce qui leur descendent iusque à la ceinture, & à la couleur du drap, lequel ils portent de laine obscure, comme les Minimes, & non ourdy de

854

blanc & tiffu de noir, comme les Freres Mineurs, ce qui n'empêche pas qu'ils ne passent fouvent pour Recollects ou Capucins, quoy qu'ils ne le soient point, & nous soient tres-differens en Regle & maniere de vie, comme ayant argent, rentes & reuenus, & nous chose qui soit que pauvreté, à laquelle nostre S. Patriarche nous a reduit par sa Regle, ce que ie dis non pour les blasmer, car ie ne touche pas à leur vertu, mais pour ce qu'il est necessaire que foyez esclaircy, & destromper ceux qui s'estoient laissé persuader qu'ils estoient Freres Mineurs Recollects, ou Capucins, & ne le sont point, ains Tertiaires ou Tiercelins, c'est à dire du troisieme Ordre estably par S. François, pour les seculiers, mariez ou non mariez, viuans dans leurs propres maisons.

855 Or, dit le Maistre du Nauire, fort hon- || neste homme, à sa pretendue Religion prés, car luy mesme s'offrit de me monstrier la Sphere : vous vous dites d'un mesme Ordre & profession, les Cordeliers, les Capucins & vous, qui sont les premiers, & plus anciens de vous trois, car pour les Tertiaires ou Picpuces, leur fondateur est encore viuant.

Estant ainsi pressé & honnestement obligé, ie fus contraint de rappeler ma memoire, songer à ce que j'auois autrefois leu, & puis ie leur parlay de la sorte:

Messieurs, les Peres Recollects ont eu leur commencement dès l'an 1486, deux cens septante-sept ans apres l'institution de la Regle qui commença en l'an mil deux cens neuf, & septante & un ans apres la reformation des Peres de l'Obseruance, dits Cordeliers, qui ne prennent leur origine de plus haut que

du Concile de Constance, tenu l'an mil quatre cens quinze, duquel ils receurent leur confirmation par les Peres assemblez (le Siege Apostolique vaquant), bien qu'il ayt eu son commencement l'an mil trois cens octante, par le venerable Pere Paul de Trinci, Lay, qui en est le fondateur, Dieu ayant voulu establir cette Sainte Reforme sur la baze & fondement de l'humilité, de laquelle ce Seruiteur de Dieu estoit particulièrement doué, bien qu'il eut esté tres-noble au monde.

Les Peres Capucins qui font venus du || depuis 856 ont commencé leur Reformation l'an mil cinq cens vingt cinq, laquelle ne prend neantmoins son origine que l'an mil cinq cens vingt huit, le treizieme de Juillet, que le Pape approuua cette Religion, trente-neuf ans apres les Peres Recollects.

Le fondateur ou celuy qui a donné commencement à la Reformation des Peres Recollects a esté le venerable Frere Jean de la Puebla Ferrara, personnage tres insigne en sainteté & merite. Il prit naissance dans l'Espagne, des Ducs de Beiar, il estoit propre nepueu du Roy Catholique Dom Ferdinand V. & possedoit le comté de Benalcazar, & ensemble de grands biens.

Estant touché d'une inspiration diuine, il quitta les grandeurs de la terre, & rompit tout à fait avec le monde, pour se consacrer entierement au seruice de nostre Dieu, sous les enseignes du Seraphique Saint François, & depuis il obtint du Pape Innocent VII, par l'entremise d'Elisabeth, Reyne d'Espagne, licence de bastir quelques Monastères de Recollection, pour y garder estroittement la Regle de Saint François, avec

ceux qui seroient portez de la mesme volonté que luy. Ce qui arriua l'an de grace mil quatre cens octante-neuf. Il fut le premier qui porta le titre de Custode, & exerça cette charge depuis l'an mil quatre cens nonante, iusques à l'an 1495 qu'il deceda.

857 || Le fondateur ou celuy qui a donné commencement à la Réformation des PP. Capucins a esté le Venerable Frere Mathieu Basci, personnage tres-insigne en sainteté & merite, natif du Chasteau de Basci, situé aux confins de Monfeltre, en Italie, lequel prit l'habit de Religion en un Monastere appellé Saint Sixte, des Peres de l'Obsruance, puis les quitta & donna commencement à la Reformation des Peres Capucins l'an 1525.

Et ayant attiré quelque * compagnons comme le Venerable Frere Louys & quelque * autres, ils obtindrent du Pape Clement VII, par l'entremise de la Duchesse d'Urbin, la confirmation de leur Ordre par une bulle dattée du 1. Iuillet l'an 1528. les soumettant neantmoins tousiours aux Freres Mineurs Conuentuels en la confirmation de leur Prelat, comme nous le sommes au General de tout l'ordre de Saint François.

Or les annales de leur Ordre nous asseurent que ce P. Louys, qui auoit souffert infinis trauaux, pour establir & amplifier cette sainte Reformation par un secreet iugement de Dieu, il quitta tout, & s'alla faire Hermite. Et le Pere Mathieu ne mourut point dans l'Ordre, ains s'en retourna quelques années deuant son trespas à Venize, entre les Peres de l'Obsruance, où il mourut dans la maison du Curé de S. Moyse le

5. Aouſt, apres auoir receu ſes derniers Sacremens des mains de l'Obſeruance & fut enterré dans le Conuent des Obſeruantins de Venize, appellé la Vigne.

|| Voylà en general le commencement de ſes ſaincts 858
Ordres, deſquels Dieu a pris un ſoin tres-particulier, & ne faut point ſ'eſtonner ſi le Pere Louys apres auoir bien peiné pour l'eſtabliſſement des PP. Capucins, s'eſt fait Hermite, il faut croire que ça * eſté par inſpiration diuine, & pour auoir un peu de repos apres le trauail, cela s'eſt veu en pluſieurs autres bons Religieux, auſquels la ſolitude fauoriſe la perfection & la vertu de ceux qui ont vieilly en la Religion, comme il eſt dit en la vie des Peres.

Le bon Frere Mathieu, qui a eſté le premier commençant, a eſté auſſi le premier qui retourna mourir au ſein de la mere d'où il auoit tiré les enfans qui ont ſuiuy ſa premiere pointe, on ne peut en cela qu'admirer les iugemens de Dieu. Le Beat Frere Nicolas Facteur, tres-ſainct perſonnage, qui mourut il y a quelques années, en Eſpagne auoit eſté premiere-ment Cordelier, puis Recollect, ſe fit apres Capucin & retourna mourir Recollect, & luy ayant eſté demandé la raiſon de tous ces changemens, il reſpondit: Le ne puis faire autre choſe que la volonté de Dieu, les Cordeliers & Obſeruantins ſont ſaincts, les Recollects ſont ſaincts, les Capucins ſont ſaincts. Et pour moy ie le croy avec luy, & vous donne aduis que i'appercois la terre que l'on appelle de la Heue & que bientoſt nous arriuerons à Dieppe moyennant la grace de Noſtre Seigneur, comme nous fiſmes fort heureuſement le meſme iour, & de là de noſtre pied à noſtre || Con- 859

uent de Paris, où nous rendimes nos actions de graces au tout puissant & receumes la charité de nos Freres, autant consolez de nostre retour que marris de ne nous pouuoir assez tesmoigner les effects de leur bienueillance, laquelle ie prie Dieu recompenser dans le Ciel. Amen.

Fin du troiefieme Liure.

HISTOIRE DV CANADA

860

ET
VOYAGES DES PERES RECOLLECTS
EN LA
NOUVELLE FRANCE.

LIVRE QVATRIESME.

*Aduis de l'Autheur donné à Moneigneur le Duc de
Montmorency, Viceroy, touchant la preeminence
que les Huguenots pretendoient leur estre deuë,
& du choix que les PP. Recollects firent des PP.
Iesuites pour estre secondés à la mission du Canada.*

CHAPITRE I.

Le silence est une vertu telle que hors son temps
n'est plus vertu. Les defordres que j'auois veus en la
nouuelle France m'obligerent puissamment d'en ad- 861
uertir Monseigneur le || Duc de Montmorency Vice-
roy du pais, pour y apporter les remedes necessaires,
car les Huguenots tenoient partout le dessus dans
leurs vaisseaux faisans leurs prieres, & nous con-
traincts de tenir la prouë en chantans les louanges de
nostre Dieu, qu'estoit proprement mettre le trompeur
Baal au-dessus du vray Dieu.

Et la cause de ce defordre procedoit de ce que les principaux de la flotte avec la plupart des Officiers estoient de la religion pretendue & * reformée, lesquels auoient esté ozés iusques-là que de chanter de nouveau leurs Marottes, pendant qu'un de nos Freres disoit la Sainte Messe à la Traicte, pour l'interrompre, ou le contrarier ce sembloit, tellement que ce n'estoit pas le moyen de planter la foy où les chefs principaux estoient contraires à la mesme foy, mais plustot une confusion de croyance aux Sauvages, qui s'apperceuoient desia de nos differentes manieres de seruir Dieu, disans que les uns faisoient le signe de la Croix, & les autres non.

Ie dressay donc des memoires lesquels ie presentay à ce Seigneur Duc, qui en desira la lecture & estre luy mesme le gardien de mes cayers pour les presenter à son conseil, auquel il me pria d'affister, mais qui eut tant de remise, qu'à la fin ie ne m'y pû trouuer pour quelque affaire particuliere qui me suruint, & à mon deffaut le Pere Irenée y accompagna nostre R. P. Prouincial qui y receut contentement.

862 || Neantmoins à peine l'ordre necessaire est-il establi par ce Seigneur Duc en son conseil, qu'il est mandé pour le seruice du Roy dans ses gouuernemens, c'est ce qui l'obligea, outre ses autres grandes & serieuses charges, de se deffaire de la Viceroyauté du Canada entre les mains de Monseigneur le Duc de Vantadour, son nepueu, lequel suiuant l'intention dudit Seigneur son oncle, nous fit l'honneur de nous communiquer ses pieux desseins & la volonté qu'il auoit d'establir de grandes colonies dans le país, si le

mal-heur par l'impuiffance ne luy eust empeché d'éclore fes diuins proiets.

Nous voylà donc dans de grandes esperances, & felon la grandeur des chofes qu'on nous defpeignoit, nous iugeons avec le mefme Seigneur, que pour entretenir tant de peuplades, continuer la conuerfion des Sauvages, & établir des Seminaires partout pour l'instruction de la ieunefse, il nous estoit neceffaire d'auoir le fecours de quelques Religieux rentez, qui puiffent par leurs propres commoditez & moyens fournir aux frais & à la nourriture defdits enfans & nouveaux conuertis, puis que la compagnie des marchands s'excusoit fur fon impuiffance, & nous fur nostre Regle qui nous deffend les revenus.

Entre tous les Religieux nous propofames le RR. PP. Iefuites, lefquels comme perfonnes puiffantes pouuoient beaucoup à ces peuples indigens, où il faut neceffairement auoir de quoy donner fi on y veut aduancer, car plus || on leur donne plus on les attire, & n'ayez pas de quoy les nourrir, c'est à dire qu'ils vous admireront & peu vous pourront fuiure. Ce n'est pas comme dans les Indes, où les habitans n'auoient à faire que du fecours fpirituel fimplement, là où ceux-cy ont affaire* de tous les deux, fpirituel & temporel, & par ainfi ie peux dire affeurement que la pauureté de S. François a faict un tres-grand fruit aux Indes, & que nous auons eu raifon d'appeller le fecours des RR. PP. Iefuites au Canada. 863

Ie fçay bien que nos Peres etablirent des Colleges & Seminaires par toutes les deux Indes auant la venue des RR. PP. Iefuites, aufquels ils les cederent

volontairement à leur arriuée, comme ayans d'ailleurs assez d'autres occupations à prescher, conuertir & confesser par tout où ils estoient appelez. Mais le Roy d'Espagne y pouruoyoit tellement par la main de ses officiers, avec d'autres personnes deuotes, qu'ils n'yauient autre plus grand soin que de Catechifer les enfans, les instruire aux bonnes lettres & les conuertir à Iesus Christ, sans se mesler des rentes que des personnes honnestes & vertueuses auoient en manie-ment; mais icy, comme i'ay dit, il en va tout autrement, car personne n'a pris soin de nous seconder que de parole seulement, à la referue de quelqu'uns de nos amis.

864 Ce choix que nous fismes desdits Pere * Iesuites pour le Canada fut fort contrarié par beaucoup de nos amis, qui taschoient de nous en dissuader, nous asseurant qu'à la fin du || compte ils nous mettroient hors de nostre maison & du país, mais il n'y auoit point d'apparence de croire ceste mescoignoissance de ces bons Peres: ils sont trop sages & vertueux pour le vouloir faire, & quand bien un ou deux particuliers d'entre eux en auroient eu la volonté, une hirondelle ne fait pas un Printemps, ny un ou deux Religieux la communauté, & par ainsi c'eust esté crime de se meffier d'eux, non pas mesme en la pensée, car il paroist que par tout ailleurs nous auons vescu en paix avec eux.

Pour venir au fuiet de cette proposition, le P. Irenée estant en l'hostel dudit Seigneur Duc, y arriua fort à propos le R. P. Noiro, Iesuite, auquel ledit P. Irenée ayant fait ouerture de l'affaire, pria ledit Sei-

gneur de l'agreer, comme il fist, apres que ledit P. Noiroit eut accepté l'offre d'une affection nompareil-les * (car il estoit fort zelé), protestant au nom de la Compagnie, qu'ils nous en auroient une eternelle obligation. Quelqu'uns d'entr'eux en fuite nous vindrent prier de leur faire part de quelque * memoires de la langue Huronne que j'auois dressez pour leur seruir, lesquels ie ne pû leur donner pour lors, n'estans pas encores en estat.

Les choses estant en telle disposition, il fut question de faire passer au conseil dudit Seigneur & de la compagnie des Marchands tout ce qui estoit de cet accomodement, & deuions nous y trouuer ensemble avec eux, mais n'ayans pas esté aduertis du iour, lesdits Peres y || assisterent sans nous, & à mesmes temps partirent pour Dieppe, où desia estoit arriué pour le mesme voyage le Pere Ioseph de la Roche Daillon, Recollect, avec un ieune Sauuage Canadien qui depuis cinq ans auoit esté enuoyé en France par nos Religieux de Kebec, lequel apres auoir esté bien instruit & endoctriné par deffunct Monsieur le Prince de Guimée son parrain, Pierre Anthoine, qu'il entretint aux estudes iusques apres sa mort, que l'enfant fut congru en la langue Latine, & si bon François, qu'estant de retour à Kebec nos Religieux furent contraints le renuoyer pour quelque temps entre ses parens afin de reprendre les idées de sa langue maternelle qu'il auoit presque oubliée, de quoy il fit quelque difficulté au commencement, car comme le P. Ioseph le Caron, Supérieur de Kebec, luy eut proposé cette obedience, il le pria les larmes aux yeux de l'en vouloir dispen-

fer, difant: Comment, mon Pere, vofre Reuerence voudroit-elle bien me renuoyer entre fes * beftes qui ne cognoiffent point Dieu! Mais le Pere luy repar- tit que c'eftoit pour leur faire cognoiftre, & pour reprendre fa langue maternelle qu'il l'y enuoyoit, afin d'ayder à fauuer fes parens & tous ceux de fa Nation, apres quoy il obeït & fe difpofa pour partir, duëment instruit de la maniere comme il fe deuoit gouverner parmy les gens, fans courir rifque de fon falut.

866 Dés le lendemain matin, eftant en ville, ie || rencon- tray fort à propos une perfonne de qualité inte- reffée dans le party, avec lequel m'abouchant il m'aduertit de tout le refultat du confeil, & comme les RR. PP. Iefuites auoient obtenu la nourriture de deux de nos Religieux, de fix que la compagnie nous entretenoit de tout temps, & par ainfi reduit noftre nombre de fix à quatre, qui ne fut pas pris à bonne augure.

Cet aduertiffement donné, ie fus trouuer Monfei- gneur le Duc de Vantadour, auquel ie fis mes plain- tes, & le priay d'y remedier, comme il fift prompte- ment, commandant au fieur Girard fon Secretaire d'en efcrire de fa part à Meffieurs les Directeurs & Chefs de l'embarquement à Dieppe, afin qu'ils aduer- tiffent les RR. PP. Iefuites, que l'intention de la compagnie n'eftoit pas qu'ils priffent part à la nour- riture de fix Recolleéts que depuis plusieurs années ença les compagnies anciennes & nouvelles auoient entretenus dans le Canada, autrement qu'il leur reuo- quoit fon consentement, à quoy les Peres obeïrent

promptement, & se submirent aux volontez dudit Seigneur Duc.

Cette petite action n'a neantmoins en rien alteré l'amour & le respect que nous auons à ces grands hommes, ie dis grands pour ce qu'ils le font en effect de prudence & de science, prudens & respectueux dans un point, qui les maintiendra tousiours dans la vertu, & le bon odeur de ceux qui sçauent qu'aux Religions où la ciuilité & le respect reciproque man-
|| que, la vertu manque aussi; il ne s'enfuit pas pour- 867
tant qu'il ne se puisse glisser de petits manquemens dans les compagnies les mieux réglées & les maisons les mieux policées. Les plus grands Saints ont eu quelquesfois des débats, mais qui ont trouué leur mort aussitost que leur naissance.

Toutes ces choses estant en bon ordre & l'equipage dans les vaisseaux, on se mist sous voile apres les prieres accoustumées, mais si fauorablement qu'ils trauerferent ce grand Ocean sans aucun peril, & si heureusement qu'en un temps tres-court en comparaison de l'ordinaire, ils arriuerent avec contentement dans ce desiré port de Kebec, où ils furent receus des hyuernans (c'est ainsi qu'on appelle les habitans de Kebec) avec la ioye & la courtoisie qu'ils pouuoient esperer de ceux qui esperoient encore plus d'eux à cause de leur necessité.

Or comme c'est l'ordinaire que les choses saintes sont tousiours contrariées en leur commencement, & que de tant plus le diable en prenoit de pertes, plus il se roidit contre icelles par toutes fortes de voyes pour les empecher s'il pouuoit, les RR. PP. Iesuites

n'estoient pas encores fortis des barques, qu'ils furent aduertis qu'il n'y auoit point d'ordre de les loger à Kebec ny au fort, & tellement esconduits qu'on parloit desia de les repasser en France. Ce fut un mauvais salut pour eux, & une facheuse attaque, capable d'estonner des personnes moins constantes. Mais nos
868 Freres || prenans part dans les interests de ces bons Peres, sçachans cette disgrace, leur offriront charitablement, & les mirent en possession cordialement, de la iuste moitié de nostre maison (à leur choix), du iardin, & de tout nostre enclos, qui est de fort longue estenduë, fermé de bonnes pallissades & pieces de bois, qu'ils ont occupez par l'espace de deux ans & demy.

De plus ils leur presterent une charpente toute disposée & preste à mettre en œuvre pour un nouveau corps de logis d'environ 40. pieds de longueur, & 23. de large, & en l'an 1627. ils leur en presterent encore une autre que nos Religieux auoient derechef fait dresser pour aggrandir nostre Couuent, lesquelles ils ont employées à leur bastiment commencé au delà de la petite riuere sept ou 800. pas de nous, en un lieu que l'on appelle communement le fort de Jacques Cartier.

Et pour vous monstrier comme en effet nos Religieux feuls font cause apres Dieu que lesdits RR. PP. Iesuites font establis dans le Canada (ce que nous auons fait pour estre assistés en la conuersion des Sauvages), voicy ce que le R. P. Lalemant, superieur de leurs Peres en Canada, en escriuit au sieur de Champlain, par une lettre dattée du 28. Iuillet 1625. & une autre du mesme iour & an à nostre R. P. Prouincial.

Monsieur,

Nous voicy graces à Dieu dans le resort de vostre Lieutenance, où nous sommes heureusement arriuez, apres auoir eu une des belles tra- || uerfes qu'on aye 869 encore experimenté. Monsieur le General apres nous auoir déclaré qu'il luy estoit impossible de nous loger ou dans l'habitation ou dans le fort, & qu'il faudroit ou repasser en France, ou nous retirer chez les Peres Recolleçts, nous a contrainçts d'accepter ce dernier offre. Les Peres nous ont receus avec tant de charité qu'ils nous ont obligez pour un iamaïs. Nostre Seigneur sera leur recompence. Un de nos Peres estoit allé à la traicte en intention de passer aux Hurons ou aux Hiroquois, avec le Pere Recolleçt qui est venu de France, selon qu'ils aduiferoient avec le Pere Nicolas, qui se deuoit trouuer à la traicte & conferer avec eux, mais il est arriué que le pauure Pere Nicolas au dernier saut s'est noyé, ce qui a esté cause qu'ils sont retournez, n'ayans ny cognoissance, ny langue, ny information : nous attendons donc vostre venuë pour resoudre ce qui sera à propos de faire. Vous sçaurez tout ce que vous pourrez desirer de ce pays du P. Ioseph, c'est pourquoy ie me contente de vous assureur que ie suis, Monsieur, vostre tres-affectionné Seruiteur Charles Lalemant. De Kebec ce 28 Iuillet 1625.

Mon Reuerend Pere,

Pax Christi.

Ce seroit estre par trop mescognoissant de ne point

870 *escrire à vostre Reuerence, pour la remercier, tant des lettres qui furent dernièrement escrites en nostre faueur aux Peres qui sont icy en || la nouvelle France, comme de la charité que nous auons receue desdits Peres, qui nous ont obligé pour un iamais, ie supplie nostre bon Dieu qu'il soit la grande recompence & des uns & des autres, pour mon particulier i'escris à nos Superieurs que i'en ay un tel ressentiment que l'occasion ne se presentera point que ie ne le fasse paroistre, & les supplie quoy que d'ailleurs bien affectionnez de tesmoigner à tout vostre saint Ordre le mesme ressentiment. Le P. Ioseph dira à vostre Reuerence le suiet de son voyage, pour le bon succez duquel nous ne cesserons d'offrir & priere & sacrifices à Dieu, il faut ceste fois aduancer à bon escient les affaires de nostre Maistre, & ne rien omettre de ce qu'on pourra s'aduiser estre necessaire, i'en ay escrit à tous ceux que i'ay creu y pouuoir contribuer, que ie m'asseure s'y emploieront, si les affaires de France le permettent, ie ne doute point que vostre Reuerence ne s'y porte avec affection, & ainsi Virtus unitas, fera beaucoup d'effet. En attendant le succez, ie me recommande aux saints sacrifices de vostre Reuerence, de laquelle ie suis*

Tres humble Seruiteur
Charles Lalemant.

De Kebec ce 28. Iuillet
1625.

A mon Reuerend Pere Prouincial
des RR. Peres Recollets,

|| Le bon Pere Ioseph le Caron & tous les Religieux 871
refiours de la venuë de si bons hostes, creut qu'en fai-
sant un voyage en France, il amelioreroit fort le Ca-
nada & adiouferoit un autre bien aux RR. PP. Ie-
suites, qu'estoit quelque benefice qu'il esperoit du Roy
pour la nourriture des enfans & nouveaux conuertis,
& ce qui luy en donnoit dauantage d'esperance estoit
l'honneur qu'il auoit eu estant au monde d'enseigner
à Sa Maiesté les premiers rudimens de la foy; il n'y
pu rien faire neantmoins, car encore bien que le Roy
eust bonne volonté comme ie vis en effet, il fallut pas-
ser par tant de mains, que lors que nous pensames
estre le plus aduancé, ce fut lors que tout estoit defes-
peré & qu'il fallut penser du retour apres auoir receu
un petit bienfait de Sa Maiesté, qu'elle fist deliurer
elle-mesme ne s'en fiant pas à ses officiers, qui ne nous
feruoient que de remises.

Le Pere s'embarqua donc pour France à la fin du
mois d'Aouft 1625, qui estoit la mesme année que les
RR. PP. Iesuites estoient arriuez à Kebec, & y fist
les negociations que ie viens de dire, marry de n'y
auoir pû faire dauantage, & s'embarqua pour son re-
tour l'année suiuate dans la Catherine, vaisseau de
250. tonneaux, avec le F. Geruais Mohier son com-
pagnon, & arriuerent heureusement à Tadoussac le
28. Iuin 1626, où ayans mis pied à terre, le bon
Frere (encore nouveau) se trouua comme dans un
abisme d'estonnement & de merueille à l'aspect de ces
paures Sauuages, desquels il || eut quelque apprehension 872
au commencement, car comme il m'a dit luy-
mesme, il luy sembloit voir en eux quelque * demons,

ou des carefmes prenans tant il les trouuoit, eſtrangement accommodez. Il en prend de meſme preſque à tous ceux qui les voyent pour la premiere fois, & puis on s'y accouſtume, comme de voir d'autres perſonnes de deçà mieux couuertes.

Il ſe preparoit pour lors un grand feſtin dans une cabane à plus de 200. Sauuages, hommes, femmes, & enfans, auquel il fut inuité par le maïſtre, qui penſoit en cela le gratifier de beaucoup, mais il ſe trompoit bien fort, car il n'auoit pas l'appetit aiguifé iuſques là que de pouuoir manger d'une telle viande, qui n'eſtoit point à ſon gouſt. De le reſuſer il n'y auoit point d'apparence, pour ce qu'ils ne ſçauent que c'eſt d'eſtre eſconduits, & l'accepter, c'eſtoit ſe mettre à l'impoſſible. Que fit donc ce bon Religieux, il s'affit à platte terre comme les autres, tint bonne mine & ne mangea point du tout. Ce que voyans quelqu'uns de la troupe luy preſenterent un gros morceau de graiſſe d'ours à manger, qu'ils eſtiment delicieuſe, comme nous faiſons icy la perdrix, mais c'eſtoit le faire tomber de fiebure en chaud mal, comme l'on dit, & demeura les bras croifez, ô mon Dieu, pendant que les autres ſe donnoient au cœur ioye de 4. grande * chaudières de pois, prunes, figues, raiſins, biscuits, poiſſon & chair d'ours, le tout bouilly, cuit & meſlé enſemble avec un auiron.

873 Il me vient de reſouuenir de ma premiere entrée dans leurs cabanes, mais il eſt vray que ie trouuay leur menefre fort deſgouſtant, || car la regardant ſeulement de l'œil, elle me faiſoit ſouſleuer le cœur, & cependant avec la grace du bon Dieu, ie me ſuis bien

accoustumé du depuis, & à des mortifications bien plus grandes que l'on ne fait par icy.

Le festin finy, il prist congé de ses hostes avec un ho, ho, ho, pour remerciement de leur bonne chere, & s'en retourna au Nauire plus affamé qu'il n'en estoit party, & peu apres se mirent sous voile pour Kebec, où ils arriuerent le quatriesme de Iuillet, en tres-bonne fanté Dieu mercy, & ayans rendu les graces ordinaires à Nostre Seigneur, ils receurent la charité & bon accueil qu'on a accoustumé de faire aux voyageurs * & pelerins François, des commoditez du pays.

Comme le Pere Ioseph de la Roche, Recollet, & le Pere Brebeuf, Iesuite, monterent aux Hurons, & d'un petit Huron qui nous fut amené, lequel fut conduit en France, puis baptisé.

CHAPITRE II.

Il est tres-necessaire d'auoir des Religieux en Canada, & par toutes les Nations errantes, pour les pouoir instruire en la loy de Dieu, mais le principal fruit se doit es- || perer des peuples stables & sedentaires. Le Pere Ioseph de la Roche, se resouenant de ce que ie luy en auois dit, se resolut d'y aller, & avec luy le R. P. Brebeuf, Iesuite, lesquels à ce dessein partirent de nostre Couuent de Nostre Dame des Anges, enuiron le mois de Iuillet de l'an 1525. pour les trois riuieres, & de là au Cap de Victoire, où se tenoit la

Traicte avec les Sauvages de diuerfes contrées là assemblez.

Estant arriuez aux barques, ils en communiquerent avec les Chefs, lesquels en loüans leur zele, leur firent offre de tout ce qui leur faisoit besoin pour leur voyage, & leur donnerent des rassades, cousteaux, chaudières, & autres ustencilles de mefnage qu'ils accepterent pour leur seruir dans le pays, & pour en accommoder leurs Sauvages, & ceux qui les nourriroient, ou leur rendroient quelque seruice.

Pendant qu'on dispoisoit leur petit faict, ils s'informerent du Pere Nicolas par le moyen du Truchement Huron, mais ayans appris qu'ils l'auoient noyé au dernier faut, avec nostre petit disciple Auhaitique, ils en furent fort affligez, & contraincts de s'en retourner à Kebec sans rien faire, n'ayans pas eu assez de courage pour passer ce coup-là aux Hurons, comme ils firent l'autre année d'apres, auquel temps le Pere Ioseph conuint avec quelques Hurons de nostre connoissance qui le receurent courtoisement en leur société, mais pour le pauvre Pere Brebeuf || il y eut un peu plus de difficulté, car outre qu'il leur estoit nouveau, & aussi mal armé que nous, ils prenoient pour excuses qu'il estoit un peu lourd pour leur canot, qui estoit un honnestes refus fondé sur la raison, car si une personne pesante panche tant soit peu plus d'un costé que d'autre, ou qu'en entrant dedans il ne met le pied doucement & droitement au milieu du canot, c'est à dire qu'il tournera, & que tout renuerfera dans la riuere, & puis voyez si vous sçauuez nager avec vos gros habits, ce fera avec peine, car cela peut arriuer à de

certaines endroits, d'où les Sauvages mêmes ne se fçauroient retirer qu'en se noyans.

Mais comme le Pere Brebeuf, accompagné pour lors du Pere de Noue, eut fait quelque present honneste aux Hurons, il trouua en fin place dans un canot, qui le consola fort, & puis partit apres les autres, sous la garde de Nostre Seigneur & de son bon Ange, où nous les lairons aller pour parler d'un petit Huron qui nous fut amené, & puis au chapitre suiuant, ie vous donneray une brefue relation d'un voyage que le Pere Ioseph fist passant des Hurons aux Neutres.

La mort du pauure Pere Nicolas fut une perte tres-notable pour le pays, aussi fut-il egallement regretté des Sauvages & des François, qui trouuoient en luy une grande science, accompagnée d'humilité, & d'une grandé honnesteté & douce conuersation, qui me fait || dire qu'il eust rendu de grands seruices à Nostre 876
Seigneur en cette mission s'il luy eust donné une plus longue vie, car les Huguenots mêmes aduouoient ses merites & ses graces, mais le principal est qu'il estoit fort bon Religieux.

Entre les Hurons qui luy estoient les plus affectionnez, il y eut un bon homme qui nous amena son fils pour estre instruit en nostre Couuent, auquel le Pere Ioseph le Caron fit toute la meilleure reception qui luy fut possible, comme à une petite ame qui venoit pour estre enrollée sous l'estendart de Dieu, par le moyen du S. Baptisme, ainsi qu'il fut du depuis.

Or il arriua neantmoins un petit zele pour ce petit garçon, entre les Reuerends Peres Iesuites, le sieur Emery de Caen & nous, car chacun desiroit s'en pre-

ualoir, & nous l'oster pour l'amener en France. Tous offroient des presents à l'enui, & cependant le pere de l'enfant desiroit à toute force qu'il nous restat, disant, comme il estoit vraysemblable, qu'il nous l'auoit promis, & le vouloit configner entre les mains de nostre Pere Paul qui estoit lors prest de s'embarquer pour France. Le Pere Noirot avec les autres Peres Iesuites prièrent le Pere Ioseph de faire enuers le pere du garçon qu'il trouuat bon qu'ils eussent eux-mesmes son fils moyennant quelque gratification, & qu'infailiblement le menant en France, ils le rameroyent l'année prochaine, accommo- || dé à son contentement.

Le sieur Emmery de Caen en promettoit encore dauantage pour l'auoir, de maniere que nos Religieux, ny le pere de l'enfant par tant de poursuittes, & sollicités de tant de prieres, ne sçauoient comment conseruer le garçon, ny comment s'en deffaire. Bon Dieu, est-il bien possible que l'on cherchat en cela plus l'honneur propre que vostre interest, Seigneur, car le vray zele ne se soucie pas par qui le bien se fait, pourueu qu'il se fasse, ainsi que fit voir nostre Pere Ioseph, lequel se désinteressant, renonça au petit qui nous appartenoit, & pria en faueur des Reverends Peres Iesuites, qui le receurent en France de la main du sieur de Caen par le moyen du Seigneur Duc de Vantadour qui s'employa pour eux.

Mais voicy en quoy parut la souplesse d'esprit du Huron, pour auoir les presens des Peres Iesuites, du sieur de Caen, & nous laisser son fils, car le Pere Ioseph l'ayant prié pour lesdits Peres, il ne vouloit pas

le defobliger, ny le fleur de Caen, à caufe de la traite ; que fait-il donc, il leur promet à tous deux fon fils, & reçoit de mefme leurs prefens, qui confiftoient en couvertures de lits, chaudières, haches, raffades & coufteaux, puis la veille du iour qu'il deut partir pour fon retour aux Hurons, il dit aux Peres Iefuites qui demeuroient encores à noftre Couuent: P'ay laiffé mon fils entre les mains des Peres Recollets qui vous le garderont, & || audit fleur de Caen la mefme chofe, 878 adiouftant pour l'inftuire en attendant que tu l'emmeine en ton pays, puis partit pour fa Prouince apres auoir pris congé du Pere Iofeph, & recommandé fon fils, auquel feul il le vouloit confier pour demeurer avec nous, ou pour eftre conduit en France par de nos Freres.

Le Nauire eftant fretté & le fleur de Caen difpofé pour fon retour en France, demanda le Sauuage, & les Peres Iefuites auffi, il y eut derechef un peu de difficulté à qui l'auroit, car le pere du garçon l'auoit accordé à tous, pour auoir de tous, & neantmoins l'auoit laiffé chez nous, fuiuant fa premiere intention, car moy demeurant en fon pays avec le Pere Nicolas, on nous auoit promis fix de ceux qui eftoient de nos petits efcholiers, & mefmes il y auoit des filles qui demandoient de venir en France avec nous, mais c'eft une marchandife trop dangereufe à conduire.

En fin ce petit eft embarqué, conduit & mené par le fleur de Caen, qui le laiffa pour quelque temps chez fon pere à Rouen, puis le fit conduire à Paris, où eftant, les Reuerends Peres Iefuites l'eurent en leur poffeffion, à la faueur de Monfieur le Duc de Vanta-

dour qui le demanda pour eux, lesquels l'ayans fait instruire avec assez de peine, pour n'y auoir personne qui sceut la langue qu'un feculier qui le voyoit parfois, ils le firent baptiser avec grande solemnité dans
879 || l'Eglise Cathedrale de Rouen, & fut nommé Louys de Sainte Foy, par Monsieur le Duc de Longueuille son parain, & Madame de Villars sa maraine, en la presence d'une infinité de peuple qui y estoit accouru, d'autant plus curieusement que quelques Mattelots auoient donné à entendre qu'il estoit le fils du Roy de Canada.

Coppie ou abbrege d'une lettre du V. Pere Ioseph de la Roche Daillon, Mineur Recollet, escrite du pays des Hurons à un sien amy, touchant son voyage fait en la Contrée des Neutres, où il fait mention du pays, & des disgraces qu'il y encourut.

CHAPITRE III.

Ce seroit vouloir cacher la lumiere sous le boiffeau, que de vouloir nier au publicq les choses qui le preuent * edifier, ou luy apporter un sainct & innocent diuertissement d'esprit, car l'homme infirme est de telle nature en ce monde, qu'il est necessaire que son ame iouisse, sinon tousiours du moins par interualle, de quelque chose qui la contente, & par ainsi c'est le seruir & faire beaucoup pour luy, que de
880 luy donner || matiere d'un diuertissement pour l'em-

peſcher du mal, s'il n'a de l'amour aſſez pour attirer à luy les diuines conſolations d'un Dieu, apres leſquelles il n'y a plus de contentement qui vaille, ny de quoy on doiuue faire eſtat que pour paruenir à ce meſme amour.

Je vous ay dit comme noſtre Pere Ioseph de la Roche Daillon s'eſtoit embarqué au Cap de la Viſtoire, pour le païs des Hurons, en intention de trauailler à leur conuerſion, & de penetrer iuſques aux dernieres Nations pour y porter ſon zele, & voir ſi elles eſtoient capables de recognoiſtre leur Dieu & ſe faire Chreſtiens, mais pour ce que ie n'ay pas eſté bien informé du ſuccés de ce voyage, & que ie me pourrois tromper en ma relation, ie me contenteray de vous tracer icy en abregé une lettre que ce bon Pere eſcriuit à un ſien amy d'Angers, où il luy mande principalement l'excellence des contrées Neutres, ce qui luy penſa arriuer & la maniere de leur gouuernement.

Monſieur,

Humble ſalut en la miſericorde de Ieſus. Encore eſt-il permis quoy qu'eſloigné, de viſiter ſes amis par miſſiues, qui rendent les perſonnes abſentes preſentes. Nos Sauuages s'en font eſtonnez voyans que ſouuent nous eſcriuions à nos Peres eſloignez de nous, & que par nos lettres ils apprennoient || nos conceptions, & 881
ce que les meſmes Sauuages auoient geré au lieu de noſtre reſidence. Apres auoir fait quelque ſejour en noſtre Conuent de Canada, & communiqué avec nos Peres & les Reuerends Peres Ieſuites, ie fus porté d'une affection religieuſe de viſiter les peuples ſedentaires, que nous appellons Hurons, & avec moy les

Reuerends Peres Brebeuf & de Noue, Iesuites. Y estans arriuez avec les peines que chacun peut penser à raison des mauuais chemins, ie receu lettre (quelque temps apres) de nostre Reuerend Pere Ioseph le Caron, par laquelle il m'encourageoit de passer outre à une Nation que nous appellons Neutre, de laquelle le Truchement Bruslé disoit des merueilles. Encouragé par un si bon Pere & le grand recit qu'on me faisoit de ce peuple, ie m'y acheminé * & partis des Hurons à ce dessein, le 18. Octobre 1626. avec un nommé Grenolle, & la Vallée, François de nation.

Passans par la Nation du Petun, ie fis cognoissance & amitié avec un Capitaine qui y est en grand credit, lequel me promit de nous conduire à cette Nation Neutre, & fournir de Sauuages pour porter nos paquets, & le peu de viures que nous auions de prouision, car de penser viure en ces contrées de mendicité s'est * se tromper, ces peuples n'entendans à donner qu'en les obligeans, & faut faire fouuent de longues
882 traictes, & passer mesme plusieurs || nuités sans trouuer autre abry que celuy des Estoiles. Il executa ce qu'il nous auoit promis à nostre contentement, & ne couchasmes que cinq nuités dans les bois, & le sixiesme iour nous arriuasmes au premier village, où nous fusmes fort bien receus graces à nostre Seigneur, & à quatre autres villages en suinte, qui à l'enuie les uns des autres nous apportoient à manger, les uns du cerf, les autres des citrouilles, de la Neintahouy, & de ce qu'ils auoient de meilleur, & estoient estonnez de me voir vestu de la forte, & que ie ne souhaitois rien du leur sinon que ie les conuiois par signes à

leuer les yeux au Ciel, & faire le signe de la sainte Croix, & ce qui les rauiffoit en admiration estoit de me voir retirer certaines heures du iour pour prier Dieu & vaquer à mon interieur, car ils n'auoient iamais veu de Religieux, finon vers les Petuneux & les Hurons leurs voisins.

Enfin nous arriuasmes au fixiesme village, où l'on m'auoit conseillé de demeurer; i'y fis tenir un conseil, où vous remarquerez en passant, qu'ils appellent conseils toutes leurs assemblées, lesquelles ils tiennent assis contre terre, toutes les fois qu'il plaist aux Capitaines, non dans une salle, mais en une cabane, ou en pleine campagne, avec un silence fort estroit pendant que le Chef harangue, & sont inuiolables obseruateurs de ce qu'ils || ont une fois conclu & ar- 883 resté.

Là ie leur fis dire par le Truchement que i'estois venu de la part des François, pour faire alliance & amitié avec eux, & pour les inuiter de venir à la traicte, que ie les suppliois aussi de me permettre de demeurer en leur país, pour les pouuoir instruire en la loy de nostre Dieu, qui est le seul moyen d'aller au Paradis. Ils accepterent toutes mes offres & me tesmoignerent qu'elles leur estoient fort agréables, de quoy consolé, ie leur fis un present du peu que i'auois, comme de petits cousteaux, & autres bagatelles qu'ils estimerent de grand prix, car en ces país-là on ne traicte point avec les Sauvages sans leur faire des presents de quoy que ce soit, & en contre-eschange ils m'enfanterent (comme ils disent), c'est qu'ils me declarerent citoyen & enfant du país, & me donnerent en

garde (marque de grande affection) à Souhariffen, qui fut mon pere & mon hoste, car selon l'aage ils ont accoustumé de nous appeller cousin, frere, fils, oncle, ou nepueu, &c. Celuy-là est le Capitaine du plus grand credit & autorité qui aye oncques esté en toutes les Nations, car il n'est pas seulement Capitaine de son village, mais de tous ceux de sa Nation en nombre de vingt-huict, tant bourgs, villes que vil-
884 lages, faictz comme ceux du pais || des Hurons, puis plusieurs petits hameaux de sept à huict cabanes, bastis en diuers endroits commodes pour la pesche, pour la chasse, ou pour la culture de la terre.

Cela est sans exemple aux autres Nations d'auoir un Capitaine si absolu, il s'est acquis cest honneur & pouuoir par son courage, & pour auoir esté plusieurs fois à la guerre contre les dix-sept Nations qui leur sont ennemies, & en auoir apporté des testes de toutes, ou amené des prisonniers.

Ceux qui sont vaillants de la sorte sont fort estimez parmy eux. Et quoy qu'ils n'ayent que la massuë & l'arc, si est-ce qu'ils sont tres-belliqueux, & adextres à ses *armes. Apres tout ce bon accueil, nos François s'en estans retournez, ie restay le plus content du monde, espérant d'y aduancer quelque chose pour la gloire de Dieu, ou au moins d'en descouuir les moyens, ce qui ne feroit peu, & de tascher d'apprendre l'embouchure de la riuere des Hiroquois, pour les mener à la traicte.

J'ay faict aussi mon possible pour apprendre leurs mœurs, & façons de viures *, & durant mon seiour ie les visitois dans leurs cabanes, pour les sçauoir, & pour

instruire, & les trouuois assez traictables, & fouuent aux petits enfans qui font fort esueil- || lez, tous nuds, & escheuelez, ie leur faisois faire le signe de la sainte Croix, & ay remarqué qu'en tous ces païs, ie n'en ay point trouué de bossus, borgnes ou contrefaicts. 885

Le les ay tousiours veu constans en leur volonté d'aller au moins quatre canots à la traicte, si ie les voulois conduire, toute la difficulté estoit que nous n'en sçauions point le chemin. Iamais Yroquet, Sauvage cogneu en ces contrées, qui estoit venu là avec vingt de ses gens, à la chasse au castor, & qui en print bien cinq cens, ne nous voulut donner aucune marque pour cognoistre l'embouchure de la riuere. Luy & plusieurs Hurons nous asseuroient bien qu'il n'y auoit que pour dix iours de chemin iusques au lieu de la traicte, mais nous craignons de prendre une riuere pour une autre, & nous perdre, ou mourir de faim dans les terres.

Trois mois durant i'eus toutes les occasions du monde de me contenter de mes gens. Mais les Hurons ayant descouuert que ie parlois de les mener à la traicte, firent courir par tous les villages où ils passoient de fort mauuais bruits de moy, que i'estois un grand Magicien, que i'auois empesté l'air en leur pays, & empoisonné plusieurs, que s'ils ne m'affommoient bientost, ie mettrois le feu dans leurs villages, ferois mourir tous les enfans, enfin i'estois || à leur dire un grand Atatanite, c'est leur mot pour signifier 886
celuy qui faict les fortileges qu'ils ont le plus en horreur, & en passant sçachez qu'il y a icy force forciers, & qui se meslent de guarir les maladies par marmo-

teries & autres fantasies, enfin ces Hurons leur ont tousiours dit tant de mal des François qu'ils se font pû aduifer pour les diuertir de traicter avec eux, que les François estoient inacoftables, rudes, tristes & melancoliques, gens qui ne vivent que de serpens & venins, que nous mangions le tonnegre, qu'ils s'imaginent estre une chimere nompareille, faisans des contes estranges là-dessus, que nous auons tous une queueë comme les animaux, & les femmes n'ont qu'une mamelle, située au milieu du sein, qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois, & y adioustent mille autres sottises pour nous faire hayr d'eux.

Et en effet ces bonnes gens qui font fort faciles à persuader, me prindrent en grand soupçon, si tost qu'il y auoit un malade, ils me venoient demander s'il estoit pas vray que ie l'eusse empoisonné, qu'on me tueroit asseurement si ie ne le guarissois. J'auois bien de la peine à m'excuser & deffendre, enfin dix hommes du dernier village, appelé Ouaroronon, à une iournée des Hiroquois, leurs parens & amis, venans
887 traicter à nostre village, me vindrent visiter || & me conuierent de leur rendre le reciproque en leur village, ie leur promis de n'y pas manquer lors que les neiges seroient fonduës, & de leur donner à tous quelques bagatelles, de quoy ils se monstrent contents, là-dessus ils fortirent de la cabane où ie logeois, couuant tousiours leur mauuais deffein sur moy, & voyant qu'il se faisoit tard me reuindrent trouuer, & brusquement me firent une querelle d'Allemand, l'un me renuerse d'un coup de poing, & l'autre prist une hache, & m'en pensant fendre la teste, Dieu qui luy

destourna la main, porta le coup sur une borne qui estoit là auprès de moy, ie receus encores plusieurs autres mauuais traitemens, mais c'est ce que nous venons chercher en ces pays. S'appaisans un peu, ils deschargerent leur cholere sur le peu de hardes qui nous restoient, ils prindrent nostre escritoire, couuerture, breuiaire, & nostre sac, où il y auoit quelques iambettes, esguilles, alaines & autres petites choses de pareille estoffe, & m'ayant ainsi deualisé, ils s'en allerent toute la nuict fort ioyeux de leur emploite, & arriuez en leur village, faisans reueuë sur leurs despouilles, touchez peut estre d'un repentir venu du Tres-Haut, ils me renuoyerent nostre breuiaire, cadran, escritoire, couuerture, & le sac, mais tout vuide.

Lors de leur arriuéee en mon village, appelé Ounontaston, il n'y auoit que des || femmes, les hommes estans allez à la chasse du cerf, à leur retour ils me tesmoignerent estre marris du desastre qui m'estoit arriué, puis n'en fut plus parlé. 888

Le bruit courut incontinent aux Hurons que i'auois esté tué, dont les bons Peres Brebeuf & de Noue qui y estoient restez m'enuoyerent promptement Grenolle pour en sçauoir la verité, avec ordre que si i'estois encore en vie de me ramener, à quoy me conuioit aussi la lettre qu'ils m'auoient escrite avec la plume de leur bonne volonté, & ne voulus leur contredire, puis que tel estoit leur aduis & celuy de tous les François, qui apprehendoient plus de disgraces en ma mort que de profit, & m'en reuins ainsi au pays de nos Hurons; où ie suis à present tout admirant les diuins effects du Ciel.

Le pays de cette Nation Neutre est incomparablement plus grand, plus beau & meilleur qu'aucun autre de tous ces pays, il y a un nombre incroyable de cerfs, lesquels ils ne prennent un à un comme on fait par deçà, mais faisans trois hayes en une place spacieuse, ils les courent tout de front, tant qu'ils les reduisent en ce lieu, où ils les prennent, & ont cette maxime pour toutes sortes d'animaux, soit qu'ils en ayent besoin ou non, qu'ils tuent tout ce qu'ils rencontrent, de crainte, à ce qu'ils disent, que s'ils ne les prenoient, que les bestes iroient raconter aux autres
889 comme elles auroient esté courues, || & qu'en fuite ils n'en trouueroient plus en leur necessité. Il s'y trouue aussi grande abondance d'orignas, ou eslans, castors, chats sauvages & des escurieux noirs plus grands que ceux de France, grande quantité d'outardes, coqs d'Inde, gruës & autres animaux, qui y sont tout l'Hyuer, qui n'est pas long ny rigoureux comme au Canada, & n'y auoit encores tombé aucunes neiges le vingt-deuxiesme Nouembre, lesquelles ne furent tout au plus que de deux pieds de haut & commencerent à se fondre dès le 26. Januier, le huitiesme Mars, il n'y en auoit plus du tout aux lieux descouuers, mais bien en restoit-il un peu dans les bois. Le sejour y est assez recreatif & commode, les riuieres fournissent quantité de poissons & tres-bons, la terre donne de bons bleds, plus que pour leur necessité. Il y a des citrouilles, faïsoles & autres legumes à foïson, & de tres-bonne huile, qu'ils appellent à Touronton*, tellement que ie ne doute point qu'on deuroit plus tost s'y habituer qu'ailleurs, & sans doute avec un

plus long feiour y auroit esperance d'y aduancer la gloire de Dieu, ce qu'on doit plus rechercher qu'autre chose, & leur conuersion est plus à esperer pour la foy que non pas des Hurons, & me suis estonné comme la compagnie des marchands, depuis le temps qu'ils viennent en ces contrées, n'ont fait hyuerner audit païs quelque François; ie dis asseurement qu'il seroit fort facile de les mener à la traicte, qui seroit un grand bien pour aller & venir par un che- || min si 890
court & facile comme ie vous ay ia dit, car d'aller de la traicte aux Hurons parmy tous les fauts si difficiles & tousiours en danger de se noyer, il n'y a guere d'apparence, & puis des Hurons s'acheminer en ce païs six iournées, traufferant les terres par des chemins effroyables & espouuentables comme i'ay veu, ce font des trauaux insupportables, & seul le scait qui s'y est rencontré.

Donc ie dis que Messieurs les associez deuroient (à mon aduis) enuoyer hyuerner des François dans le païs des Neutres moins esloignez que celuy des Hurons, car ils se peuuent rendre par le lac des Hiroquois au lieu où l'on traicte tout au plus en dix iournées, ce lac est le leur aussi, les uns sont sur un bord & les autres sur l'autre, mais i'y vois un empeschement qui est qu'ils n'entendent gueres à mener des canots, principalement dans les fauts, bien qu'il n'y en aye que deux, mais ils sont longs & dangereux, leur vray mestier est la chasse & la guerre, hors de là font de grands pareffeux, que vous voyez comme les gueux de France, quand ils sont saouls, couchez le ventre au Soleil, leur vie comme celle des Hurons fort

impudique, & leurs coustumes & mœurs tout de mesme; le langage est differant neantmoins, mais ils s'entendent comme font les Alcoumequins & Montagnais. D'habits ne leur en cherchez pas, car mesme ils n'ont pas de brayers, ce qui est fort estrange & qui ne se treuve guere dans les Nations les plus sauuagines.

891 Et pour vous dire au vray, il seroit expedient || qu'il ne passast icy toutes fortes de personnes, car la mauuaise vie de quelques François leur est un pernicieux exemple, & en tout* ces pais les peuples quoy que sauuages nous en font des reproches, disans que nous leur enseignons des choses contraires à celles que nos François pratiquent. Pensez, Monsieur, de quel poix peuuent estre apres nos parolles : il est à esperer pourtant de mieux, car ce qui me consola à mon retour fut de voir que nos compatriotes auoient fait leur paix avec Nostre Seigneur, s'estoient confessez & communiiez à Pasques & auoient chassé leurs femmes, & depuis ont esté plus retenus.

Il faut que ie vous die qu'on a traicté nos Peres si rudement que mesmes deux hommes desquels les Peres Iesuites s'estoient prieuz pour les accommoder, ont esté retirez par force, & ne leur ont voulu donner viures quelconques, pour nourrir & entretenir quelques petits Sauuages qui souhaittoient de demeurer avec nous, bien qu'ils leur promissent de leur faire satisfaire par quelqu'uns de nos bienfaiteurs. Il est cruel d'estre traicté de la sorte par ceux mesmes de sa Nation, mais puis que nous sommes Freres Mineurs, nostre condition est de souffrir & prier Dieu qu'il nous donne la patience.

On dit qu'il nous vient deux Peres nouveaux de France, nommez le Pere Daniel Bourfier & le Pere François de Binuille, qu'on nous auoit ia promis dès l'an passé : si cela est, ie vous prie pour surcroist de toutes vos peines || que prenez pour moy, de me faire 892
seurement tenir un habit qu'on m'enuoye, c'est tout ce que ie demande, car il ne se fait point icy de drap, & le nostre estant tout usé, ie ne m'en peux passer. Les pauvres Religieux de Saint François ayans le viure & le vestir, c'est tout leur partage en terre, le Ciel nous l'esperons sous la faueur du bon Dieu, pour lequel seruir, tres-volontiers, pour le salut de ces peuples aueugles, nous engageons nostre vie, afin qu'il luy plaise si il l'agrée de nostre soing faire germer le Christianisme en ces contrées, Dieu permet le martyre à ceux qui le meritent, ie suis marry de n'estre pas en cest estat, & n'ignore pas neantmoins que pour estre recogneu vray enfant de Dieu, il faut s'exposer pour ses freres. Viennent donc hardiment les peines & les trauaux, toutes les difficultez & la mort mesme me feront agreables la grace de Dieu estant avec moy, laquelle ie mandie par le moyen des prieres de tous nos bons amys de par delà, desquels ie suis & à vous, Monsieur, tres-humble seruiteur en Nostre Seigneur. Fait à Toanchain, village des Hurons, ce 18. Iuillet 1627.

Voilà tout ce qui est arriué de plus remarquable au voyage de ce bon Pere, duquel on peut remarquer ce que i'auois autrefois appris, l'enuie & malice des Hurons de ne vouloir pas permettre qu'allaffions hyuerner parmy les Neutres, peur de les conduire à la

893 traicte par un chemin racourcy, ce qui leur feroit d'un grand preiudice à la verité, entant || qu'ils ne pourroient plus traicter avec eux & en tirer les castors que les autres porteroient aux François. Le copiste de la lettre du Pere s'est mespris à mon aduis au mot Huron Otoronton, qu'il veut faire signifier de l'huyle, car c'est proprement à dire beaucoup, ou ô qu'il y en a beaucoup. Il y en a qui auoient voulu soustenir qu'il y auoit plus de distance de Kebec aux Neutres que non pas aux Hurons, mais ils se trompoient par la confession mesme du P. Ioseph qui adouë qu'en dix iournées on pourroit descendre à la traicte si on auoit trouué l'embouchure de la riuiere des Hiroquois, où nos Hurons ne peuuent venir en moins de trois semaines. Le coniecture aussi facilement cest approche des Neutres de Kebec, en ce que les Hiroquois sont plus proches des François que les Hurons, & les Neutres ne sont qu'à une iournée des Hiroquois, qui sont tous tirant au Su.

Ces Neutres iouïssent (selon l'aduis d'aucuns) de quatre-vingts lieuës de país, où il se fait de tres-bon petun, qu'ils traictent à leurs voisins. Ils assistent les Cheueux releuez contre la Nation de Feu, desquels ils sont ennemis mortels: mais entre les Hiroquois & nos Hurons, auant cette esmeute de laquelle i'ay fait mention au 26. Chapitre du second liure, ils auoient paix & demeuroient neutres entre les deux Nations, chacune desquelles y estoit la bien venuë, & où ils n'osoient s'entredire ny faire aucun desplaisir, & 894 mesme y mangeoient souuent ensemble, || comme s'ils eussent esté amis; mais hors de là s'ils se rencon-

troient, il n'y auoit plus d'amitié ny de careffe, ains guerres & pourfuittes qu'ils continuent à outrance, fans qu'on aye encore pû trouuer moyen de les reconcilier & mettre en paix, leur inimitié eftant de trop longue main enracinée & fomentée par les ieunes hommes de l'une & l'autre Nation, qui ne demandent qu'à fe faire valoir dans l'exercice des armes & de la guerre pour la patrie, & non pour les duels, qui font deteftez par tout ailleurs, fors de mauuais Chrestiens & de ceux qui ne font point en estat de leur falut, qu'ils prodigalifent à la moindre pointille d'honneur qui leur arriue.

Le m'estois autrefois voulu entremettre d'une paix entre les Hurons & les Hiroquois, pour pouuoir planter le S. Euangile par tout, & faciliter les chemins de la traicte à plusieurs Nations qui n'y ont point d'accez, mais quelques Messieurs de la Societé me dirent qu'il n'estoit pas expedient, & pour cause d'autant que si les Hurons auoient paix avec les Hiroquois, les mefmes Hiroquois meneroient les Hurons à la traicte des Flamands, & les diuertiroient de Kébec qui est plus esloigné.

895 || *De deux François tuez par un Montagnais qui fut emprisonné apres des ostages rendus. Du lac appellé Saint Ioseph, où les Sauvages allerent hyuerner, & comme ils leuent le camp.*

CHAPITRE IV.

En la mesme année 1627. sur la fin du mois d'Aouft arriua à Kebec le sieur de la Rade, Vice Admiral de la flotte enuoyé par le sieur Guillaume de Caen, pour la traite de pelleteries. Le P. Ioseph le Caron, Supérieur de nostre Maison, luy alla rendre ses deuoirs & offrir les prieres de ses Religieux, desquelles il fist assez peu d'estat pour auoir dès lors pris resolution en son ame de faire banqueroute à l'Eglise pour espouser une fille * à ce qu'on croit.

La discourtoisie de ce personnage augmentée par ce dessein, se fist encor voir au refus qu'il fist de passer en France un petit Sauvage nommé Louys, baptizé par nos Peres le iour de la Pentecoste dernier. Le Pere Ioseph n'ayant pu flechir ce cœur endurcy, y employa le pere de l'enfant, qui luy fist offre d'une quantité de pelleteries, vallans quatre fois plus que ne montoit la taxe ordonnée pour le passage d'un homme en France, 896 mais il demeura || inflexible. On luy parla de s'en plaindre à Messieurs du Conseil, & pour cela il ne s'esbranla point, par ainsi il fallut desister & auoir patience en retenant ce petit garçon par deuers nous. On nous a assureé du depuis que ledit sieur de la Rade

estoit rentré au giron de l'Eglise, de quoy ie louë Dieu & m'en refiouis.

En ce temps-là les Sauvages commencerent à s'assembler pour la pesche de l'anguille, desquels un nommé Mahican Alic Ouche eut quelque differant avec le boulenger de l'habitation & un autre qui auoit esté à gage de Maistre Robert le Chirurgien.

Leur dispute ne vint que pour un morceau de pain que ces François refuserent à ce Sauvage qui leur demandoit avec quelque violence, & les autres en lui refusant luy donnerent du poing & presenterent le bout d'une arquebuzé sans dessein toutesfois de l'en offencer, mais seulement pour repousser la force par la force & la violence de celuy qui estoit violenté par la faim. Ce que le Barbare prit neantmoins tellement à cœur qu'il se resolut dès lors de les tuer tous deux au premier iour qu'il en trouueroit l'opportunité.

En ce temps-là le sieur Champlain eut volonté de faire un voyage au Cap de Tourmente, pour lequel il fist choix d'un nommé Henry, domestique de la Dame Hebert & de quelques autres pour conduire sa chaloupe. Ce pauvre Henry auoit eu un songe admirable la nuit precedente, il luy estoit aduis que reuenant du Cap de Tourmente, les Sauvages le || vou- 897
loient tuer à coups de haches & despées, * ce qui le fist crier si haut à son compagnon couché aupres de luy: Louys, Louys, secourez-moy, les Sauvages me tuent, que s'estant esueillé au bruit il trouua que c'estoit songe & non point verité, & se rassura à force de luy dire qu'il ne falloit point adiouster de foy aux

fonges & refueries qui nous viennent la nuit en dormant.

Sa maistresse qui ne le pouuoit dispenser de ce voyage nonobstant ses excuses & ses prieres luy confeilla de prendre son chien & qu'il luy feroit de bonne guette, mais le mal-heur fut que le sieur de Champlain estant pressé de partir, le pauvre Henry n'eut pas le loisir d'embarquer son chien, qui luy eust sauué la vie & tiré du péril.

Le lendemain à certaine heure du iour Mahican Atic Ouche fut au logis de la Dame Hebert luy demander un morceau de pain, car il estoit grand amy de la maison, mais luy ayant esté respondu que celui qui en auoit la charge estoit allé au Cap de Tourmente & qu'il y en auoit pour lors fort peu à la maison, il creut entendant parler de celuy qui auoit la charge du pain que c'estoit le boulenger qui l'auoit offensé, & partant sans autrement s'informer de ce qui en pouuoit estre, partit sur le soir bien tard pour l'aller trouver au cul de sac, où il deuoit coucher en la cabane du Chirurgien avec un pauvre manouurier appellé du Moulin, lesquels ayans trouué la cabane fermée, 898 furent contraincts de coucher || sous un arbre enue-loppez dans leurs couuertes à cause du froid.

Estans tous deux bien endormis, arriua le Sauvage Mahican Atic Ouche, avec ses armes, sa hache & l'espee à onde de laquelle il leur donna tant de coups au trauers du corps, qu'ils resterent morts sur la place sans auoir pû se faire cognoistre, ce qui leur eust sauué la vie, car ce n'estoit point à eux à qui on enuolait, mais au boulenger de Kebec & au seruiteur de Maistre

Robert, & neantmoins le coup estoit donné, de quoy le meurtrier mesme fut marry, mais trop tard, car Henry estoit l'un de ses meilleurs amys.

Ce mal-heur acheué, le mal-heureux Barbare tout attristé vouloit courir son fait, il prit les deux corps, & les traifna le long de la prairie sur le bord de l'eau, afin que la marée venant elle les emportast, puis se rembarqua dans son canot & se retira en sa cabane, où il ne fut pas le bien venu pour n'auoir point apporté d'anguilles.

Le lendemain matin les deux François à qui le Barbare en vouloit furent où les deux corps auoient esté meurtris, & trouuans la trace du sang iugerent de ce qui estoit arriué sans sçauoir encore comment, ils fuiurent la piste & trouuerent les deux cadaures sur le bord de l'eau d'où ils les retirerent & les mirent en lieu de feureté hors du hazard de la marée & des flots, puis se rembarquerent dans leur canot pour l'habitation, où ils donnerent aduis au sieur du Pont Graué du fu- || neste accident, qui à cette occasion despecha une 899 chaloupe au cul de sac pour en rapporter les deux corps ainsi miserablement tuez, puis en mesme temps enuoya aux RR. PP. Iesuites & à nostre Couuent aduertir que l'on se donnaist de garde des Sauuages, & fist prier le P. Ioseph particulièrement qu'il luy fist la faueur de le venir trouuer pour aduifer à ce qu'on auroit à faire.

La chaloupe arriüée avec les deux corps morts estonna fort tous les François, notamment la Dame Hebert, laquelle se resouenant du songe du pauure deffunct Henry qui auoit esté son domestique, s'en af-

fligea fort & disoit en se plaignant d'elle-mesme : Helas, i'ay esté en cela bien miserable de n'auoir point creu à cest infortuné garçon, qui nous auoit par le minif-tere de son ange, comme aduertiy de son defastre à venir, mais helas qui pourroit adiouster foy aux songes & resueries qui nous arriuent si souuent en dormant, sinon que l'on manquat de sagesse.

Les corps furent mis dans l'habitation & posez en lieu decent, tandis que tous les Capitaines Montagnais qui estoient là és enuiron de Kebec furent mandez par le sieur de Champlain de le venir trouuer promptement, ce qu'ils firent avec la mesme diligence que le Truchement Grec leur auoit enchargé, & du mesme pas le Sauuage Choumin avec son beaufrere vindrent en nostre Couuent faisans les ignòrans & les estonnez, mais bien dauantage quand ils virent
900 que l'entrée de la || maison leur fut refusée par nostre F. Geruais qui en estoit le portier. Toutesfois non si rigoureusement qu'il ne mist Choumin au choix d'y entrer & non point à l'autre, s'il ne quittoit premierement ce qu'il auoit de caché deffous sa robbe.

Il y eut là un petit de contrastes, car les bonnes gens ne vouloient point aduoier qu'ils eussent rien de caché, & le bon Frere perfeueroit dans son soupçon que ce Barbare auoit quelque chose sous sa robbe qu'il tenoit ferrée deuant son estomach, à la fin il entira une bayonnette, que quelque Rochelois luy auoient* traictée, laquelle il donna audit Frere, qui sur ceste indice leur fist quelque reprimende de leur mauuaise volonté à l'endroit des François & de la mort de deux nouvellement tuez, ce qu'il disoit à dessein pour ap-

prendre d'eux qui en auoit esté les meurtriers & non pour aucune mauuaise oppinion qu'il eust de ce Choumin qui nous estoit tres-bon amy.

Choumin neantmoins un peu picqué au ieu ne se pût taire qu'il ne luy die : Frere Geruais, ie croy que tu n'as point d'esprit, pense-tu que ie sois si meschant de te vouloir du mal ny à aucun des François : ie viens de l'habitation, où i'ay veu les deux corps morts meurtris par les Hiroquois, & non par aucun de nostre Nation, car qu'elle * apparence apres tant de bien-faiçts receus que nous soyons si miserables que de tuer de tes gens, tu sçay bien toy-mesme que ie suis vostre amy & à || tous tes freres, & que si i'ay 901
peu vous rendre seruice ie l'ay tousiours fait à mon possible & veux continuer iusques à la mort de vous aymer comme mes freres & enfans. Tu diras que tu as trouué mon-beau frere saisy d'un grand cousteau, mais sçache que ce n'est pas pour faire du desplaisir aux François, mais pour se deffendre des Hiroquois, dont on dit qu'il y a grand nombre dans les bois pour nous surprendre, comme ils ont fait ces deux François, de quoy rendent tesmoignage nos Capitaines mandez à l'habitation par le sieur de Champlain.

Le Frere Geruais luy repliqua qu'il ne doutoit nullement de son amitié, mais qu'il ne pouuoit croire que ce fussent autres que Montagnais qui eussent faict ce coup, & que s'il estoit braue homme il leur descouuriroit les meurtriers pour s'en donner de garde une autrefois, ce qu'il ne voulut faire niant tousiours qu'il les cogneut, mais il asseura le Frere qu'il feroit son possible pour les descourir & amener vif ou mort à

Kebec, pourueu qu'on luy rendit son grand cousteau, qui seruiroit pour leur trancher la teste s'ils faisoient les retifs. Le frere leur ayant rendu, ils partirent pour l'habitation parler au Pere Ioseph, auquel ils conterent ce qui leur estoit arriué depuis leur entreueü.

Les Capitaines Sauvages estans tous à Kebec, le sieur de Champlain les harangua & leur fist voir les corps, & les playes de ces meurtres, où se recognut
902 que l'espée dont || on s'estoit seruy estoit une espée ondée, qui fist croire à plusieurs particulièrement à Choumin, qu'elle estoit d'un de leur Nation, ce que nioit absolument Mahican Atic Ouche, qui tafchoit de se iustifier & couvrir son forfait par ceste simple negative, mais il estoit desia tellement dans la mauuaise estime de tous les autres Capitaines de sa Nation, qui ne l'osoient neantmoins absolument condamner sans une plus grande cognoissance de cause, qu'ils deleguerent des personnes pour en faire les informations, & poursuiure contre luy.

Esfrouachit soutint que le faict auoit esté perpetré, avec l'espée d'un de leur Nation, & qu'il falloit en faire recherche, puis rehaussant sa voix vers tous les siens qui estoient là presens leur dit : ô hommes qui estes icy assemblez ! est-il pas vray que nous sommes bien meschans de tuer de la forte ceux qui nous font du bien & nous assistent de leur moiens, car sans eux que deuiendrions-nous au temps de l'extreme famine qui nous assaille si souuent, nous mourrions tous ou au moins nous souffririons beaucoup, par quoy ie vous promet, dit-il au sieur Champlain, de faire moy-mesme une exacte recherche de ces meschans pour vous

les amener en vie ou en rapporter les testes, que ie vous configneray, partant fiez vous-en à moy, de quoy le sieur de Champlain le loüa & pria de ne desister point de ses poursuites que les criminels ne fussent def- || couuers, parce qu'il auoit esté dit & conclud par 903 les Chefs François, que iusques à ce qu'ils fussent amenez, il ne feroit permis à aucun Sauvage d'approcher les François de vingt pas loing, soit allans par les bois ou approchans des maisons, sans que premier ils appellassent pour euitier aux surprises, à peine d'estre arquebusez par les François, qui n'iroient plus sans armes, ce qui troubla fort la pesche de l'anguille, car tout cecy arriua au mois d'Octobre l'an 1627. qu'elle commençoit à estre bonne.

L'on fit l'enterrement de ses* deux corps le plus honorablement que faire se peut & le seruice acheué, le Pere Ioseph s'en retourna au Conuent avec Choumin, auquel on fist cognoistre la malice des Montagnais, qu'il aduoüa franchement & promit que dans deux iours il scauroit les meurtriers, mais qu'il les prioit de ne point dire à personne qu'il les auroit decelez, ce qu'on luy promit, afin que la vengeance ne tombat point sur luy, car entre ces Nations-là il ne fait pas bon estre ennemy de personne si on ne se veut mettre dans le hazard d'estre tué.

Estant party de nostre Conuent, il s'en alla droit trouuer celui à qui il auoit veu une espée à onde, mais un peu trop tard, car le marchand* ayant sceu qu'on le cherchoit il la ietta dans la riuiera, ou du moins il la cacha si bien qu'elle ne se trouua point, ce que voyant Choumin il luy presenta à tenir le tustebefon,

804 duquel i'ay parlé au chapitre des confeils, liure || fecond, mais se tournant de costé il le refusa & pleurant disoit, i'ay tousiours bien aymé Henry, ce qui estoit vray, mais ce n'estoit pas à dire qu'il ne l'eut tué.

Choumin voyant ce refus, il le presenta à plusieurs autres qui ne firent aucune difficulté de le tenir pour ce qu'ils se sentoient innocens, & puis s'en retourna chez nous, où il dit à nos Religieux qu'asseurement Mahican Atic Ouche auoit fait le coup, & qu'il le falloit prendre, il en fut dire autant au sieur de Champlain, qui fist venir ledit Mahican pour voir s'il l'aduoüeroit, mais arriué qu'il fut dans la chambre il ne fist que pleurer, disant qu'il estoit un meschant, & qu'il meritoit la mort, & nya pourtant fort & ferme qu'il eut commis le meurtre.

Et d'autant que l'on auoit trouué la piste de trois personnes de diuerses grandeurs, l'on luy demanda si ces * deux enfans auoient assisté au meurtre commis, il dit que non, & que n'ayant pas fait le coup il ne les y auoit pas conduits. L'on enuoya querir trois de ses enfans, lesquels on interrogea, mais sans en pouuoir rien tirer, quelqu'uns estoient d'aduis qu'on les deuoit constituer prisonniers, & d'autres trouuerent meilleur d'en retenir l'un & laisser aller les deux autres, qui s'en retournerent faisís d'une telle espouuente que le plus grand des deux aagé d'environ 18. ou 20. ans arriuant de l'autre costé du fleue, tomba mort sur la place, ce qui estonna fort les Sauvages, qui disoient que se sentant coupable, il estoit mort de frayeur d'estre fait mourir par iustice.

905 || Les Chefs de Kebec voyans que l'on ne pouuoit

lors tirer preuve fuffifante pour faire mourir le meurtrier, l'on demeura d'accord avec les Capitaines Sauvages & l'accusé, qu'il donneroit son fils, & Efrouachit, l'un defdits Capitaines & parent dudit accusé, un autres des fiens, & que tous deux demeureroient pour ostages, iufques à ce qu'on eust descouuert le meurtrier, & que au renouveau ledit Efrouachit feroit tenu de représenter ledit Mahican Atic Ouche ou le meurtrier conuaincu du crime.

Pendant l'Hyuer l'on fit toutes les diligences poffibles pour cognoiftre le malheureux, mais les Sauvages intereffez en la caufe oppinèrent tous que ce ne pouuoit estre autre que celuy duquel on se doutoit, & qu'il ne falloit s'en informer dauantage, pour ce qu'autrement on en offenceroit plusieurs pour un.

Le Printemps venu, l'on efperoit à Kebec que Efrouachit rameneroit son homme, mais craignant d'y recevoir quelque affront, il le renuoya par un Capitaine de Tadouffac, nommé le Jeune la Fouriere, qui le conduit iufques à Kebec, ou plusieurs Sauvages, entre autres Choumin, donnerent aduis qu'il le falloit retenir comme coupable, & deliurer les deux garçons comme innocens, ce qui fut fait.

L'on efperoit bien faire son procès si tost que les Nauires François feroient arriuez, mais la prise qu'en firent les Anglois en em- || pescherent * l'execution, & fut en fin deliuré un peu auant qu'ils se rendissent maîtres du pays, car il ne voulut iamais rien confesser du meurtre commis, bien qu'il s'accusast comme criminel, difant tousiours qu'il estoit un meschant homme, & auoit merité la mort, mais tout cela n'es-

toit rien dire , car là Confession veut qu'on die en quoy on a esté meschant, & specifier les fautes.

La pesche de l'Anguille fut assez bonne, bien qu'elle ne fut la bonne année, car de deux en deux ans il y en a toufours une meilleure que l'autre, ie ne sçay par quelle raison, finon que le Createur là * ainsi voulu. Les Sauvages ne la firent pas si librement qu'à l'accoustumée, à cause du meurtre commis, dont ils apprehendoient la punition sans qu'on eust desseïn de leur mesfaire, c'est pour quoy beaucoup souffrirent de grandes necessitez au mois de Decembre, que les neiges furent basses, & fondoient à mesure qu'elles tomboient, tellement que les Barbares ne pouuoient aller à la chaffe, & si n'auoient que fort peu de poisson.

Au commencement du mois de Ianuier, Choumin avec un autre Sauvage vindrent à l'habitation, traiter quelques viures pour leur aider à couler le temps iusques aux grandes neiges, & dirent qu'il y auoit vingt-cinq ou trente personnes, tant hommes, femmes qu'enfans de leur compagnie au delà de la riuiera en si grande necessité, qu'il y auoit dix à douze iours
907 qu'ils n'auoient mangé, finon || des champignons qu'ils trouuoient à des vieux heftres, dont ils se soustenoient.

Choumin ayant eu parole des sieurs de Champlain & du Pont qu'ils les accommoderoient de quelques viures à credit, il leur fit signe de passer la riuiera, & se rendre vers Kebec s'ils pouuoient trouuer passage entre les glaces, comme ils firent, non sans courir de grandes risques de leur vie, mais comme de pauvres loups, la faim les faisoit fortir des bois, dont nous en

eufmes huit qu'il nous fallut nourrir l'espace de huit iours, & puis se retirerent en leurs cabanes proches de l'habitation, où ils demurerent iusques à la fin du mois de Ianuier, qu'ils s'en allerent chasser (la saison estant lors bonne) vers le lac de Sainct Ioseph, où ils firent bien leur profit aux despens des caribouts, es-lans & autres bestes qui y font à foison.

Ce lac de Sainct Ioseph, de grande estenduë, a esté ainsi nommé par les François, à cause que le P. Ioseph, Superieur de nostre Maison, y auoit passé partie d'un Hyuer avecles Barbares, comme en un tres-bon endroit, tant pour la pesche que pour la chasse, comme i'ay dit, y ayant tout autour quantité de bestes fauues, & des castors en abondance, & d'où il n'y a de l'habitation que pour une iournée de chemin en Hyuer, & encores moins en Esté, mais qui est de tres-difficile accès, à cause de quatorze fauts que l'on rencontre en chemin, où il faut tout porter, & le canot & l'équipage, plus de deux lieuës || loin parmy les bois.

908

Le iour pris que tous les Sauuages deuoient partir pour leur retour parmy les bois, l'un d'entr'eux à ce deputé le cria à pleine teste par tout le quartier, disant: O hommes qui estes icy campez, on a iugé à propos que demain matin on decabanera pour un tel voyage, que tout le monde se tienne donc prest, car ie m'en vay marquer le chemin, ce qu'il fit en donnant quelque * coups de hache à certains arbres qui leur seruirent de guide, dont i'admire l'inuention, mais bien dauantage quand sans * ces marques il * passent de droite ligne, iusques à plusieurs lieuës, trouver un nid d'oyseau, ie dis un petit nid d'oyseau, un

morceau d'eslan caché deffous la neige, ou un hute qui ne paroist qu'à trois pas de vous.

C'est icy ou * les plus entendus Astrologues & Mathematiciens Europeans perdroient leur theorie & leur beau discours deuant un peuple qui ne sçait les choses que par la pratique, & non des liures. I'ay veu des personnes qui pour auoir leu de ces livres se croyoient fort habiles gens, lesquels venans à l'experience se trouuoient fort ignorans deuant des Mariniers mesmes qui sçauoient à peine lire. La theorie de nos Doctes est bien necessaire, mais la pratique de nos Barbares vaut encore mieux, à laquelle ie me fierois plustost qu'à l'autre.

909 Tout le camp estant leué & les cabanes ruinées, ce qui se fait en fort peu de temps, le || bagage fut disposé, arrangé & accommodé sur les traifnes, qui font leurs chariots de bagages, dont les unes sont longues de plus de dix pieds, & les autres moins, larges seulement d'un pied ou peu plus, à cause de beaucoup d'arbres & de lieux fort estroits où il leur conuient souuent passer. Les femmes & les filles, qui en font les cheuaux & les mulets, se mirent sous le ioug, passans une corde sur leur front qui tenoit au chariot, & auec cet ordre se mirent en chemin dés le lendemain matin, pour passer les premieres (auant le gros de l'armée) deuant nostre maison, où elles esperoient recevoir une ample charité qu'on leur fit le mieux que l'on peut, car elles estoient toutes si maigres & deffaictes, aussi bien que les hommes qui vindrent apres, qu'elles faisoient horreur & pitié.

Neantmoins auec toutes ces peines, ces souffrances & ces trauaux, elles estoient toutes si gayer & con-

tentes qu'elles ne faisoient que rire & chanter en chemin, ce qui faisoit estonner nos freres qui leur portoient une sainte enuie, de pouuoir estre patiens comme elles, parmy de si cruelles necessitez qu'elles deuoroient avec un courage virilien, ce* faisant violence, car elles ne font point insensibles.

C'est une leçon louïable que les Sauuages nous donnoient demeurans avec eux, de ne nous attrister point pour chose qui nous arriuast. Si tu t'attriste, disoient-ils un iour au Pere le Jeune, tu feras encore plus malade, si || ta maladie augmente tu mourras, considere 910 que voicy un beau pays, ayme-le, si tu l'ayme tu t'y plairas, si tu t'y plais tu t'y refiouyras, si tu t'y refiouys, tu guariras, & par ainsi tu viuras content & ne mourras point miserable.

Fin du troisieme Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.

1865